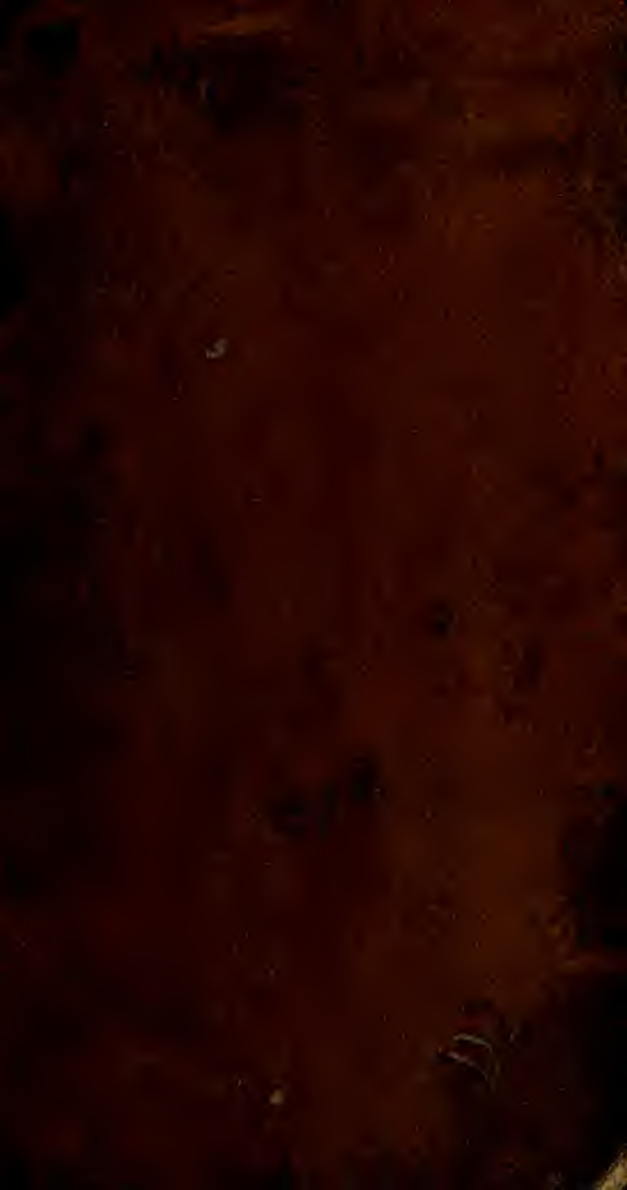
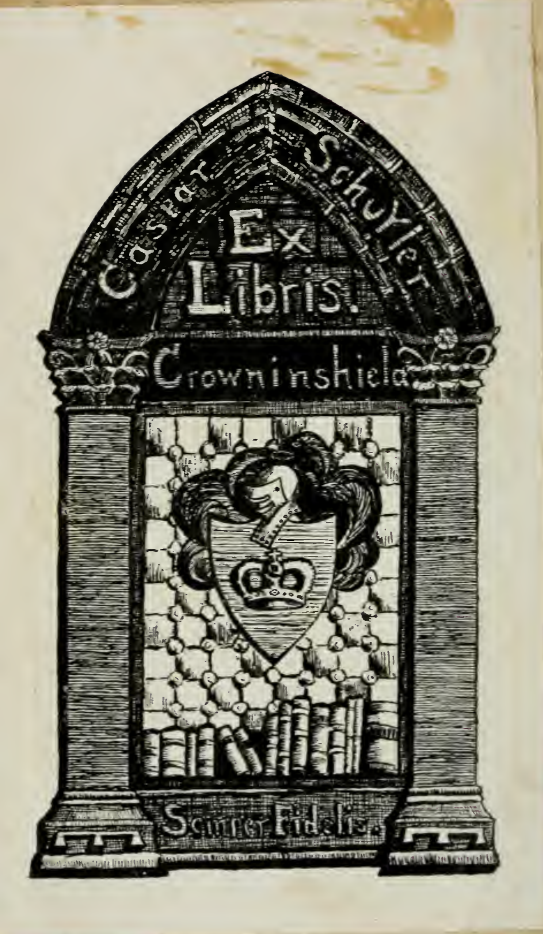



Caspar Schuyler
Ex Libris.
Crowninshield
Semper Fidelis.

C. S. Crowninshield.

Naples - March - 1906

HISTOIRE
DE MARGUERITE
DE VALOIS,
REINE
DE NAVARRE,
SOEUR DE FRANCOIS I.

5

TOME I.



A LYON,

Chez LEONARD PLAIGNARD, ruë Merciere au Grand Hercule.

M. DC. XCVII.

Avec Privilege du Roy.



LA REINE DE NAVARRE

ON étoit encore dans la joïe & dans les divertissemens qui suivoient la solemnité du Mariage de l'admirable Reine de Navarre, toute la France éclatoit en magnificence & en fetes pour la délivrance de son illustre Roi ; & quoiqu'il fût revenu depuis quelque tems des prisons d'Espagne, les Fraçois toûjours tendres &

affectionnez pour leur Prince, faiſoient briller leur allegreſſe par tout ce que les plaiſirs & la grande dépenſe ont de plus ſenſible & de plus ſomptueux.

Toute la Cour n'étoit occupée qu'à ſe divertir, & un ſoir que François I. donnoit une fête magnifique à la Reine ſa Sœur & à toutes les Dames, un jeune homme admirablement bien fait, qui ſembloit ne prendre nulle part à tout ce qui ſe faiſoit, voyant cette ſuite nombreuſe qui accompagnoit le Roi, la conſidera quelque tems avec une langueur extraordinaire; & quand il l'eut perduë de vûë demeurant immobile prés d'une fenêtre ſur laquelle il étoit appuyé, il leva les yeux au Ciel avec une action capable d'attendrir les ames les plus dures; & ſe ſentant les yeux moüillez de

quelques larmes, il traverſa à grands pas la Chambre du Roi; & allant dans un Coridor qui conduiſoit à un Cabinet ſolitaire, il frapa aſſez bruſquement deux ou trois coups à la porte. Ouvrez-moi, malheureux Lautrec, diſoit-il, je viens pleurer avec vous. On ouvrit comme il achevoit ces paroles, & il fut étrangement ſurpris, quand au lieu de celui qu'il cherchoit, il trouva une perſonne dont la vûë étoit bien capable de le ſurprendre.

C'étoit un homme de la plus belle taille que l'on pût voir, il avoit de grands yeux paſſionnez, la bouche admirable, la plus belle & la plus agreable tête du monde, ſes cheveux qui étoient châtains lui couvroient toutes les épaules & décendoient à boucles naturelles juſques à ſa

ceinture ; ſa phiſionomie étoit brillante, ſa mine ſi haute, & toute ſa perſonne ſi bien faite, avec un viſage ſi charmant, que ce jeune homme ne le pût conſiderer ſans une admiration qui le rendit tres-long-tems interdit.

Ce merveilleux inconnu ſe recula en le voyant, il parut ſurpris à ſon tour, & voulut d'abord ſe cacher le viſage ; mais ne remarquant dans celui de l'étranger aucuns traits qui lui fuſſent connus, il ſe remit avec aſſez de facilité, Qui vous amene ici, lui dit-il, je vous ai pris pour un autre quand je vous ay ouvert ; ce Cabinet n'eſt point fait pour un homme comme vous ; & à voir vôtre figure, vous êtes bien plus propre à ſervir d'ornement à la fête, qu'à venir vous enfermer dans un lieu

aussi retiré que j'avois cru que l'étoit celui-ci. Je ne cherche point le tumulte, reprit tristement l'étranger, & c'est parce que j'ai cru comme vous ce Cabinet retiré que j'y suis venu pour fuir tout le monde, & pour n'y trouver que la solitude. Il est étonnant, reprit le merveilleux inconnu, qu'étant si jeune, vous évitiez des plaisirs où toute la Cour s'abandonne, & il faut que vous ayez quelque chagrin bien sensible, pour ne paroître pas dans un lieu si propre à attirer un homme aussi aimable que vous l'êtes : Je connois à vôtre accent que vous n'êtes pas de ce païs, la curiosité n'a-t-elle nul charme pour vous, & la galanterie de la fête, & tant de belles personnes ne sont-elles point capables de vous attirer ? Il est vrai, je suis étranger, re-

prit-il, & tout autre que moi croiroit que qui n'a point vû l'admirable Reine de Navarre, n'a rien veu de beau. Le charmant inconnu rougit en cet endroit, & l'agreable êtranger poursuivant, la Reine de Navarre est belle, continua-t-il : La magnificence du Roy se déploye à la fête que l'on fait ; mais, Seigneur, j'aime, j'ai perdu ce que j'aime, je le cherche par tout. Le moyen en cet état d'être dans un lieu où tout ne respire que la joye.

L'inconnu soupira encore, & l'étranger continuant : le Roy, dit-il, m'a parlé tout aujourd'hui des plaisirs qui finissent cette journée, & m'a prié avec bonté de m'y trouver & de vaincre ma melancolie. On ne se surmonte point ; j'ay resisté à ses ordres, & je venois ici attendre

un ami illuſtre que j'ai, dont le cœur eſt auſſi affligé que le mien. Vous oſerai-je demander qui vous êtes, interrompit l'inconnu ? Puiſque le Roy & la Cour vous connoiſſent, je crois pouvoir ſans indiſcretiõ vous témoigner l'envie que j'aurois de vous connoître auſſi. Seigneur, reprit l'étranger, je ſuis un malheureux Corſaire dans le nom n'eſt point connu ſur la terre, & que les échos de quelques mers ſauvages n'ont encore repeté que foiblement. Vous n'avez point le viſage d'un Pirate ; reprit l'inconnu en ſoûriant, vôtre phiſionomie eſt ſi agreable, qu'on ne ſçauroit vous prendre que pour un amant heureux. Je ne ſuis miſerable en effet, reprit l'étranger, que par l'éloignement de ce que j'aime, mais ce malheur me paroît le plus grand de tous

les malheurs. Il en eſt encore de plus cruels, interrompit l'inconnu, avec une paſſion tendre dans les yeux, & je connois des maux où la mort même ne peut apporter de remede; mais revenons à vôtre perſonne, & ne me cachez pas plus long-tems qui vous êtes: je ſuis fâché de ne commencer à vous obeïr, que dans une choſe de ſi peu d'importance, repartit l'étranger, mon inclination me porteroit plus loin pour vous: Je m'apelle Dragut; mon païs eſt la Natolie, N'allez pas plus avant, interrompit l'inconnu, en voila aſſez, & vôtre nom eſt moins connu par l'amitié que le fameux Roy d'Alger a pour vous, que par tant de belles actions que vous avez déja faites, & dont la renommée nous a rendu un compte exact. Je ſuis bien

aiſe de ne m'être pas trompé au jugement que j'avois d'abord fait de vous. Ah ! Seigneur, reprit Dragut, ſi l'on en doit croire ſa penſée, que vous devez être une perſonne extraordinaire, & que la curioſité que j'ay à mon tour eſt pardonnable. Je ſuis en effet, reprit l'inconnu en rougiſſant, une perſonne extraordinaire, mais n'eſt par mes malheurs ; au reſte, je n'ay rien en moi qui puiſſe attirer vôtre curioſité, & je ſuis fâché de ne pouvoir la ſatisfaire. Des raiſons importantes m'obligent à me cacher, ne trouvez pas mauvais le ſecret que je vous fais de mon nom : Si je n'étois pas forcé par des conſiderations qui ne me regardent pas ſeul, ce ne ſeroit pas au brave Dragut à qui j'en ferois un miſtére.

Comme l'inconnu achevoit

ces mots, la porte du Cabinet s'ouvrit, & un homme y entra, qui ſurprit toute ſon attention, il étoit grand d'une, taille extraordinairement belle, il avoit l'air melancolique & fier, avec des cheveux noirs, longs & friſez. Dragut le reconnut pour ſon ami Lautrec, mais ils ne ſe dirent rien, parce que l'étonnement de l'inconnu & de Lautrec les tint tous deux dans un long ſilence. Lautrec revint le premier de ſon immobilité; & s'avançant avec beaucoup de reſpect vers l'inconnu, il le tira à l'autre bout du Cabinet, où ils ſe parlerent bas pendant long-tems, aprés quoi Lautrec marchant le premier, il pria Dragut de les ſuivre. Ils paſſerent par des endroits aſſez détournez, de peur de trouver quelqu'un; mais tout le monde

étoit encore où les plaiſirs étoient, & ils décendirent ſans trouver perſonne dans la Cour du Château de S. Germain. Ils paſſerent ſur le petit Pont, & là deux hommes qui étoient envelopez dans des caſaques, reçurent l'inconnu, qui aïant encore parlé bas à Lautrec, & ſe ſeparant de lui tendit la main à Dragut, & l'aſſura que quelque part qu'il fut, il auroit en lui un ami. Aprés cela Lautrec & Dragut tournerent leurs pas vers un grand parterre qui aboutiſſoit dans la foreſt.

Je vous ſupplie, dit Lautrec en marchant toûjours ; & s'adreſſant à Dragut de ne point parler de l'homme que nous venons de quitter;il eſt trop important à l'Univers, moins pat la dignité de ſa naiſſance, quoique ta plus illuſtre du monde,que

par mille & mille vertus. Et puiſque le hazard nous a mis malgré lui dans le ſecret qu'il doit faire de ſa perſonne, ne le trahiſſons pas. Je me ſuis douté que ce n'étoit pas un homme ordinaire, repartit Dragut; & il ne lui a fallu qu'un moment pour attirer toute mon inclination. Je ſeray toûjours prêt à ſon ſervice s'il a beſoin de moi. Mais mon cher Lautrec, parlons de vos affaires: Le Roi s'eſt-il ouvert à vous ſur le deſſein pour lequel il vous a mandé avec tant de ſecret & de diligence. Je croiois lorſque vous étiez en Guienne vous voir mourir de cette affreuſe melancolie, dont je n'ay pû encòre pénetrer le ſujet. Vous ſçavez tout ce qui me regarde: Me cacherez-vous toûjours la cauſe de cette mortelle triſteſſe, ſous laquelle je

vous ay vû prêt à ſuccomber ? Et ne me direz-vous point enfin ce que mon amitié deſire de vous avec tant d'empreſſement ?

Lautrec ſoûpira à la demande de Dragut, & levant triſtement les mains & les yeux en haut, Oüi, mon cher Dragut, lui dit-il-il eſt juſte que je vous diſe mes peines, Juſte Ciel ! qu'elles ſont ſenſibles, s'écria-t-il : J'ay vû ce ſoir l'ingrate qui les cauſes ; je ſuis tout attendri, & j'ay plus d'envie de vous parler, que vous n'en avez de m'entendre.

Comme Lautrec en étoit là, & qu'il alloit ſatisfaire la curioſité de Dragut, ils furent détournez de leur entretien par des voix qu'ils entendirent prés d'eux ; & s'étant aprochez, ils aperçurent à la foible clarté de la nuit que c'étoit deux fem-

mes qui étoient couchées ſur le gazon. Ils s'alloient retirer par diſcretion, quand ces deux perſonnes leur cauſerent un merveilleux étonnement, en parlant Eſpagnol. Il s'arrêtérent, & ſe ſerrant la main pour s'avertir, l'un l'autre de ne point faire de bruit, ils entendirent une de ces femmes reprenant la parole. Non, diſoit-elle, tous vos raiſonnemens ſont vains, je ne ſçaurois plus attendre: Les trois jours que nous avons paſſez dans ce bois me ſemblent trop longs; je crains toûjours nos raviſſeurs, il me ſemble à tout moment qu'ils vont paroître pour nous perſecuter encore: La moindre choſe m'épouvante; & puiſque vous n'oſez faire ſçavoir à vôtre Prince que nous ſommes ici, comment voulez-vous qu'il le devine? Voulez-vous qu'à la fa-

çon de nos Romanciers, une avanture imprevûë nous montre à lui. Non, Alphonſine, non il faut nous avancer vers le Château dés que le jour commencera à paroître. Nôtre cruelle avanture n'eſt que trop d'acord avec la bienſeance; & l'on verra bien que vous & moi ne cherchons que de la protection. Je ſçai tout ce que vous dites, reprit celle qu'on venoit de nômer: Et quand on nous enleva avec tant de violence d'auprés de l'Infante Iſabelle, on ne penſoit pas qu'on me dût mettre avec le Prince de Melphe; auſſi ne ſuis-je timide que par les ſentimens de mon cœur: Et comme la gayeté que j'avois à Madrid m'a abandonnée, le ſerieux que j'aurai en France me trahira. Je mets la choſe au hazard, ma chere Alphonſine, reprit

l'autre personne : vôtre vertu me répond des risques ; mais pour ceux que nous courons ici, fuyons les. Ces lieux si beaux & si tranquilles ne me rassurent point ; je n'aurai de repos que lorsque nous serons auprés de cette charmante Reine qui nous aimoit tant.

Comme ces deux personnes parloient ainsi, elles furent interrompuës par un grand bruit ; elles virent un homme qui en poursuivoit deux, qui fuyoient devant lui, elles s'effrayerent, & Dragut & Lautrec virent avec surprise qu'ils perdirent la vie quasi tous deux en même tems par les mains de celui qui les suivoit. Et comme la premiere clarté commençoit à paroître, ils reconnurẽt que ce vainqueur étoit le merveilleux inconnu, il regardoit autour de lui, & cher-

choit s'il n'avoit point encore d'ennemis à combattre, lorſqu'il apperçut ces deux femmes, & s'avançant vers elles ſon épée encore ſanglante. Je vous ai vangée, belle Princeſſe, dit-il, à l'une de ces Dames. Le Duc de Nagera expire à vingt pas d'ici, je l'ai puni de ſon audace: Mais Alphonſine a encore un ennemi, penſez à vôtre ſeureté. Je ne puis demeurer davantage prés de vous, je vous laiſſe ſous la protection de Lautrec.

En diſant ces mots, cet homme admirable ſe retira à grands pas, & eut bien tôt regagné un ſentier qui le déroba à leur vuë.

La perſonne à qui il s'étoit adreſſé étoit demeurée dans une confuſion nompareille, & pour la mort du Duc de Negera, & pour la rencontre du charmant

inconnu. Il faiſoit déja aſſez de lumiere pour pouvoir diſtinguer los objets, & Lautrec & Dragut remarquerent avec plaiſir les agrémens d'Alphonſine : Ils furent ſurpris de la nobleſſe de ſa taille, de l'éclat de ſon teint, du feu de ſes yeux, & des charmes de toute ſa perſonne, mais ils ne purent voir ſa divine compagne ſans une plus grande admiration ; ſa beauté leur parut plus brillante que le nouveau jour qui paroiſſoit: Sa taille étoit jeune & legere, ſon teint ſembloit une fleur, ſa bouche & ſes dents étoient incomparables, ſes yeux étoient les plus beaux yeux du monde, & tout l'éclat qui partoit de ce charmant viſage étoit relevé par le deſordre de ſa coëffure. Le dérangement de ſes beaux cheveux plus noirs que l'ébenne, lui donnoit enco-

re un nouvel agrément.

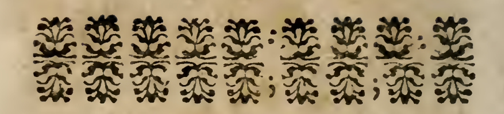
Le premier mouvement de cette belle personne fut d'abord de parler à l'inconnu, & de le suivre ; mais se tournant vers Alphonsine, elles semblerent par leurs regards se prescrire le silence. Lautrec & Dragut les aborderent & leur offrirent leurs services, elles les reçurent avec autant de civilité que leur trouble le pust permettre. Celui qui nous vient de quitter, & à qui j'ai tant d'obligation, dit la belle inconnuë en assez bon François, & en s'adressant à Lautrec, vous a nommé. Ainsi, Seigneur, je sçai qui vous êtes, j'ose vous demander vôtre apui, & je l'espere tout entier. Nous sommes trop heureuses dans nos disgraces de tomber entre vos mains. Nous vous supplions, dés que la bienseance le permettra,

de nous mener auprés de la Reine de Navarre. Je vous obeïrai, Madame, lui répondit Lautrec, la fortune cesse de me persecuter, puisqu'elle m'offre l'occasion de n'être pas inutile à deux personnes faites comme vous : Mais en attendant que la Reine s'éveille, nous allons vous mener à un pavillon que le Roi a fait bâtir à cent pas d'ici, & où vous serez avec moins d'incommodité qu'en ce lieu-ci. En disant ces mots, Lautrec presenta respectueusement la main à la belle inconnuë, Dragut aida à marcher à son agreable compagne, & dans peu de momens ils arriverent à ce pavillon dont je viens de parler.

Lautrec ne manqua pas d'envoyer prendre le corps du Duc de Nagera pous voir s'il étoit encore en vie, ou pour le faire

enterrer s'il étoit mort : Et comme il témoigna à ces belles personnes beaucoup de curiosité de sçavoir leurs avantures, elles jugerent à propos aussi de ne leur en pas faire de secret ; & aprés s'etre consultées toutes deux en se parlant bas un moment, Alphonsine prit ainsi la parole.





HISTOIRE DE DONNA *Maria d'Arragon, du Marquis du Guast, d'Alphonſine de S. Severin, & du Prince de Melphe.*

JE m'expliquerai ſi mal en vôtre langue, Seigneurs François, que je crains bien de ne vous pas donner toute la ſatisfaction que vous pourriez eſperer des avantures de deux jeunes filles, que la fortune a tranſplantées inopinément d'un païs dans un autre. Nous ſommes nées dans le Royaume de Naples. Ma compagne tire ſon origine de la Maiſon Royale d'Arragon : Je ſuis fille du Prince de

Salerne de Saint Severin. Nos parens eurent quelque ſoin de nôtre éducation; & comme l'Empereur avoit deſſein depuis longtems d'épouſer l'Infante Iſabelle de Portugal, il ſongea de bonne heure à mettre auprés d'elle des filles des plus grandes Maiſons de tant de Royaumes qui lui appartenoient.

Cette belle Princeſſe que vous voyez qui s'appelle Donna Maria d'Arragon, fut priée par l'Empereur comme la proche parente de ſe rendre à Madrid, & pour moi il me demanda à mes parens. Nous fimes le voyage enſemble, & pendant ce tems-là nous nous liames de la plus étroite amitié. L'Empereur nous mit dans le Palais auprés de la Reine Eleonor ſa ſœur, en attendant que l'Infante fût arrivée.

Nous trouvames un grand

nombre de belles & de jeunes personnes, qui étoient destinées à remplir la Maison de la noûvelle Imperatrice : Mais si leurs charmes avoient déja fait un grand bruit, il fut effacé par celui que produisit la merveilleuse beauté de la Princesse d'Arragon.

L'Empereur la vit avec un grand étonnement, & quand la Reine Eleonor a parlé avec franchise à ses confidentes, elle a avoüé que la beauté de Donna Maria étoit plus charmante que celle de l'Infante Isabelle, qui passe pour être la plus belle personne des Espagnes. Tout le monde crut que Char les l'aimeroit, quelque exterieur qu'il affecte, on sçait qu'il a le cœur tendre Quelques-uns de ses Favoris qui le connoissoient, & qui avoient été dans sa confiden-

ce,

ce, s'imaginerent qu'il feroit infidelité à Vangeſte, qui étoit une fille de condition de Flandres, pour qui il avoit beaucoup d'attachement.

Aprés le premier abord, on connut que l'Empereur ſe renfermoit dans une grande admiration pour la beauté de Dona Maria, & l'on ſe trompa encore à vouloir ſuivre ſes inclinations. Car on crût qu'elles s'étoient tournées de mon côté, parce qu'il me parloit toûjours, & que ſes complaiſances étoient toutes pour moi. Il eſt vrai qu'il s'amuſoit plus volontiers avec moi qu'avec les autres, parce que j'ai une ſorte d'eſprit qui le divertiſſoit, j'étois extraordinairement gaye & ſi heureuſe, que quelqu'affaire qu'il eût en tête, il devenoit toûjours de bonne humeur quand j'étois avec

lui : il ſe plaiſoit à mon entretien;mais la ſuite des tems a bien fait connoître qu'il n'avoit rien de plus particulier pour moi.

Cependant cette penſée dans laquelle toute la Cour étoit, fit qu'on me regarda avec plus de circomſpection que mes autres compagnes ; & ſi j'euſſe fait des Amans en ce tems-là, ils n'euſſent oſé ſe declarer.

Dona Maria enflamma tous ceux qui la regarderent. Fradique de Cardone & le jeune Duc de Nagera, furent ceux qui ſe declarerent avec plus d'éclat. Elle les regarda tous deux avec une profonde indifference ; & les marques de l'amour de Fradique ne furent pas mieux reçûës, que les témoignages de la paſſion emportée du Duc de Nagera.

Le Mariage de l'Empereur avoit été differé par les conti-

nuelles occupations de la guerre ; & il venoit de remporter la plus ſignalée victoire qu'il pouvoit jamais deſirer. C'étoit le Duc de Bourbon ce fameux rebelle, qui l'avoit gagnée à Pavie ſur ſon illuſtre Roy, où ce Prince combattoit en perſonne; & où aprés avoir fait des actions qui doivent rendre ſa valeur & ſa memoire immortelles, il fut pris priſonnier, comme toute la terre l'a ſçû.

L'Empereur à cette nouvelle ne montra qu'une grande moderation. Je crois qu'au fonds de ſon cœur il reſſentit tous les mouvemens impetueux d'un jeune Prince avide de gloire, mais pour le dehors il nous parut un ſage confirmé.

On transfera le Roi de France du Château de Piqueton à Madrid. L'Empereur par une po-

litique que je ne pénetre pas, ne le voulut point voir, & le fit recevoir, & traiter dans sa prison avec tout le respect dû à sa dignité, mais aussi avec toute la seureté imaginable.

Je témoignai à l'Empereur une grande curiosité de voir le Roi : Il me promit qu'il la satisferoit, parce que la Reine sa sœur & Dona Maria n'en parurent pas avoir moins que moi. Je me souviens qu'il me disoit qu'il se pourroit bien faire que la pitié que j'aurois pour ce grand & malheureux Roi, me conduiroit peut-être à d'autres sentimens, & qu'il ne se pardonneroit jamais s'il contribuoit lui-même à me faire aimer son ennemi. Je riois de tout ce qu'il me disoit, & je l'assurois qu'un homme sans liberté ne pouvoit me ravir la mienne.

L'Empereur qui vouloit nous ſatisfaire, trouva une maniere ingenieuſe de nous faire voir le Roi de France fort commodément, & auſſi long-tems que nous le voudrions ſans que nous fuſſions vûës. Il fit orner ſomptueuſement la Chambre qu'il lui deſtina, & depuis la diſtance du haut de la Tapiſſerie juſqu'au cintre de la Chambre, il fit faire un Arabeſque tout d'or ſur un fond brun ; & ce fond en un certain endroit étoit une couliſſe qui ſe tiroit de la longueur de dix ou douze pieds, derriére laquelle étoit une Tribune où l'on alloit par des paſſages inconnus à tout le monde, & où l'on pouvoit aiſément voir à travers cet Arabeſque doré, & même entendre ce qui ſe diſoit chez le Roi. Je ſuis perſuadé méme que cela a ſervi plus d'une fois

à penetrer les ſecrets de ce Prince infortuné. Quoiqu'il en ſoit, l'Empereur nous y mena le ſoir qu'on y conduiſoit le Roi, je n'ai jamais rien vû qui ait plus touché mon ſouvenir que tout ce que je vis ce ſoir-là. Imaginez-vous donc que nous étions à cette Tribune. la Reine, l'Empereur, moi auprés de lui, & auprés de moi la Princeſſe d'Arragon. Il y avoit deux ou trois grandes Chambres fort éclairées qui precedoient celle ſur laquelle nous regardions. Nous entendîmes d'abord un fort grand bruit, & nous jugeames que tout cet appartement s'empliſſoit de Gardes & d'autres perſonnes de la ſuite du Roi, qui s'ouvrirent en deux rangs à la derniere Chambre. Le Roi y paſſa & entra dans la ſienne lui huitiéme ſeulement. Le Connétable de

Bourbon qui étoit venu en poſte mécontent de ce qu'on avoit mené le Roi à Madrid, y étoit arrivé avec le Marquis du Guaſt. Il marchoit avant le Roi avec un habit tout ſimple, mais ſi paré de ſa bonne mine, que je m'apperçus bien que la Reine Eleonor étoit contente d'avoir un Amant ſi bien fait. Je ne l'ai de ma vie vû ſi charmant que ce ſoir-là : Vous le connoiſſez, ainſi je ne vous le dépeindrai pas. Les Dieux mêmes ne peuvent pas être faits comme cet homme nous le parut. Le Roi alloit immediatement aprés lui : il me parut avoir la taille & le viſage de Mars, mais de Mars jeune & aimable comme il étoit quand il vouloit plaire à Venus. Je fus frapée de ſa vûë, & je dis tout bas à la Princeſſe d'Arragon qu'un tel captif devroit donner

des loix à tout le monde. La ſuite du Roi étoit composée du Capitaine & du Lieutenant de ſes Gardes, de Pomperan favori du Connétable de Bourbon, & de trois Guerriers qui meritoient bien quelque conſideration. Caraciol Prince de Melphe étoit à côté du Roi. Comme on dit qu'il eſt en cette Cour, dit modeſtement Alphonſine en s'interrompant & en rougiſſant un peu, je crois que c'eſt aſſez de vous dire que nous le trouvames tres-aimable. Il avoit auprés de lui un grand jeune homme à mine fiere, qui ne déplaiſoit pas. Nous ſçûmes que c'étoit Don Sanche de Léve, dont l'Oncle commandoit les armées de l'Empereur; & auprés du Duc de Bourbon étoit Alphonſe d'Avalos Marquis du Guaſt, que nous regardames volontiers. Ce jeune

Guerrier étoit couvert d'armes dorées si belles & si superbes, qu'elles ébloüissoient la vûë. Sa tête étoit desarmée. Une grande quantité de cheveux d'un blond obscur frisé à grosses boucles, , lui décendoit sur les épaules. Il avoit de grands yeux noirs pleins d'éclat & d'amour, la bouche agreable , les dents belles , le teint brun & coloré , la taille d'une hauteur mediocre , mais charmante , un peu d'audace dans sa phisionomie & dans son air,qu'un autre nommeroit peut-être noblesse , mais je vous dis ce qui m'a paru.

Je disois librement mon avis de ces cinq personnes , & comme je parlois toûjours avantageusement du Roi , je m'aperçûs d'un certain air contraint qu'avoit l'Empereur , qui me fit juger que mes loüanges lui pa-

roiſſoient trop outrées, ce qui fit que m'ayant demandé duquel de ces cinq hommes je voudrois faire la conquête; je lui répondis ſans y trop ſonger que ce ſeroit du Prince de Melphe; de ſorte que quand le Connetable vint le lendemain chez la Reine, où toute la Cour étoit pour lors, l'Empereur me preſenta Caraciol, en me diſant galamment que je lançaſſe tous mes traits ſur lui, qu'il m'amenoit ma conquête; Mais, Seigneur, lui dis-je gayement, ce n'eſt pas aſſez que vôtre Majeſté me l'offre, il faut encore que je trouve des diſpoſitions dans ſon cœur qui ſoient propres à faire que je vous obeïſſe. L'Empereur a fait ce qu'il vouloit faire, reprit le Prince de Melphe; & m'offrir à vos regards, c'eſt ne lui laiſſer rien à deſirer. Je tournai la conver-

ſation en plaiſanterie : Je dis à l'Empereur que je deſirois épargner un homme de mon païs, mais que pour ces Eſpagnols je voulois bien en mettre quatre ou cinq dans les fers, & que j'allois commencer ma victoire par celui qui me paroiſſoit le plus dificile à vaincre. En diſant cela, j'adreſſai deux ou trois paroles à Dom Sanche de Léve. Comme il a l'air tout-à-fait orgueilleux & vain, l'Empereur rit de mon choix. Je croirai tout de vos charmes, pourſuivit-il, en me parlant à l'oreille, ſi vous abaiſſez ce courage fier. Attendez-en donc ce miracle, Seigneur, lui dis-je du même ton, & vous allez voir ſi je m'y prendrai de bonne grace. Helas! pour mon malheur je ne reüſſis que trop bien : Dom Sanche trouva en moi quelque choſe

d'aimable ; la ſingularité de mes manieres lui plut, ou plûtôt la cruauté de mon ſort l'attacha à moi.

Pendant que l'Empereur, Caraciol, Dom Sanche & moi nous entretenions avec une vivacité qui prenoit un caractere fort ſerieux dans le cœur de ces deux hommes, puiſqu'on a cru qu'ils m'ont fort aimée tous deux, l'amour triomphoit dans la reſte de la compagnie ; & ſi la Reine Eleonor s'abandonnoit ſans reſiſtance à ſon panchant pour le Connétable, qui étoit ſoûtenu par la volonté de l'Empereur, qui la lui avoit promiſe pour Epouſe dans le Traité qu'ils avoient paſſé enſemble, le Marquis du Guaſt s'enyvroit agreablement du doux poiſon qui ſortoit des yeux de la Princeſſe d'Arragon. Elle m'a permis de

tout dire, ainsi je ne craindrai pas de vous avoüer qu'ils reçurent en méme tems un même coup, & que leurs cœurs sentirent l'un pour l'autre une simpathie qui les a conduits à une affection dont la durée, selon toutes les apparences, sera aussi longue que leur vie.

Dom Fradique & le Duc de Nagera ne furent pas long-tems sans s'apercevoir de ce nouvel Amant; ils parurent l'un & l'autre à des courses de Taureaux, à des jeux de Cane; ils donnerent des serenades, & firent mille autres galanteries de cette espece: Mais le Marquis du Guast les surpassa bien-tôt avec éclat, parce que c'est l'homme du monde qui aime le plus la magnificence.

D'autre part Caraciol & Don Sanche me donnoient les mêmes

plaiſirs ; & bien que tous les jeunes gens de qualité euſſent leurs maîtreſſes, ou parmi les filles de l'Infante, ou parmi celles de la Reine Eleonor, il faut avouer que tout ce qu'ils faiſoient étoit obſcurci, par la dépenſe, le bon goût, ou ſi vous voulez, par l'amour de ceux dont je viens de parler.

Un tems conſiderable s'écoula pendant toutes ces fètes. Le Prince de Melphe me parloit de ſa paſſion, elle ne m'étoit point indifferente; mais j'affectois toûjours un air ſi libre, & j'étois ſi gaye, qu'il n'a jamais pû croire que j'y euſſe répondu. S'il ne ſe flattoit pas, il avoit le plaiſir tout entier de me voir maltraiter Dom Sanche par des duretez inſupportables ; c'étoit toûjours une difference qu'il tournoit à ſon avantage ; mais voila tout.

Le Marquis du Guaſt crut fai-

re plus de proprés ſur l'eſprit de la Princeſſe d'Arragon. Elle avoit une fierté cruelle pour le Duc de Nagera, pour Dom Fradique. Elle fit enfin connoître à Alphonſe que ſon amour ne lui déplaiſoit pas.

Nous avions acoûtumé elle & moi d'aller tous les ſoirs au jardin ſecret de la Reine, quand cette Princeſſe étoit retirée. Souvent l'Empereur nous y venoit ſurprendre, & hors le tems qu'il y étoit, les hommes n'y alloient jamais.

Une nuit que nous nous promenions & qu'il faiſoit fort obſcur, comme nous étions dans une grande allée d'une beauté extraordinaire, & que tout le monde ſçavoit que la Princeſſe d'Arragon aimoit particulierement; à peine avions-nous fait un peu de chemin que nous vi-

mes sortir de petits feux de la terre qui s'élevoient à deux pieds, & qui d'abord nous causerent de la fraïeur. Mais nous rassurant ensuite, je fis un cry & m'aperçûs à force de les considerer qu'ils formoient le nom de Marie d'Arragon. Nôtre surprise fut infinie; & nous demeurions suspenduës dans le dessein de poursuivre nôtre promenade, ou de nous en retourner, quand nous entendimes un petit sifflement sur nos têtes, aprés lequel plusieurs fléches tirées de haut en bas tomberent doucement à nos pieds : nous ne sçavions, d'où elles pouvoiẽt partir, & nous meditions tres-serieusement nôtre retraite, quand nous vîmes le Dieu d'amour luy même avec son flambeau & tout son équipage qui parut subitement à nos yeux. Ce bel enfant flechir

les genoux devant ma compagne, & se mit à chanter d'une voix si douce qu'il ne pouvoit être entendu que de nous.

Le silence & la nuit propices à mes
feux.
Offrent à vos regards toute leur
violence,
Ne sçaurois-je esperer pour eux,
De voir recompenser leur fidelle con-
stance.
O moment bien heureux marqué
pour les plaisirs
Hâtez-vous, & venez combler tous
mes desirs.

Aprés quoy il lui presenta respectueusement un bracelet de perles & de rubis, où il y avoit une boëte de diamans qui renfermoit le portrait du Marquis du Guast ; & se baissant, il baissa le bout des pieds de la Prin-

cesse. Aprés avoir fait son present, il disparut, tous ces feux s'éteignirent, & nous demeurames dans une obscurité d'autant plus grande que la clarté avoit été extraordinaire, mais comme cela se passa dans un petit bois, on n'en pouvoit rien voir du Palais; nous demeurames tres-surprises, fort épouvantées & reduites à ne pouvoir bouger de la place; ne voyant en nulle maniére, & ne sçachant où nous étions. Enfin nôtre vûë se rassura; nous regagnames nos chambres, comme nous pûmes, & nôtre étonnement nous tint éveillées jusqu'au jour à parler toûjours de nôtre avanture, nous craignions extrémement qu'elle ne fût sçûë, & qu'elle ne nous attirât quelque rude reprimande, & sur tout qu'on ne nous deffendît ces promenades nocturnes. Vous cōpre-

nez bien que le Marquis du Guaſt avoit gagné celuy qui prenoit ſoin de ce jardin ſecret, & que par ſa liberalité,il avoit produit ce divertiſſement ſi ſurprenant & ſi ingenieux.

Le lendemain nôtre plaiſir fut extrême quand nous n'entendimes rien dire,l'heureux Alphonſe pût remarquer dans les regards brillants & ſatisfaits de la Princeſſe d'Arragon, que la galanterie luy avoit plû, dés que je le vis chez la Reine , Je me mis à rire, & je luy fis aſſez de mines pour allarmer le jaloux Dom Sanche qui crût dés ce moment là - que nous nous aimions, & que Dona Maria ne ſervoit que de pretexte pour nous aider à cacher nôtre paſſion. Car peu de gens ignoroient alors que le Prince de Salerne,& les Caraciols,de la famille deſquels mõ pere étoit

le chef, souhaitoient d'unir leurs maisons par nôtre mariage, il se figura dõc que la Princesse d'Arragon étoit assez mon amie pour me prêter son nom pour couvrir nos amours. Moy qui étois bien éloignée de penser à la folie du jeune Léve, je faisois cent signes au Marquis du Guast qui y repondoit de son côté en homme qui ressentoit quelque secrette satisfaction, & dés que je le pûs aborder, j'aime mieux les feux de la nuit, luy dis-je, que toute la lumiere du soleil, & je renoncerois à la lumiere du jour, reprit-il, si les feux de la nuit ne plaisoient pas, ils ont conservé toute leur pureté, point d'éclat, point de bruit, ils n'ont paru qu'aux yeux qui les ont fait naître, & si la charmante Alphonsine les approuve, on les conduira de maniere que les plus inte-

reſſez ignoreront ces particularitez de mon bonheur ; voila de grandes paroles pour un jaloux qui les entend, & qui les explique à ſa mode.

Dom Sanche les écoutoit, nous n'y prenions pas garde ni le Marquis ni moi. Ouy, luy dis-je, j'aprouve ces feux ſi joliment exprimez ; & que j'aime ces nuits ſi belles, continuai-je, d'une maniere qui ſembla tendre au jaloux Dom Sanche, & qui luy parut mortelle par les choſes afreuſes qu'il penſa. Dona Maria m'aborda comme nous en étions-là ; je luy parlay bas, en regardant Alphonſe, je le quittay en luy diſant que je chargeois la Princeſſe d'Arragon, d'achever la converſation, que j'en allois avoir une autre ſur un ton different avec le Prince de Melphe qui entroit. En effet je l'abordai parce que

j'avois reçû des lettres de mon pere, qui m'ordonnoit de le recevoir comme un homme que je devois un jour avoir pour epoux. je n'avoüois point au Prince de Melphe, l'inclination que j'avois d'abord euë pour lui, & quoique l'Empereur lui en eût dit, je tournois toûjours la chose en raillerie autant que je le pouvois, m'étant mis bizarrement dans la pensée, puisqu'on ne nous avoit presque pas donné le temps, de soûpirer l'un pour l'autre, de ne lui laisser rien voir de mes sentimens qu'il ne fût mon mari. Toute la Cour avoit approuvé l'union qui se devoit faire dans nos familles par nos personnes. Le seul Léve en avoit eu un depit mortel. Par la bonne opinion qu'il avoit de luy-même il se préféroit à toute autre, & croyoit aussi devoir remporter la prefe-

rence ſus tous les ſujets de l'Empire. Mais quand il eut entendu ce que du Guaſt & moi avions dit, s'il eut de la douleur de le croire aſſez bien avec moi pour m'oſer parler, comme il avoit fait, il eut une joie maligne de ce que Caraciol étoit trompé, & reſolut dans le moment de lui faire avaller le même poiſon qu'il venoit de prendre.

L'Empereur ſe promenoit avec la Reine, il n'avoit mené, comme à ſon ordinaire, que quelques Seigneurs avec lui ; & ceux qui pouvoient l'accompagner ſe croïoient tres-heureux, parce qu'il leur étoit permis en ces occaſions de parler aux perſonnes qu'ils aimoient. Le Duc de Nagera y étoit qui donna la main à la Princeſſe d'Arragon. Le Marquis du Guaſt vint avec empreſſement prendre la mienne

ſans faire reflexion que c'étoit un privilege dû au Prince de Melphe , qui parloit pour lors au Connétable. Quand il voulut venir vers moi , Dom Sanche qui ne s'étoit mêlé avec aucune Dame l'arrêta & le pria de faire un tour avec lui.

Je ne vous dirai point leur converſation de peur de vous ennuïer , mais il vous paroîtra ſingulier que Léve en maniere de confiance dit à ſon rival ce qu'il avoit entendu entre le Marquis du Guaſt & moi , y ajoûtant ce qu'il imaginoit. Je ſçay qu'il y fit d'admirables commentaires, & qu'il l'aſſura que les nuits devoient donner de grands privileges au Marquis. Le Prince de Melphe l'écouta avec chagrin , mais comme il m'aimoit veritablement , il luy dit avec beaucoup de fierté , qu'il n'ajoûtoit point

point foi à ſes rêveries. Il eſt impoſſible, continua t-il qu'on puiſſe parler la nuit hors à quelque fenêtre aux filles de Palais. Et dans le Palais, c'eſt avec un hazard ſi manifeſte de la vie, que quand Alphonſine ne ſeroit pas la plus modeſte perſonne du monde; je ne ſçache point d'homme aſſez hardi, pour vouloir ſi outrageuſement manquer au reſpect qu'il doit à l'Empereur, ainſi Dom Sanche, il ſe peut faire que le Marquis du Guaſt aime la Princeſſe de Salerne, mais il n'en eſt pas aimé; & ſi elle doit jamais ſe rendre au merite d'une grande paſſion, j'eſpere que ce ſera la mienne ſeule qui ſera recompenſée. Otez-vous donc de l'eſprit des penſées qui ne ſont deſavantageuſes qu'à vous ſeul. C'eſt ſans doute un malheur pour vous de n'eſtimer

pas Alphonſine autant qu'elle le mérite. Pour moi qui connois ſa vertu, je ſuis bleſſé des ſoupçons que vous en avez : Et ſi vous m'en parliez davantage, je vous ferois connoître que vous m'avez déplû. Vous prenez mes avis ſur un ton qui ne m'engagent pas à vous en donner encore, reprit Dom Sanche d'un air moqueur : je ſçais ce que je dis, je ne prétens point vous diſputer Alphonſine; & ſi j'étens mes vuës plus loin que vous, vous trouverez bon que je les mette à profit ſeulement pour moi. Il le quitta en achevant ces paroles bien reſolu de veiller continuellement ſur mes actions & ſur celles du Marquis.

D'autre côté le Prince de Melphe, qui avoit fait l'intrepide, ſe ſentoit vivement atteint, & rappellant mille actions libres, quoi-

qu'innocentes qui s'étoient passées entre le Marquis & moi, il ne balança pas à croire que je pouvois souffrir sa passion, si je n'en ressentois pas une pareille. Il resolut donc aussi bien que Léve de m'observer, & sut tout de s'eclaircir si ces nuits si suspectes dont lui avoit parlé Dom Sanche étoient aussi criminelles qu'on les lui avoit faites. Nous ne nous doutions point de toutes ces observations qu'on vouloit faire. Je n'offensois point Caraciol, je n'avois garde de penser qu'il m'épiât ; & la Princesse d'Arragon, & le Marquis du Guast vivoient dans l'intelligence où sont deux personnes qui s'aiment parfaitement.

Dom Sanche qui s'étoit lié d'amitié avec le Duc de Nagera, ne manqua pas de lui conter ses visions, croïant lui donner une

grande joie en lui apprenant que je l'avois défait d'un rival aussi redoutable que le Marquis du Guaſt l'étoit pour lui. Mais le Duc ne fut pas de facile croïance, il ſe connoiſſoit trop bien en amour ; ou plûtôt ſon amour l'intéreſſoit & l'éclairoit trop ſur la vérité.

Il ne voulut pas negliger neanmoins ce que ſon ami lui diſoit, & comme il avoit beaucoup de parentes dans le Palais, il reſolut de s'en rendre la nuit l'entrée facile, & crut que lors qu'il ſeroit au quartier des Dames, il ſçauroit bien-tôt de quoi il étoit queſtion. Il s'adreſſa pour ſa confiance à une jeune Veuve fille du Duc d'Oſſone admirablement belle, & un peu étourdie, qui ſe reſolut à le contenter.

L'Empereur achevoit de faire bâtir au bout d'une ſuperbe ga-

ſerie, qui communiquoit à tous nos logemens, un appartement magnifique, qu'il avoit deſtiné pour l'Imperatrice. On y travailloit avec tant de diligence que les Ouvriers ne finiſſoient que fort tard. Tous les ſoirs le jaloux Dom Sanche prenoit l'habit d'un des Maſſons pour nous obſerver, quand nous allions chez la Reine Eleonor, ou quand nous demeurions chez nous à nous divertir, & à aller les unes chez les autres. Nous étions logées les plus prés, & juſtement à l'autre bout de la galerie, Dona Maria, moi, & quelques autres. L'incommode Dom Sanche apperçût un ſoir ſur un perron écarté, le Marquis du Guaſt qui parloit à une fenêtre à une de mes femmes; il les vit ſe ſeparer, & laiſſer au même endroit un de ſes pages, à qui peu de tems aprés cette femme don-

na un grand paquet. C'en fut assez pour faire renaître toutes ses folies. Il resolut de demeurer toute la nuit où il étoit, & comme il falloit que nous passassions toutes dans cette galerie; il vit mes compagnes dans le temps qu'elles se retiroient. Je n'avois point été chez la Reine de tout le jour, & j'étois demeurée dans nôtre logement. Par hazard Alphonse n'avoit point paru chez l'Empereur. Le Prince de Melphe malgré la circonspection de son amour, avoit été un peu allarmé de cette rencontre, & s'étoit resolu en toute maniere de sçavoir ce que je faisois.

Il n'avoit pû aborder la Princesse d'Arragon chez la Reine Eleonor pour lui demander de mes nouvelles, & il s'étoit retiré bien resolu d'en sçavoir.

Dom Sanche attentif à nos actions vit passer toutes mes compagnes plusieurs fois, & remarqua dans la galerie une femme qu'il prit d'abord pour moi, toute envelopée dans sa mante. Nous étions souvent de la sorte quand nous nous voulions cacher les unes des autres pour faire ce que nous avions envie qu'on ne sçût pas : & ces manieres nous sont si ordinaires qu'on ne s'en formalise point du tout. Cette créature qu'il prenoit pour moi, entra vers le milieu de la galerie dans un petit cabinet destiné à la Musique. Elle en ferma la porte sur elle aprés avoir observé si on ne la regardoit point : Elle ne se méfioit que de nous, & point du tout du curieux Masson.

Quand tout fut calme dans le Palais, & que toutes les Dames furent retirées dans leurs cham-

bres, Dona Maria ne pût jamais s'endormir, elle app lla une de ſes filles qui étoit extrémement peureuſe, & lui commanda d'allerlui chercher une guitarre dans le cabinet de Muſique. Cette fille qui s'étoit relevée & qui étoit encore toute endormie, conteſta quelque temps aſſez plaiſamment avec ſa Maîtreſſe pour prendre l'unique bougie qui étoit dans la chambre, & qui n'étoit reſtée allumée que pour la veille. Mais la Princeſſe d'Arragon qui vouloit ſe divertir de la peur de cette fille, ne voulut par permettre qu'elle la prît, & aprés avoir un peu ry, elle lui ordonna fort ſerieuſement de lui obéir. Cette fille s'y reſolut enfin, & alla en tremblant vers le Cabinet. Marie d'Arragon ſauta de ſon lit en même temps, & ſe couvrant ſeulement d'une robe de chambre

alla doucement aprés cette fille pour jouïr de sa peur, & pour lui en faire encore davantage. Elle alloit donc dans la galerie à pas chancelans & en tâtonnant; & comme elle étoit prête d'entrer dans le Cabinet, la personne qui y étoit en sortit; si bien que se rencontrant justement, cette fille fit un grand cry en reculant en arriere, elle tomba en heurtant la Princesse d'Arragon qui tomba sur elle en criant aussi. La Dame du Cabinet reconnut sa voix, & s'avança où elle étoit, elle la releva, & la tint entre ses bras, parce qu'elle la trouva presque sans sentiment, elle s'aprêtoit à la conduire tout doucement dans sa chambre quand elle entendit quelque bruit, & qu'elle apercût de la lumiere, c'étoit moi qui ayant écrit à Naples tout

le ſoir, n'étoit point couchée. J'allois paſſer un moment chez la Princeſſe d'Arragon & aïant entendu du bruit, j'allai où j'avois crû l'entendre. Jugez de ma ſurpriſe, quand j'aperçus ma compagne quaſi évanoüie, entre les bras du Marquis du Guaſt qui étoit vêtu en femme, & dont la ſurpriſe où il étoit l'avoit tellement occupé qu'il ne s'étoit pas caché le viſage. Quand il me connut, il poſa doucement à terre Marie d'Arragon qui reprenoit ſes eſprits, & il m'alloit parler, quand il en fut empêché par le prétendu Maſſon, qui furieux de nous trouver à cette heure enſemble le Marquis & moi, venoit ſans nul reſpect du lieu enfoncer ſon épée dans le corps d'Alphonſe. Ma cõpagne vit ſon deſſein plûtôt que moi, l'amour

& ſon Amant en peril acheverent de lui rendre la connoiſſance, mais ſi prompte, & ſi à propos qu'elle tendit le pied à ce deſeſperé, qui manqua ſon coup en bronchant. Il ne bleſſa que legérement le Marquis, qui aïant eu le tems de ſe reconnoître tira un petit poignard de ſa ceinture, & ſe lançant ſur le temeraire Léve, lui en porta un coup aſſez profond dans le côté. Dom Sanche alloit tâcher d'avoir ſa revanche quand il ſe vit encore un autre ennemi en tête, & qu'il reconnut le Prince de Melphe avec un petit manteau autour du bras, & l'épée levée qui s'avançoit vers lui en l'appellant traître; il l'alloit percer de part en part, ſi le genereux du Guaſt ne l'eût retenu. Ah Brave Prince, lui dit-il, gardons nous d'aſſaſſiner ce malheureux qui n'eſt

déja que trop puni de l'attentat qu'il a voulu commettre sur ma personne. Je m'étois déja rangée auprés de Caraciol ; & la Princesse d'Arragon tenoit d'une main celle dont le Marquis tenoit son poignard tout sanglant, & de l'autre elle avoit son mouchoir sur sa blessure. Ses beaux yeux étoient couverts de larmes. Ah ! mon cher Alphonse, lui disoit-elle, que venez-vous faire ici ? pourquoi vous exposez-vous, n'êtes-vous pas assuré de ma tendresse. Quel funeste déguisement. Le Prince de Melphe écoutoit toutes ces paroles ; Léve les entendoit aussi. Perfide, lui disoit Caraciol, perfide voila de tes Jeux : es-tu content des fureurs où nous nous sommes tous plongez. Ah ! ma Princesse, me dit-il, permetez-moi de punir ce traître ; il vous a trop offen-

ſée. Je ne ſçavois ce qu'il vouloit dire, & je deſirois de m'en éclaircir quand nous vîmes ſortir une femme de la chambre de la Princeſſe d'Arragon qui couroit avec une lumiere à la main. Nous la prîmes de loin à ſon habillement de Veuve pour la fille du Duc d'Oſſone ; mais quand elle fut tout auprés de nous ; nous eumes un étonnement qui n'a peut-être jamais eu de pareil, en connoiſſant que c'étoit le Duc de Nagera. Non je ne me ſens pas la force de vous dépeindre nôtre ſurpriſe : la mienne fut ſi exceſſive, qu'aprés le premier mouvemẽt qu'elle me cauſa, le ſecond me fit éclater de rire ſi inconſidérément en voïant ce viſage extraordinaire affublé dans ces atours de Veuve, qui en Eſpagne ne ſont pas avantageux à la beau-

té, que bien que le Duc fût jeune, son visage me parut si ridicule en cet état que je ne pûs resister au rire le plus fou que j'aye eu de ma vie : ce n'étoit pas trop en effet le tems de rire, puisqu'il n'y alloit pas moins que de la vie de ces quatre hommes, à être ainsi dans le quartier des femmes, car pour l'heure elle n'y faisoit rien. Cinq de nos jeunes compagnes accoururent au bruit que nous faisions avec tant d'imprudence, les unes à moitié vétuës, & toutes dans ce desordre d'habillement où l'on est quand l'on ne craint point la rencontre des hommes.

Le Duc de Nagera fut confus de mon rire, mais plus confus encore quand il reconnut Dom Sanche, Caraciol, & son rival dãs un habit de femme; mais sous une figure bien plus agreable que

la ſienne. Il faut que j'avoüe qu'il étoit ſi beau qu'il effaçoit la beauté de la plus part des jeunes filles qui étoient acouruës.

Nous eussions tous été dans une terrible conſternation ſans l'air de gayeté que j'avois donné à cette avanture. Mes Compagnes firent comme moi ; elles rirent ; & quand on vouloit parler ſerieuſement, cela étoit bien difficile, & quelque indiſcret épanchement de rire déconcertoit toûjours le ſerieux qu'il falloit ſi neceſſairement avoir. Chiméne de l'Infantade s'aviſa d'aller fermer la porte de la galerie, afin que l'on ne vint plus nous trouver. Les autres Dames étant aſſez éloignées de là, nous n'avions rien à craindre de l'autre bout, parce que ce bâtiment qu'on faiſoit le terminoit, & que les Gardes en étoient infiniment loin.

Je ne puis me ſouvenir de la maniere dont nous étions toutes, ſans avoir l'imagination égayée, & remplie peut-être du plus aimable objet que l'on ſçauroit voir; car imaginez-vous, s'il vous plaît, ces quatre hommes habillez ſi differemment, & toutes ces belles perſonnes, qui à peine étoient vêtuës, & dans cette negligence agreable où la jeuneſſe a tant d'avantage, qui étant revenuës de leur premier effroi, n'avoient plus que de la diſpoſition à la joie.

Le Prince de Melphe penſoit plus prudemment que les autres au peril où nous étions tous, & aprés que la premiere confuſion qu'on ne peut éviter en ces rencontres, fut paſſée; prenant la parole avec une ſageſſe qui s'accommodoit au beſoin que l'on en avoit, cette avanture eſt ex-

traordinaire, dit-il, & il n'y a pas un de nous qui n'en ſçache tout le danger. On voit aſſez le motif qui nous a tous fait agir & conduit dans ce lieu dangereux : il faut ſonger à en ſortir avec adreſſe ; il n'y a point d'excuſe à donner, mais ſeulement à nous demander le ſecret, & à nous le garder. On voit bien que le Duc de Nagera, par les habillemens qu'il a, a mis la fille du Duc d'Oſſonne dans ſes intereſts, & qu'il n'eſt ici que par ſon moïen. J'en ſortirai auſſi avec ſon aide, interrompit le Duc; elle me croit dans la chambre de la Princeſſe d'Arragon, où j'étois entré, & dont je ſors effectivement, & je promets que je lui cacherai ce qui ſe paſſe preſentement. Vôtre audace étoit grande, lui repliqua la Princeſſe d'Arragon, & vôtre impudence eſt

extrême de me l'avoüer. Eh ! que veniez-vous chercher dans ma chambre, la mort, ou vous persuader de mon amour. Madame, reprit-il, Vôtre amour, interrompit en colere le Marquis du Guast, s'étoit trop extravagamment travesti pour croire reüssir à charmer la Princesse. Mon Dieu, dis-je, en voulant tenir mon serieux, il n'est pas temps de vous quereller. Nous aurons celui de faire à loisir la diference de vos ajustemens, & de nous ressouvenir lequel de vous deux avoit la beauté la plus agréable. Ce que je dis fit rire encore, & c'en fut assez pour ramener la gayeté. Il sembloit que nous eussions perdu l'esprit, sans songer au peril qui nous menaçoit tous. Nous ne pensions qu'à nous en divertir indiscretement, il est vrai aussi qu'il arrive presque toûjours

que dans les occaſions les plus ſérieuſes , on s'abandonne à des mouvemens qui leur ſont oppoſez. Le Prince de Melphe revint le premier , & prenant un ſerieux neceſſaire , on ſçait aſſez , dit-il , qu'un Eſpagnol bien amoureux ne trouve point de peril,lors qu'il s'agit de voir ſa maîtreſſe en particulier , & qu'on hazarde mille vies pour un tête à tête. Nos Coûtumes demandent le pardon du Duc de Nagera , & la même raiſon l'accorde au Marquis du Guaſt , qu'un même deſſein a conduit ici. Vous êtes donc l'un & l'autre engagez au ſecret , & pour Dom Sanche, continua-t il d'un ton aſſez plein de hauteur , nous ſçavons ce qui l'amene. Pour moi j'avoüerai que mon deſſein eſt moins criminel: je n'aurois pas été aſſez temeraire pour entrer

dans ce lieu. L'état où l'on me voit en fait foi. On a plus de précaution pour les entreprises de cette nature. J'ay du respect pour l'Empereur, mais j'en ay mille fois plus pous la Princesse de Salerne, ainsi je ne pensois point à venir ici. Ne l'aïant veue d'aujourd'huy, je voulois lui faire donner une lettre. J'en cherchois l'occasion, & étant entré dans ce beau Cabinet qu'on acheve de peindre, je m'y suis oublié & ensuite endormi. J'ay entendu le bruit que cette fille & la Princesse d'Arragon ont fait en tombant & en criant; je suis accouru; j'ay vû arriver un moment aprés ma Princesse. J'ay entendu un mot de tendresse que la Princesse d'Arragon a dit au Marquis du Guast, qui m'a fait voir que les calomnies sont fausses, poursuivit le Prince de Mel-

phe, en jettant un regard dedaigneux ſur Léves:mais lui faiſant un ſigne de la main de ne pas l'interrompre, & continuant de parler. Nous ſommes pourtant tous coupables, pourſuivit-il, d'être en ce lieu. Nous ſommes tous aſſez engagez au ſecret par l'intereſt des perſonnes que nous aimons, & par le nôtre propre. Il n'y a plus qu'à le demander à ces cinq belles perſonnes. Nous ſçavons qu'elles ont toutes des Amans, & que la même avanture peut tous les jours arriver. Je vous aſſure, dit la jeune Infantade, que je répondrois bien pour toutes les perſonnes qui ſont ici. Les avantures pleines de ſingularitez nous ſont ſi familieres, que nous devons toutes par prudence garder le ſecret, les autres qui ne voulurent pas ſe piquer moins de ſçavoir ſe taire,

jurerent un ſilence éternel. Il n'y eut donc qu'à penſer comment on ſe ſepareroit. Caraciol ſe chargea de conduire Léve juſqu'au lieu où ſon Maſſon ſe trouveroit. On mit pluſieurs linges ſur ſa bleſſure, & l'on arrêta ſon ſang le mieux qu'on pût. La fille de la Princeſſe d'Arragon lava même celui qui étoit répandu dans la galerie. Le Duc de Nagera cõſentoit à regagner l'apartement de ſa parente. Mais pour le Marquis du Guaſt, il falloit de neceſſité qu'il rentrât dans ſon Cabinet de Muſique; parce qu'une femme, à l'heure qu'il étoit, ne pouvoit ſortir du Palais. Le Duc de Nagera voiant cela ne vouloit plus s'en retourner, ni le laiſſer ſi prés de ſa Maîtreſſe. Il fallut que nous l'aſſuraſſions toutes que nous paſſerions le reſte de la nuit chez elle, & qu'auſſi bien

ce ſeroit une excuſe pour le lendemain, ſi on diſoit qu'on avoit oüi quelque bruit en ce quartier-là. A ces conditions le Marquis rentra dans ſon Cabinet; le Duc s'en retourna trouver ſon imprudente parente, & nous entrames toutes dans la chambre de ma compagne.

Il eſt inutile de vous dire comment ces quatre hommes s'étoient rencontrez-là ſi juſtement tous enſemble; vous le comprenez aiſément par tout ce que j'ay repreſenté: & cela s'étoit paſſé tout ſimplement comme le Prince de Melphe l'avoit dit. C'eſt ſi fort la coûtume d'Eſpagne de riſquer tout pour voir ſa Maîtreſſe en particulier, que ceux qui la ſçavent ne s'étonneront point de tout ce que je dis.

Nous fumes ſi heureux qu'on

n'a jamais parlé de ce qui arriva cette nuit-là. Mes jeunes compagnes furent fidelles, & il eſt effectivement étonnãt qu'un ſecret de cette importance ſe gardât entre douze perſonnes; mais il n'y avoit ni jalouſes, ni rivalles, ainſi l'on tint ce qu'on avoit promis.

Il y avoit quelques jours que Vangeſte, dont je vous ay déja parlé, étoit arrivée à Madrid. Comme la plus grande partie du monde ignoroit pour lors l'amour que l'Empereur avoit pour elle, le Courtiſan ſpeculatif s'étoit imaginé que la Gouvernante des Païs bas, l'avoit envoyée pour communiquer quelque point important à l'Etat. Cette fille eut beaucoup de froideur pour la Princeſſe d'Arragon, & pour moi. Je ne l'eus pas plûtôt obſervée avec un peu d'application,

que

que je connus d'abord non pas le ſecret de l'Etat, mais celui de l'Empereur. Je vis clairement leur intelligence & leur amour reciproque; & une fois que ce Prince diſoit quelque galanterie à la Princeſſe d'Arragon , & qu'il faiſoit ſemblant d'écouter quelque choſe que je lui diſois, dont il ſe fût diverti dans un autre temps. Il regardoit Vangeſte: je m'en ſouviens comme ſi je le voïois encore. Regardez, continuai-je, toutes les grimaces de ce pauvre Duc de Nagera, & toutes les contorſions de Fradique depuis que vôtre Majeſté a dit quelque douceur à ma compagne; & obſervant du chagrin dans le viſage de Vangeſte, qui, comme je m'en étois déja apperçuë, étoit jalouſe de la Princeſſe d'Arragon. Ah Seigneur! Quittez-nous, lui dis-je, vous faites

trop de miſerables. Eh quoi ! me dit l'Empereur en riant, & s'arrêtant avec nous bien aiſe qu'on ne decouvrît pas ſon attachemẽt pour cette fille, le Prince de Melphe ſe défieroit - il auſſi de moi, parce que je vous parle, & Dom Sanche en prendroit-il de l'ombrage. Caraciol eſt trop ſage, lui dis-je, & trop aſſuré de vos bontés. Pour Léve deſeſperez-le, ſi vous voulez auſſi bien que Fradique & le Duc de Nagera, mais laiſſez vivre une autre perſonne qui peut-être va expirer dans un moment ſi vous continuez de nous parler. L'Empereur qui eſt tres-diſſimulé, & qui paſſe ſa vie à ſe contrefaire croit toûjours être impénétrable. Si bien que n'imaginãt pas ce que je voulois dire. Eſt-ce Alphonſe, reprit-il, qui a ſi peu de temps à vivre. Ah. Seigneur! lui dis-je,

en me panchant vers ſon oreille, vous ne voulez pas me croire, la pauvre Vangeſte ſe meurt. A ces paroles l'Empereur devint rouge comme du feu, & tournant tout à fait la tête, il apperçût cette fille apuïée contre une fenêtre, & l'aimable Chimene qui lui faiſoit ſentir une eau fortifiante. Vous êtes une terrible perſonne, me dit-il d'un air embaraſſé. Vos yeux, lui repliquai-je en parlant toûjours bas, m'ont méné juſqu'à vôtre cœur: j'en cacherai les ſentimens mieux que vous n'avez fait: Allez, Seigneur, allez guerir un mal ſi tendre & ſi delicat.

J'ay ſçû depuis que l'Empereur fut épouvanté de ma pénétration; & je ne ſçay ſi ce fut pour me deſabuſer, ou pour empêcher que d'autres n'euſſent des lumieres auſſi vives que les mien-

nes, qu'il fit un voyage à Tolede, aprés avoir donné un passeport pour la Duchesse d'Alençon qui devoit venir voir le Roi de France qu'on croyoit dangereusement malade. La continuation de sa maladie obligea même l'Empereur à revenir plus promptement qu'on n'avoit crû. On s'imagina même qu'il avoit vû le Roi pour la premiere fois, mais peu de personnes ont sçû la conduite secrette qu'il avoit tenuë avec lui. Dés le lendemain la belle Princesse qu'on attendoit arriva, elle parut comme un beau jour où toute la nature s'égaye. Je me souviens que je fus saisie d'étonnement à son aspect: je crûs voir toutes les graces & la beauté même rassemblées en elle. On ne faisoit que des cris d'admiration; tous les regards se confondoient sur

ſa perſonne. Charles en fut amoureux, & ne ſe ſouvint pas que Vangeſte fût au monde. Le Connétable ne ralluma point ſes flâmes, car elles n'ont jamais été éteintes, & comme le Soleil & l'amour ſont plus vifs en Eſpagne qu'ailleurs, tous nos Galans Eſpagnols en la voyant penſerent en devenir fols.

Je dirois mille plaiſantes circonſtances qui vous divertiroiēt, ſi je raōntois ſon Hiſtoire. La Sœur vangea bien le frere de ſa captivité. Tout ce que je vous puis dire c'eſt que je fus preſqu'offenſée des loüanges que le Prince de Melphe lui donnoit, & que la Princeſſe d'Arragon gronda pluſieurs fois le Marquis du Guaſt de l'application avec laquelle il la regardoit.

Nous ne l'eumes pas vû quatre jours de ſuite que nous fu-

mes comme nos Amans. Nous l'idolatrames & nous fumes toutes empressées à nous en faire seulement remarquer. Elle eut la bonté de distinguer de toutes les autres la Princesse d'Arragon, Chimene de l'Infantade, & moi; & la bonne volonté qu'elle nous témoigna fut un ordre pour nous de la suivre par tout, comme si elle eût été l'Imperatrice, ainsi nous ne la quittames point. Nous en fumes bien recompensées par les caresses charmantes qu'elle nous fit; & en peu de tems nous eumes la satisfaction de voir qu'elle nous aimoit veritablement.

Nous étions un jour avec elle dans son Cabinet; & comme elle vivoit à la mode de son païs, il y avoit bien des hommes, & même quelques Ministres Comme elle avoit fort avancé sa ne-

gociation pour la liberté du Roi qui ſe portoit mieux, & qu'elle croïoit s'en retourner bien-tôt, elle dit obligeamment que ſon voïage de Madrid, empoiſonneroit tout le reſte de ſa vie, puiſqu'elle y laiſſoit des perſonnes auſſi parfaites que nous trois, & qu'elle aimoit tant ; qu'elle voudroit bien pouvoir enlever un ſi riche butin à l'Eſpagne. Nous étions à ſes côtez Chimene & moi : nous primes chacune une de ſes mains que nous baiſames mille fois ; & la Princeſſe d'Arragon ſe mettant à ſes genoux les ſerroit avec tendreſſe. La Princeſſe nous embraſſa pluſieurs fois l'une aprés l'autre, & par ſon action & les nôtres nous touchames tous ceux qui nous conſideroient.

Quelque tems aprés nous eumes la douleur mortelle de nous

ſeparer de cette divine perſonne; elle s'en retourna. Le Roi ſon frere fiança la Reine Eleonor; & ce même jour nous perdimes pour jamais l'infortunée Chimene. Je paſſe toutes ces choſes legerement pour venir au ſujet de nos avantures particulieres. l'Empereur pénétré d'amour pour la Ducheſſe d'Alençon, & de deſeſpoir du refus qu'elle avoit fait de l'épouſer, diſſimula la jalouſie qu'il avoit du Connétable, & pour deſabuſer le monde, & l'empêcher de croire que ſa paſſion durât encore; il reſolut d'épouſer ſans remiſe l'Infante de Portugal. Pour cet effet il fit partir toute la Maiſon de cette Princeſſe, & nous envoya l'attendre à Seville.

Le Prince de Melphe eut toute la liberté qu'il ſouhaitoit de me faire ſes adieux. Je ne fus

pas si commode à l'égard de Dom Sanche. La Princesse d'Arragon écouta le Marquis du Guast, & lui promit une fidelité eternelle. Nous fîmes nôtre voïage sans rien de particulier que l'arrivée d'un Courier que nous aviõs tous les matins en nous éveillant, qui nous aportoit des lettres à ma compagne & à moi de Caraciol & d'Alphonse, & un autre Courier que nous trouvions en arrivant à la couchée : ainsi nous en avions deux par jour sans manquer, & des Sérénades toutes les nuits.

L'Infante Isabelle arriva à Seville peu de jours aprés nous. Les Princes ses freres Dom Loüis & Dom Fernand l'y conduisirent. Elle nous parut telle qu'elle étoit, c'est à dire un peu moins belle que la Duchesse d'Alençon ; mais pourtant d'une

beauté à ſurprendre, elle avoit ſur tout une douceur qui la rendoit une de plus aimables perſonnes du monde. Elle vivoit avec la Princeſſe d'Arragon & avec moi, comme ſi nous euſſions été ſes ſœurs ; s'informant ſur toutes choſes des manieres, qu'il falloit qu'elle eût pour plaire à l'Empereur.

Il arriva à Seville : l'Infante en étant avertie alla au devant de lui ; nous la ſuivions immédiatement. D'auſſi loin que j'apperçûs l'Empereur, je le vis affecter ſa mine grave, & ſe revétir, pour ainſi dire d'une Majeſté, & d'un ſerieux dont il s'enveloppa tout entier. La jeune Infante ſe jetta à genoux dés qu'il l'aborda. L'Empereur fut ſurpris de ſa prodigieuſe beauté; & confus de la voir ainſi à ſes pieds. Sa gravité ſe déconcerta

entierement. Je pouſſai du coude la Princeſſe d'Arragon pour le lui faire remarquer. L'Empereur dans ſon embarras, ayant jetté par malheur les yeux ſur moi, j'achevai de lui faire perdre toute contenance; il ſe remit pourtant aſſez vîte par ce pouvoir abſolu qu'il a de ſe contraindre, & fléchiſſant un genoux devant la Princeſſe, il lui baiſa la main, & la pria de ſe relever.

Il ſemble qu'il y a long-tems que je ne ſuis plus dans nôtre Hiſtoire, & que je ne fais que vous entretenir de celle des autres. Mais, Seigneur, elle eſt ſi mêlée avec la generale, qu'il m'eſt impoſſible de faire autrement pour vous en donner une entiere connoiſſance.

Les nôces de l'Empereur ſe préparoient pour être célébrées

avec la pompe requiſe dans une cérémonie ſi auguſte, & nous nous étions trouvées tout ce jour là avec l'Infante, plus gayes que nous ne l'avions été de nôtre vie ; quand ſuivant ſa coûtume, elle s'alla promener dans un Jardin agréable , & ſolitaire, elle n'avoit pour toute compagnie que ſes filles. Comme elle ſe retiroit, & qu'il commençoit à faire nuit, une femme vêtuë ſimplement nous aborda la Princeſſe d'Arragon & moi; & nous dit qu'une Dame voilée nous prioit de la venir trouver dans une allée où elle deſiroit nous dire un mot. Nous n'étions qu'à quatre pas de l'Infante Iſabelle, & nous nous tenions ſous les bras: Nous ſuivimes la femme qui nous faiſoit ce meſſage, nous doutant que c'étoit de la part d'Alphonſe , ou de Caraciol ;

mais, bon Dieu! quelle ſurpriſe quand nous nous vimes entourées de huit ou dix hommes, qui nous prirent legerement, & nous emporterent en nous fermant la bouche.

Nous criames pourtant, ou nous le crûmes faire, mais nos cris furent étoufez. On nous mena ainſi malgré nos reſiſtances à trois cent pas de-là. On nous jetta dans un chariot où nous trouvames deux hommes qui nous reçurent; & ce chariot fut ſi bien fermé que nous y étions comme dans une priſon obſcure. Nous nous mimes l'une prés de l'autre, & nous allions toûjours fort vîte ſans ſçavoir où. La longueur du tems nous rendit à nous-mêmes; & nous reprimes abſolument nos eſprits, & ayant compris que quelques cris qu'on nous avoit laiſſé pouſ-

ſer n'avoient attiré aucun ſecours : Nous avions enfin ceſſé de nous plaindre. Pendant nôtre ſilence nos raviſſeurs ſe parloient bas ; mais ils ceſſerent de ſe contraindre, & nous reconnumes leurs voix. Ah ! ma chere Princeſſe, m'écriai-je, c'eſt le perfide Duc de Nagera qui a l'audace de nous enlever. Je le vois bien, me répondit-elle : & le traître Dom Sanche de Léve a l'inſolence de commettre avec lui le même crime. Il y a déja quelque tems que je les ſoupçonne. Ces deux hommes ſe voyant, reconnus ne prirent plus le ſoin de ſe cacher. Ils nous voulurent dire bien des choſes pour s'excuſer, & pour nous toucher ; mais voyant qu'ils ne faiſoient que nous irriter davantage, ils furent contraints de ſe taire.

Aprés leur avoir dit mille injures, nous gardâmes aussi le silence, & nôtre course aïant été extrémement prompte par les relais que l'on nous donnoit, nous nous arrêtames, nous avions été de la sorte plus de vingt-quatre heures, & nous étions dans la seconde nuit sans avoir rien voulu prendre de ce qu'on nous avoit presenté à manger, quand on nous arrrêta dans une forêt où l'on avoit dressé une tente, nous y trouvames des femmes pour nous servir, qui nous accompagnerent pendant tout nôtre voïage. Nous nous couchames sur un lit sans vouloir nous deshabiller, & quoique nous fussions accablées de sommeil, nous n'osames dormir, de peur qu'on ne nous separât.

Il est inutile de vous dire ce que nous pensions & ce que nous

diſions. La Princeſſe d'Arragon pleuroit tendrement l'abſence du Marquis dn Guaſt, & pour moi je m'aperçûs que le Prince de Melphe ne m'étoit point du tout indifferent ! Mais quoique nous aimaſſions toutes deux, & qu'on nous eût arrachées à ce que nous aimions, nos plus ſenſibles douleurs étoient pour l'outrageante injure que ces temeraires nous avoient faite, nous ayant ainſi enlevées d'auprés de l'Infante Iſabelle.

Pour vous abreger ce recit, je vous dirai qu'ils nous menerent en France, croyant y être plus en ſeureté qu'en lieu du monde, par l'inimitié qu'ils préſuppoſoient que le Roi conſerveroit contre l'Empereur. Ils ne voulurent pas s'arrêter dans les Provinces voiſines d'Eſpagne ; mais ils reſolurent de s'appro-

cher de la Cour pour être plus à portée de faire leur parti. Ils prirent une petite maiſon aſſez prés d'icy ; & nous y retenoient avec les mêmes précautions qu'ils avoient ſi exactement obſervées : Car il nous avoit été impoſſible de parler à perſonne ; il ne nous étoit pas même permis de nous promener dans un aſſez joli Jardin, ſans y avoir toûjours leur importune compagnie.

Nous cherchions tous les moyens de nous ſauver, ſans en trouver un ſeul qui nous parût poſſible. Nous ſçavions bien que nous étions en France, parce que nous entendions parler françois ; mais nous ignorions en quel endroit de la France nous étions. Enfin un jour nous étant enfermées dans nôtre Chambre, cõme cela nous arrivoit ſouvent. Nous vimes deſcendre par la chemi-

née un jeune garçon qui nous causa d'abord quelque fraïeur, mais qui nous fit signe du doigt de ne rien dire. Il nous apprit que la maîtresse de la maison qui étoit sa sœur avoit sçû nôtre avanture par un homme de la suite de nos ravisseurs ; que nous lui faisions une si grande pitié qu'elle avoit projetté nôtre délivrance, si nous étions assez hardies pour vouloir exécuter son projet. Nous pensames mourir de joie à cette proposition. Il nous faisoit perpetuellement signe de parler bas à cause de la garde continuelle que nous avions à nôtre porte. Nous le priames donc de nous dire ce qu'il falloit faire : Il nous mena prés du lit, & nous dit que sous la Tapisserie, il y avoit une fenêtre qui regardoit sur le Jardin ; qu'il falloit dés

que la nuit feroit venuë prendre nos draps, & nous en servir pour defcendre ; qu'il se trouveroit en bas pour nous recevoir ; qu'il ouvriroit une petite porte du Jardin qui donnoit dans la campagne, & qu'il nous meneroit chez un de fes oncles, où nous ferions en fureté.

Quoique la propofition fût delicate d'aller ainfi au milieu de la nuit fous la conduite de ce jeune guide qui nous étoit inconnu, nous ne balançames point à accepter l'offre qu'il nous faifoit, & à promettre que dés la méme nuit nous ferions ce qu'il nous venoit de propofer : nous le priames de ne pas manquer à fa parole ; & pour l'encourager à nous être fidele, je lui donnai une affez belle bague, & la Princeffe d'Arragon

un poinçon de diamans qu'elle ôta de ſes cheveux.

Vous pouvez penſer que la journée nous parut longue, & que nous attendions la nuit avec une grande impatience : quand elle fut venue nous fermames la porte de nôtre chambre, comme nous avions accoûtumé de le faire ; & nous ouvrimes doucement la fenêtre, quand nous crûmes que tout dormoit dans la maiſon. Nous fimes ce qu'on nous avoit dit ; mais nous eumes quelque frayeur pour en venir à l'exécution, & quelque diſpute à qui deſcendroit la premiere. Aucune ne vouloit s'en aller, ny ne vouloit demeurer ; & dans ces deux partis nous avions également peur, & nous diſions de ſi plaiſantes choſes, que nous ne pouvions nous empêcher de rire d'auſſi bon cœur

que ſi l'avanture eût été fort réjoüiſſante. Enfin je me hazardai, & je deſcendis ; ma compagne me ſuivit de ſi prés que je croyois l'avoir ſur mes épaules : Quand nous fumes en bas nous nous embraſſames avec autant de joye que s'il y avoit eu bien du tems que nous ne nous fuſſions vûës, & nous prenant toutes deux, nous tenions chacune le jeune garçon qui marchoit devant nous.

A peine avions-nous gagné une allée qu'il s'arrêta tout court, & nous dit fort bas qu'il entendoit marcher & parler ſous un berceau qui conduiſoit à la porte du Jardin. En diſant cela il ſe ſentit une main ſur le front ; & on lui demanda : Qui va-là ; il répondit que c'étoit lui. La nuit étoit toute noire : D'une main qu'il paſſa derriere lui il

nous pouſſa, & de l'autre il prit celui qui lui avoit parlé, & le mena plus loin en lui faiſant quelque mauvaiſe raillerie ſur ce qu'il l'avoit pris pour le diable. Mais la Princeſſe d'Arragon & moi qui avions reconnu la voix du Duc de Nagera, étions plus mortes que vives. Nous nous couchames à terre dans un état qu'il n'eſt pas en mon pouvoir d'exprimer: Nous n'oſions remüer ny reſpirer. Nous jugeames que Dom Sanche s'étoit aproché du Duc; parce que nous entendimes diſtinctement ce qu'ils ſe diſoient en Eſpagnol.

Dom Sanche lui diſoit donc que ſon Ecuyer venoit d'arriver, & qu'il lui avoit appris bien des nouvelles de la Cour: mais que ce qui le ſurprenoit à n'en pouvoir revenir étoit qu'il

y avoit vû le Prince de Melphe, admirablement bien avec le Roi, & ſur tout avec le Reine de Navarre ſa ſœur qui le combloit d'honnêtetez. Le Duc parut fâché auſſi bien que Léve de ſçavoir que le Prince de Melphe étoit avec le Roi. Ils raiſonnerent quelque tems ſur cela, & conclurent en ſe retirant que cette citconſtance rompoit les meſures qu'ils avoient priſes, & qu'il falloit penſer à en chercher d'autres.

A peine furent-ils ſortis que le jeune homme vint en chantant pour nous remettre ſur ſes voïes. Nous nous levames, & fumes vers lui : il nous mena à la porte du Jardin ; nous ſortimes dans la campagne, & aprés une heure de chemin, nous entrames dans un bois, Dés que nous y fumes, il nous

dit que nous étions en ſureté, & que nous pouvions nous repoſer. L'infatigable Princeſſe d'Arragon vouloit toûjours aller, & nous recommençames dés que le jour parut. Nous fimes encore quelque chemin, & nous entrames dans une petite maiſon, où aprés que nôtre conducteur eut parlé à un bon Vieillard, on nous reçût fort humainement, & on nous coucha promptement dans un lit fort propre. Je dormis ſans inquiétude, cette Princeſſe fut moins tranquille : elle me reprochoit que mon repos venoit de ce que je ſçavois que le Prince de Melphé étoit dans un lieu, où par la protection qu'on nous y donneroit, nous ſerions bien-tôt réünis.

Nous crûmes mourir de joie quand noſtre hoſte charitable nous

nous dit que nous n'étions qu'à deux cent pas du Chateau de ſaint Germain, où le Roi étoit avec la Reine ſa ſœur. Il nous apprit qu'elle venoit de ſe marier avec le jeune Roi de Navarre ; & que le malheureux Duc de Bourbon étoit plus diſgracié que jamais. D'abord ma compagne voulut écrire à la Reine pour lui faire ſçavoir le lieu où nous étions. Je m'oppoſai à ce deſſein, je voulois demeurer quelques jours cachée dans nôtre petite retraite, eſperant que nos raviſſeurs, ne nous trouvant point, & ſçachant que le Prince de Melphe étoit ſi prés d'eux, s'en iroient, & qu'ainſi il n'y auroit nulle rencontre entr'eux, mais la Princeſſe me contrarioit, & elle m'auroit obligée d'aller avec elle à ſaint Germain, ſi nôtre hôte

ne nous eût dit qu'il avoit trouvé dans le bois des Cavaliers qui parloient mauvais françois, & qui lui avoient demandé s'il n'avoit point vû deux jeunes filles, faites comme nous l'étions. Cette rencontre nous retint durant deux jours pendant lesquels la Princesse d'Arragon me persecutoit pour écrire au Prince de Melphe, afin qu'il vint nous mettre en sureté auprés de la Reine de Navarre.

Hier au soir nous nous hazardames de sortir, & je me determinois à suivre la volonté de la Princesse, quand nous vous rencontrames, aprés que cet homme merveilleux eut tué à nos yeux deux de nos persecuteurs & qu'il nous eut dit qu'il venoit de donner la mort à l'infortuné Duc de Nagera.

Le jour étoit avancé quand la

Princeſſe de Salerne finit ſon recit. Lautrec & Dragut l'avoient écouté avec beaucoup de plaiſir: ils le témoignoient à ces deux charmantes perſonnes, lors qu'ils entendirent un grand bruit de cors & de chiens. Les deux Eſpagnolles coururent à la fenêtre, à peine y furent-elles, qu'elles virent le Roi à cheval qui alloit à la chaſſe, & prés de lui l'admirable Reine de Navarre, qui levant les yeux par hazard les aperçut, & les reconnut. O Dieu s'écria-t elle, que vois-je, ſommes nous encore en Eſpagne? eſt-ce une illuſion, & montrant de la main au Roi les deux Princeſſes, il parut auſſi ſurpris qu'elle, quand le Prince de Melphe un peu derriere eux pouſſant ſon cheval, & tendant les bras comme un homme hors de lui même. Ciel! s'écria-t-il,

O ciel ! c'eſt ma divine Alphonſine. Les jeunes Eſpagnolles avoient déja quitté leur fenêtre, & couru à la porte du pavillon; elles y trouverent le Prince de Melphe qui proferoit des paroles mal arrangées, mais propres à témoigner une joye exceſſive; il leur donna la main. Le Roi étoit deſcendu de cheval pour les ſaluër: il le fit avec cet air Galant & Majeſtueux, qu'il avoit en toutes ſes actions. La Reine étoit auſſi déja à terre. Elle vola entre les bras de ſes deux amies, qu'elle ſerroit tendrement entre les ſiens, leur demandant par quel miracle ſes plus grands deſirs étoient acomplis, puiſqu'elle les voyoit en France, les Princeſſes lui aprirent en peu de paroles la violence qu'on leur avoit faite, reſervant à dire le reſte avec un

plus grand loisir.

La chasse fut interrompuë. La Reine reprit le chemin du Chateau avec ses amies, & par un accueil gracieux & plein de charmes, elle leur fit oublier leur malheur; ou du moins elle en adoucit les chagrins les plus sensibles.

La Reine avoit commandé qu'on donnât un appartement à chacune des Princesses; Elles ne voulurent point se separer, elles eurent des femmes, des habits magnifiques, enfin tout ce qui leur étoit necessaire; aprés un leger repas, elles se mirent au lit, & sur le soir, quand elles eurent pris quelques heures de repos, la Reine revint les voir. Elle étoit accompagnée de Caraciol, & du grand Ecuïer Galeas de S. Severin qu'elle presenta aux Princesses Espagnolles com-

me leur parent.

Alphonſine & Dona Maria par la permiſſion de la Reine lui firent bien des amitiez; ils avoient oüi parler ſi avantageuſement les unes des autres, qu'ils ſe regarderent dés ce moment comme s'ils ſe fuſſent connus depuis long-tems. Un peu aprés Dragut & Lautrec crurent avoir un privilege pour entrer, la Reine le leur permit. Le Roi demanda la même permiſſion & mena avec lui le jeune Roi de Navarre. La converſation fut générale : les Eſpagnolles y firent voir tout le feu de leur nation; quelques Dames de la Reine n'y brillerent pas moins. Madame de Grammont y charma par les agrémens de ſa perſonne, & par la vivacité de ſon eſprit ; mais rien ne fut comparable à la Reine qui plaiſoit par ſon diſ-

cours, & même par ſon ſilence. Le Roi ne pût s'empêcher de s'entretenir en particulier avec la Princeſſe d'Arragon ; il fut bien aiſe de lui parler d'une belle perſonne pour laquelle il avoit eu en Eſpagne beaucoup d'amour. La Reine avoit trouvé la converſation ſi charmante qu'on ne ſe retira que fort tard, quoiqu'elle eût dit qu'elle ne demeureroit guéres, & qu'elle vouloit laiſſer prendre un plein repos aux deux Princeſſes, afin qu'elles ſe remiſſent plus promptement de tant de fatigues qu'elles avoiét euës depuis quelque tems.

Le lendemain nos Eſpagnolles ſe rendirent d'aſſez bonne-heure chez la Reine & aprés avoir diné en particulier avec elle, elle leur propoſa de les mener chez Madame la Regente, & chez la Princeſſe Renée de France fil-

le du Roi Loüis douze. Elles accepterent la proposition avec joie, & suivirent la Reine chez Madame mere du Roi : la bonne mine & la Majesté de cette Princesse les surprit, elle avoit conservé l'air de beauté en perdant celui de la premiere jeunesse : elle avoit encore les cheveux aussi blonds, & en aussi grande quantité, que si elle n'eût eu que vingt ans, la taille haute, l'action imperieuse & hautaine ; elle adoucit tout son orgueil en un moment, & fit un accueil trés-obligeant aux Princesses. La fille de Loüis XII. êtoit auprés d'elle qui les salüa aussi & leur fit des honnêtetez trés-engageantes. C'étoit la personne du monde qui sans être belle plaisoit le plus : elle avoit la phisionomie fine & spirituelle, de beaux yeux, de bel-

les dents, un air de jeuneſſe, qui rendoient ſon viſage extrémement agréable. Hercule d'Eſt étoit auſſi dans la Chambre de Madame la Regente : c'étoit l'homme du monde le mieux fait, il aimoit paſſionnement la Princeſſe Renée, malgré la diſtance qui les ſéparoit.

Aprés que ces Princeſſes ſe furent aſſiſes, & qu'elles eurent comblé de politeſſe nos deux belles Eſpagnolles, Alphonſine parcourut des yeux toutes les perſonnes qui étoient preſentes; & les arrêtant enfin ſur le Prince Hercule, elle devina ſa paſſion, & dans ce moment elle le dit bas à l'oreille de la Princeſſe d'Arragon: La Reine de Navarre l'entendit & de l'œil lui fit ſigne que cela étoit vrai: quelque tems enſuite Galeas s'étant aproché d'elle; elle le vit

ſi attentif à conſiderer la même Princeſſe que pouſſan't ſa compagne du pied en lui montrãt ſaint Severin;en voicy un autre, continua-t-elle ; les étrangers ſoufrent beaucoup ici.La Reine qui l'entendit encore fit un éclat de rire : Alphonſine eſt auſſi redoutable en France qu'elle l'étoit en Eſpagne, dit - elle à la Princeſſe d'Arragon ; j'admire tout ce qu'elle démêle en un moment, & je ſuis aſſurée que dans huit jours elle m'aprendra des choſes que j'ignore, & qu'elle connoîtra avant ce temslà toutes les intrigues de la Cour : Madame , lui dit - elle tout bas , Je ſupplie vôtre Majeſté de m'avoüer tout à l'heure , ſi cét homme qui a cét habit magnifique,dõt l'air eſt chagrin & fier ; qui a pourtant quelque choſe de ſi particulier dans ſa

phiſionomie n'aime pas cette jeune perſonne brune qui a un certain air de Nymphe qui me plaît ſi fort, non, dit la Reine, je ſçay un obſtacle invincible à ce que vous dites ; je ſuis fachée que vous vous mépreniez. O Madame ! reprit-elle, je ne me méprens point, & ſouvenez-vous s'il vous plaît de ce que je vous dis : vous trouverez un jour que j'avois raiſon de vous parler poſitivement comme je fais ; dites-moi, je vous prie, le nom de ce Cavalier : c'eſt le Maréchal de Monmoranci, lui repliqua la Reine, jeune homme de grande eſperance, que le Roi mon frere aime fort ; & cette perſonne eſt parente de la Ducheſſe ma mere, c'eſt la fille du Comte de Villars ſon frere Batard de Savoye. La Reine alloit conti-

nuer quand le Roi entra & vint dire à la Regente que les troupes que commandoit le Connétable marchoient vers Milan.

Madame d'Angoulême rougit à ce nom, jetta un regard terrible ſur la Reine ſa fille qui baiſſa les yeux avec un trouble qu'on remarqua aiſément, & comme le Roi continua de parler avec ſa mere des deſſeins du Duc de Bourbon ; la Reine ſe leva, & emmena ſes deux amies : elle repaſſa chez elle & parut triſte & réveuſe. La Princeſſe d'Arragon ne pût s'empêcher de lui dire : Aprés ce que nous avons vû à Madrid, Madame, de la paſſion du Connétable pour vôtre Majeſté ; & ce que nous avons ſçû avec toute l'Europe des ſentimens que Madame la Regente a eu pour lui ; trouveriez-vous bon

que nous vous fiſſions ſouvenir que vous nous avez quelque fois dit en Eſpagne à la Princeſſe de Salerne & à moi que vous nous conteriez vos avantures, ſi vous aviez la force de le faire vous-même, & que vous regrettiez de n'avoir pas auprés de vous une perſonne que vous aimiez, qui en ſçavoit juſqu'aux moindres circonſtances. Helas que voulez-vous ſçavoir, dit la Reine; mes foibleſſes, les malheurs, les crimes du Connétable, & les emportemens de ma mere. Je ne veux pourtant plus vous refuſer. Je vais envoyer prier la Comteſſe de Sancerre de venir: C'eſt la perſonne que j'aime, & qui n'ignore rien des penſées du Connétable ni des miennes. Elle a vû tous les mouvemens que ce fatal amour a cauſé, non

ſeulement dans cette Cour, mais même dans toute l'Europe.

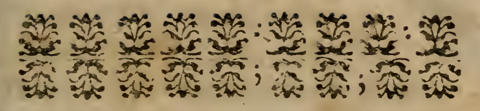
La Reine envoya un Page ſçavoir, ſi la Comteſſe étoit revenuë de Paris où elle étoit allée depuis deux jours : elle parut avec celui qu'on lui avoit envoyé. Les deux Eſpagnolles furent ſurpriſes en la voyant. La jeuneſſe & l'agrément entrerent avec elle dans la Chambre de la Reine : ſa phiſionomie étoit pleine d'eſprit ; ſes cheveux étoient blonds : ſon tein effaçoit l'éclat des plus vives fleurs, & ſon action étoit ſi tendre & ſi brillante tout enſemble, qu'on ne pouvoit s'empécher d'avoir de l'inclination pour elle en la voyant. Elle couru baiſer la main de la Reine avec une action toute gaye, & remarquant les deux

Eſpagnolles dont on lui avoit dêja parlé , elle reprit un air plus ſerieux. Quand la Reine l'eut embraſſée , elle la preſenta aux deux Princeſſes , elle les ſalüa avec une grace qu'elle ſeule avoit, & les loüa avec cét eſprit fin & delicat qui fait que les loüanges plaiſent ; les Princeſſes lui rendirent auſſi ce qu'elle méritoit ſi dignement. Enſuite la Reine lui dit ce qu'elle ſouhaitoit : elle répondit qu'elleſeroit trés-embaraſſée de parler ſi long-tems devant deux perſonnes qui avoient tant d'eſprit, ſi ce n'eſtoit pas ſur un ſujet qui étoit preſent à ſa memoire par l'attachement de ſon cœur.

La Reine leur dit qu'elle ne vouloit pas être preſente à ce récit, qu'elle alloit paſſer chez la Princeſſe Renée , & qu'elle

les laissoit dans son Cabinet, où elle alloit defendre qu'on laissât entrer personne. En disant cela, elle sortit & les deux Princesses ayant mis la Comtesse au milieu d'elles, aprés quelques civilitez reciproques, Madame de Sancerre commença de cette sorte.





HISTOIRE DE LA Reine de Navarre, & du Connêtable de Bourbon.

IL faut que vous ſoyez bien chéres à la Reine, puiſqu'elle qui eſt ſi ſecrete conſent que je vous faſſe le récit de ſa vie, & vous verrez par ce que je vous diray qu'il y a des choſes qui ne ſont ſçûës que d'elle & de moi, & que le malheureux Duc de Bourbon luy-même a toûjours ignorées. Mais je me ſouviens, belles Princeſſes, qu'à ſon retour d'Eſpagne, elle me parloit toûjours de vous avec tendreſſe, & qu'elle m'a dit cent fois que le ſeul regret qu'elle avoit, étoit que je ne vous con-

nusse point : je ne suis donc pas surprise de la commission qu'elle me donne. Vous allez apprendre de grandes choses, & assez particulieres pour vous faire bien connoître la confiance qu'elle a en vous.

La Reine que je vais apeller la Princesse de Valois fut admirablement bien élevée avec le Prince son frere qui est le Roi qui regne à present ; & l'on doit donner cette loüange à la Comtesse leur mere, qu'étant demeurée veuve à l'âge de dix-sept ans, elle ne fut entierement appliquée qu'à l'éducation de son aimable famille. Le Roi Loüis XII. qui n'avoit point d'enfans mâles voulut les avoir auprés de lui ; & quoique la Princesse Claude sa fille aînée fût promise au Prince d'Espagne, qui est mainte-

nant l'Empereur, le Roi avoit resolu dans son cœur que ce mariage ne s'accomplît pas, & vouloit donner la Princesse au Comte d'Angoulême : il manda donc à la Duchesse de venir à la Cour, & d'amener ses enfans. Ils parurent comme deux astres auprés desquels toute autre lumiere s'efface : le jeune Prince charma tout un sexe ; & la jeune Princesse enflamma tout l'autre. La jeune Madame, comme nous l'avons sçû depuis, fut frapée à la premiere vûë du Prince, & l'aima avec une passion à laquelle il n'a jamais bien répondu, quoique ce fût une des plus aimables personnes que j'aye jamais vûës ; elle avoit l'esprit doux & le cœur tendre. Il y eut trois hommes bien differens qui aimerent la Princesse de Valois en divers

tems, le premier fut le Duc d'Alençon d'une figure peu revenante, & d'un eſprit mediocre. La qualité de premier Prince du Sang étoit l'unique choſe qui le faiſoit remarquer, il étoit promis dés le berceau à la Princeſſe de Bourbon qui étoit belle, mais qu'il ne pouvoit ſouffrir par la bizarrerie de ſon goût. Il ſe tourna tout d'un coup ſur la plus merveilleuſe perſonne qui fût jamais, & ce fut par malheur pour elle. Les deux autres qui l'aimoient furent deux temeraires, s'il y en eut jamais; avec cette diference toutefois que l'un avec le plus grand merite du monde, fut toûjours reſpectueux, c'eſt de Lautrec dont je veux parler qui a mille grandes qualitez, & qu'un aſtre ennemi rendit amoureux dés qu'il vit

la Princeſſe. L'autre s'apelloit Bonnivet ; il avoit été élevé enfant d'honneur du Prince ; & depuis deux ans il étoit venu à la Cour, & dans les armées ſe former à tout ce qu'il eſt neceſſaire de ſçavoir à un homme de ſa condition. Il n'avoit vû la Princeſſe qu'enfant ; & quoiqu'elle le fût encore pour ainſi dire, puiſqu'elle n'avoit pas douze ans, il ne laiſſa pas de rendre l'hommage de ſa liberté à ſes charmes.

Bonnivet étoit le plus bel homme de ſon ſiécle ; ſes qualitez perſonnelles le rendirent ſi vain qu'il ſe perdit dans les folies de ſa paſſion.

On remarqua dés le premier abord de la Reine Anne de Bretagne & de la Ducheſſe d'Angoulême une antipatie qui dura tant qu'elles ſe ſont vûës

La Reine qui étoit fiere fut fâchée de voir une femme aussi belle qu'elle, & surprise de la trouver plus hautaine encore : aussi s'oposa-t-elle autant qu'elle le pût au dessein du Roi, ne pouvant souffrir que le fils d'une femme qu'elle haïssoit fût son gendre, & mourant de dépit, quand elle songeoit qu'il regneroit un jour, & que sa Rivale auroit une authorité égale à la sienne. En effet les courtisans qui voyoient ces choses aussi bien qu'elle, partageoient déja leurs soins entr'elles deux, & elle avoit la douleur de voir la Cour de la Duchesse d'Angoulême aussi grosse que la sienne.

Toutes ces choses rendoient son esprit chagrin, & il est constant qu'elle auroit bouleversé tout le Royaume plûtôt que

de souffrir ce mariage qu'elle craignoit tant, si elle ne fut morte dans un tems où sa fierté & son humeur imperieuse commençoient même à faire souffrir le Roi son mari.

Peu aprés sa mort, le Roi se determina à faire un mariage si necessaire à la France & souhaité de tous les gens de bien. La jeune Madame eut cét aimable époux si desiré par elle. Le Roi voulut que l'allegresse publique éclatât malgré le duëil : les Fêtes, les plaisirs ornerent la solemnité de ces nôces.

Ce fut en cette occasion que le Connêtable de Bourbon qui s'appelloit le Comte de Montpensier se montra pour la premiere fois aux yeux de la Duchesse d'Angoulême, & à ceux de sa divine fille. Il le fit même d'une maniere galante : ce

fut à un Tournoi, où il parut avec des armes magnifiques, & où il remporta tous les prix de la force & de l'adreſſe. Je ne vous dirai point comme il eſt fait; vous l'avez ſouvent vû en Eſpagne, & je crois que vous avoüerez avec moi que c'eſt le plus parfait de tous les hommes. Je vous dirai ſeulement que l'inconnu du Tournoi attira les yeux, & peut-être le cœur de toutes les Dames. La Ducheſſe d'Angoulême le loüa avec exageration, & la Princeſſe de Valois & moi en diſions avec liberté nôtre ſentiment. Nous ſouhaitames qu'il fût toûjours vainqueur; il le fut. Le Duc d'Alençon ne parut pas avec avantage; nous nous moquames de lui. le Comte de la Roche Foucault eut la gloire de ſuivre d'aſſez
prés

prés le Comte de Montpensier.

Le soir comme on étoit au bal, on le vit tout d'un coup dans la Salle à visage découvert avec un habit suberbe & galant. Un murmure agréable s'éleva dés qu'il parut. On le nomma cent fois : La Princesse de Valois le vit avec plaisir, & sans une plus grande application, mais il n'en fut pas de même de la Duchesse d'Angoulême : elle le considera depuis la tête jusqu'aux pieds comme un homme incomparable ; elle jetta des regards sur lui qui parloient déjà si le Comte de Montpensier eût sçû les entendre : ses yeux ne lui répondirent rien ; ils avoient une autre occupation attachez sur le visage adorable de la belle Princesse de Valois. Ils lui faisoient dés ce moment un sacrifice d'un cœur fidele, & qui

n'a jamais depuis aimé qu'elle ſeule.

On ne fut occupé durant pluſieurs jours qu'à des fêtes continuelles. Le Comte de Montpenſier n'eut que trop de loiſir de contempler la belle cauſe de ſa paſſion naiſſante. Lautrec en reſſentit une violente pour la méme Princeſſe, mais il la conduiſoit avec un reſpect ſi grand qu'il n'y eut que quatre on cinq perſonnes qui en eurent la connoiſſance. A l'égard de Bonnivet, la ſienne lui a fait faire cent extravagances depuis le commencement juſqu'à la fin.

Un jour que la Princeſſe de Valois étoit paſſée chez la Princeſſe Renée où tout ce qu'il y avoit de belle jeuneſſe ſe trouva. Aprés bien des propos diferens ſur les parures que l'on auroit le lendemain au bal, &

ſur toutes les bagatelles qui ont accoûtumé d'occuper les gens de l'âge où nous étiòns tous, on parla de l'amour en general. La Princeſſe de Bourbon fille de la Ducheſſe de Beaujeu, dit que rien ne la pourroit toucher d'un Amant, que le ſacrifice qu'il lui feroit d'une belle perſonne qu'il aimeroit. Eh quoi, dit la jeune Renée, vous voudriez donc d'un infidelle ; eh comment oſeriez-vous prendre quelque aſſurance en lui. Je croirois que mes charmes feroient ce que d'autres n'auroient pû faire, continua la Princeſſe de Bourbon. C'eſt avoir bien de la vanité, répartit la Princeſſe Renée : j'avoüe que vous pouvez tout eſperer de vôtre beauté, mais ce n'eſt pas toûjours un garand ſûr pour retenir un cœur volage, & pour moi, quand je

ſerois, continua-t-elle, pour lui faire dépit auſſi belle que la Princeſſe de Valois, je craindrois inceſſamment qu'il ne m'échapât. Je ne croyois pas entrer de la ſorte dans vos diſcours, lui dit modeſtement la Princeſſe; Mais, Madame, j'y voulois avoir ma part en me rangeant de vôtre parti, qui me paroît tres-raiſonnable. Un cœur quelqu'illuſtre qu'il fût d'ailleurs m'embaraſſeroit tout à-faït au ſortir d'une autre chaine; & ainſi je ne crois pas que la Princeſſe de Bourbon voulût faire autre choſe que de s'en amuſer, & le laiſſer aller enſuite Pardonnez-moi, reprit-elle: C'eſt ainſi que je les veux pour les garder. Non ſeulement je veux qu'on ait aimé, mais je veux qu'on aime, éteindre cette paſſion, & en faire naître une nouvelle. Ah,

Madame, lui dis-je, que ce ſentiment eſt particulier. Je ſerois toûjours en allarme avec ce foible cœur ; je ne deſirerois point avoir part à de pareilles conquêtes. Je veux tout groſſiérement un bon cœur, conſtant, qui m'aime, & qui ne me quitte jamais. De jeunes gens eurent là un endroit favorable pour s'épancher en galanteries, & chacun dit tout bas à la perſonne qu'il aimoit, ce qui lui vint dans la fantaiſie.

La Princeſſe de Bourbon étoit une jeune orgueilleuſe auſſi vaine que ſa mere, & qui croyoit que rien ne l'égaloit ſoit pour la figure ſoit pour l'eſprit. La Princeſſe Renée qui ne pouvoit ſoufrir ſon caractere lui en faiſoit ſouvent ſentir tout le ridicule par des traits d'eſprit auſquels elle ne répondoit pas avec une pareille

delicateſſe.

Le Comte de Sancerre me parloit bas tandis que les autres continuoient le même entretien. Nous fumes interrompus par la Rochefoucaut; & comme je voulois éviter ce qu'ils me diſoient l'un & l'autre, je rentrai dans la converſation generale. Aimeroit-on, diſoit la Princ ſſe de Bourbon, un cœur tout neuf dont l'innocence peu polie n'a que des fadeurs à vous preſenter. Ah Madame, lui repartit le Comte de Montpenſier, quelle indigne peinture venez-vous de faire de la plus aimable de toutes les choſes; y a-t-il rien d'égal aux premieres émotions d'un cœur tendre. Cette ſurpriſe toute nouvelle d'un cœur qui reſ ét un mal inconnu. Ces ſoins, ces empreſſemens que l'on rend avec une galanterie ſi naturelle. Le

plaiſir charmant que l'on a dans un regard que l'on deſire, & qui nous renflamme en s'arrêtant ſur nous. Ah, Madame, qu'un cœur qui n'a jamais aimé ſe donne avec plaiſir & gloire, quand c'eſt à une divine perſonne, dit-il, en regardant ſans pouvoir s'en empêcher la Princeſſe de Valois. Elle ne s'apliqua que trop ces paroles par tout l'amour qu'elle vit en ce moment dans les yeux du Prince : elle en rougit, elle en fut troublée ; ſes beaux yeux parurent agitez, mais avec tant de charmes pour le Comte de Montpenſier que ne pouvant ſe rendre maître d'un tranſport que quelques perſonnes remarquerent, Eh quelle felicité, continua-t-il en ſoupirant, & en la regardant avec attachement; quelle félicité ſi ce cœur dont je viens de parler faiſoit la rencon-

tre d'un autre cœur tout neuf aussi, où il n'y eût eu jusqu'alors que de la pureté & de l'innocence, & que l'on pût amener à la sensibilité, par la plus veritable, la plus grande & la plus respectueuse passion que l'on eût jamais ressentie.

Il n'y eut personne dans la cõpagnie qui ne connût les sentimens du Prince : la Princesse les vit comme les autres, & peut-être d'une maniere differente. Le Duc d'Alençon qui l'aimoit, comme je l'ay déja dit, mais en secret, par ce qu'il étoit promis dés l'enfance à la Princesse de Bourbon, sentit vivement la hardiesse du Comte de Mõtpẽsier ; il le regardoit d'un air chagrin, n'osant s'expliquer d'une autre maniere. La Princesse Renée fit un soûris qui marquoit son aprobation ; & la Princesse de Bour-

bon, prit un air dédaigneux, dont je ne pûs m'empêcher de me moquer tout bas avec la Princesse de Valois, qui étoit bien aise de faire semblant de n'avoir pas pris garde à ce qu'on venoit de dire, & qui rioit avec moi.

Aprés quelques autres propos la Princesse de Bourbon sortit, & trouvant le Comte de Montpensier sur son chemin, elle le pria de la remener chez elle : il ne pût lui refuser cette civilité, & comme l'appartement de la Duchesse de Beaujeu n'étoit pas éloigné, s'arrêtant tout d'un coup, quand elle fut prés de la porte du Cabinet de sa mere, où elle alloit entrer, elle changea de discours ; & le regardant fixement : vous aimez donc la Princesse de Valois, lui dit-elle; je vous le permets, Prince, pour avoir le plaisir de vous faire re-

venir quelque jour à moi : c'eſt là où je vous attends, dit-elle, en riant, & en ouvrant la porte.

Il fut heureux qu'elle le quittât ainſi, ſans cela quel embarras n'eût-il pas eu, & qu'eût pû dire un jeune Prince galand qui aime ailleurs, à une jeune Princeſſe ſi belle & ſi préſomptueuſe.

Un matin que le Comte de Montpenſier alloit chez le Roi Loüis XII. on lui vint dire de la part de la Ducheſſe d'Angoulême qu'elle le prioit de venir chez elle : il y alla ſur le champ, & la trouva ſeule : Prince, lui dit-elle, je vous ai mandé pour vous dire que j'ai obtenu du Roi pour vous le choix du commandement des troupes qui ſont en Guyenne, ou de celles qui ſont en Italie. Je veux prendre ſoin de vôtre fortune, laiſſez moi faire, je la porterai bien-haut ſi

vous vous en fiez à moi. Je veux conduire une ſi belle jeuneſſe, & ſi vous avez de l'ambition, je vous éleverai à tous les honneurs, où raiſonnablement un homme de vôtre rang a droit d'aſpirer. Le Prince s'abaiſſa reſpectueuſement devant la Ducheſſe; & la remercia, comme il le devoit. Il la pria de l'envoyer en Guyenne: elle lui donna elle-même ſes ordres, & lui dit qu'il faloit partir le lendemain.

Elle avoit ſes raiſons pour un départ ſi précipité; ayant entendu murmurer ſur la paſſion du Prince pour ſa fille: elle vouloit l'éloigner & tâcher durant cette abſence que ſon mariage ſe fit avec le Prince d'Eſpagne, qui n'ayant pû avoir la Princeſſe Claude avoit fait demander la Princeſſe de Valois.

Les choſes ne réüſſirent pas

comme elle le prétendoit : le Comte de Montpensier qui ne sçavoit pas ses desseins sentoit seulement la douleur de son départ. D'un côté il avoit une grande joie que si jeune on le choisit pour un si grand emploi; mais amoureux comme il l'étoit, il s'affligeoit de son absence, & resolut d'achever d'instruire la jeune Princesse des sentimens qu'il osoit avoir pour elle. Pour cét effet quand il fut à peu prés à une certaine heure de la journée, où souvent elle étoit retirée pour le tems qu'on donnoit à son instruction, il entra chez elle, & trouva ses Gouvernantes dans la Chambre ; la porte de son Cabinet étoit ouverte ; il y entra, elle étoit assise prés d'une table vis-à-vis d'un grand miroir lisant l'Histoire Romaine; il s'appuïa sur le dos de sa chaise, &

la regardoit attentivement dans ce miroir. Enfin la Princesse frapant de la main sur son livre. Ah ! quel monstre s'écria-t-elle : Cét infame Neron fait mourir le vertueux Thraseas.

Les Dames de la Princesse étoient à la porte de son Cabinet travaillant à de beaux ouvrages ; l'une d'elles répondit je ne sçay quoi a la Princesse ; mais le Prince se panchant vers son épaule ; Eh quoi, lui dit-il, plaindrez-vous tant de maux étrangers & passez, & n'aurez-vous nulle pitié pour ceux que vous causez à ceux qui vous voiènt, & qui vous adorent. La jeune princesse tressaillit ; elle étoit si occupée de sa lecture qu'elle ne pensoit à autre chose. Elle fut surprise de voir le prince si prés d'elle ; elle lui dit sans se lever, en tournant la tête de son côté quil lui avoit

fait grand peur : ses Dames en rirent, & le Comte de Montpensier demeurant toûjours apuyé sur sa chaise, & feignant de lire. Je pars, Madame, lui dit-il ; je vais en Guyenne avec un emploi trés-considerable, je pars demain & je ne sçai comment vous avez receu les marques de mon audace. La Princesse rougit, & baissa les yeux sur son livre. Parlez, Madame, parlez, reprit-il, je vous aime. Je le sens, vous offensez-vous de ce que je le sens, ou de ce que je vous le dis. Prince, lui dit-elle, enfin je ne sçai pourquoi vous me parlez de la sorte, peu accoûtumée à de semblables discours, je ne sçai que vous y répondre. Je voudrois bien que vous ne les tinssiez plus. Je vous en prie, poursuivit-elle, en lui jettant un regard charmant, mais absolu, & je vous le

commande, acheva-t-elle en ſe levant, s'il eſt vrai que je puiſſe vous le commander. Elle ne lui donna pas le tems de répondre, parce qu'elle paſſa dans ſa chambre, & apercevant que j'y entrois; venez, me cria-t-elle, en remettant un air gay ſur ſon viſage, venez faire vos adieux au Comte de Montpenſier qui s'en va demain en Guyenne.

Je fus ſurpriſe, & lui témoignai que j'étois bien fâchée qu'il nous quittât ainſi; aprés quelques diſcours il prit congé de la Princeſſe & je le ſuivis: nous fumes quelque tems à nous parler. Nous commencions déja à ſentir cette veritable amitié que nous avons toûjours euë l'un pour l'autre, & que je lui conſerve malgré tous ſes malheurs.

En rentrant dans le Cabinet de la Princeſſe, je m'aperçûs

qu'elle avoit paſſé ſur un Balcon, je l'y allai trouver ; elle étoit réveuſe: je demeurai un moment à la cõſiderer, me rappellant quelque embarras que j'avois remarqué dans les maniéres du Prince. Je lui dis cent bagatelles pour tâcher de la divertir. Mais continuant dans une melancolie, dont je penetrai le ſujet, je lui pris la main, & la tenant entre les miennes : M'avoüerez-vous la verité, ma Princeſſe, lui dis-je : Je gage de deviner ce qui vous occupe preſentement.

Je vous permets tout, me repondit-elle d'un air languiſſant, & qui avoit mille charmes: Juſqu'icy vous avez eu part à tous les petits ſecrets de mõ enfance; à Dieu ne plaiſe que je vous cache jamais ce qui pourra être à l'avenir de plus important. Vous voulez donc que je penetre, continuai-

je dans l'amour du Comte de Montpenſier,& que je vous diſe que je ſuis bien trompée ſi ce n'eſt l'homme du mõde qui vous aimera le mieux. Ne parlons que du preſent ; reprit-elle,c'eſt folie de vouloir penetrer plus loin ; il croit m'aimer,& ce que je ne trouve pas trop bon,il oſe me le dire. Eh ! que trouvez-vous de ſi étrange à cela,repris-je ? je ſçai bien ; pourſuivit-elle , que dans les regles de la galanterie, il n'y a rien en ſon procedé qui ne ſoit ordinaire. Il eſt d'un rang pareil au mien. Nous ſommes jeunes, mais par rapport à ſon devoir, & à l'élevation où je vais être portée par la prochaine grandeur de mon frere, tout eſt contre le Comte de Montpenſier ; & il ne peut me parler comme il a fait, ſans l'aveu de mes parens, mais, ma Princeſſe, lui dis-je encore,

dites-moi au moins que ce Prince ne vous déplaît pas ; & permettez-moi de vous dire que peut-être le Ciel n'a-t-il jamais formé deux personnes si parfaites que vous l'êtes tous deux, ni si dignes l'un de l'autre ; car quoique vous m'alleguiez je ne sçaurois refuser cette justice au Comte de Montpensier. Je conviens que le Prince a mille qualitez éclatantes , repartit la Princesse, Je connois peut-être comme vous tout ce qui pourra un jour le rendre recommandable entre les plus grands hommes; & si j'étois destinée à un sujet , je veux bien vous avoüer que j'aimerois mieux que ce fût à lui qu'à tout autre. Je cheris même si passionnément le Prince mon frere, que pour ne m'en separer jamais, je préférerois le sort de demeurer sa sujette à l'honneur de re-

gner ſur tout l'Univers, mais pour mon malheur je ſuis loin de mes deſirs, & je vous ferai la confidence que je crains bien que mon mariage ne ſoit arrêté avec le jeune Prince d'Eſpagne.

C'eſt ainſi que la Princeſſe m'ouvroit ſon cœur, & m'y faiſoit voiir des ſentimens qu'elle ne contraignoit pas devant moi, & dont l'innocence eût pû paroître devant des témoins plus auſtéres.

Pendant que le Prince étoit occupé en Guyenne, le Comte de Longueville perdit contre les Anglois la fameuſe bataille des Eſperons : il fut fait priſonnier. & pour vous abreger les choſes les moins importantes, je vous dirai qu'il vit la ſœur du Roi Henry VIII qu'il la trouva belle; le manda au Roi Loüis XII. & fit les propoſitions du mariage

de ce Prince avec cette princesse. Henri accepta cét honneur, & fut bien aise de se débarasser d'une sœur dont la beauté & la conduite pouvoiēt produire mille desordres entre les grands Seigneurs d'Angleterre. Cette illustre alliance fut concluë; & le Prince de France alla recevoir cette charmante & jeune Reine à Boulogne; il l'épousa au nom du Roi. Dés qu'il la vit il en fut amoureux, & se seroit entiérement abandonné à sa passion, si le Protonotaire du Prai n'eût pris la liberté de lui remontrer qu'il se gardât bien de se donner un Maître. Le jeune Prince ambitieux & éclairé par les lumiéres de cét homme habile enchaîna tous ses desirs, & aïant bien-tôt remarqué l'amour & l'intelligēce qu'il y avoit entre la jeune Reine & le Duc de Suffole son Cheva-

lier d'honneur, il fit ſuccéder à ſa paſſion la plus fine politique qu'il confia à la Princeſſe ſa femme. Elle & ſa favorite Madame d'Aumont garderent ſi bien la Reine qne nul inconvenient fâcheux pour François I. n'étoit pas ſeulement en hazard d'arriver.

Si je voulois quitter mon ſujet, j'aurois mille choſes agréables à vous dire de la Reine, de la jeune Boulen & de beaucoup de galanteries.

Cependant le Comte de Montpenſier revint de Guyenne glorieux des ſuccez qu'il avoit eus. Il fut reçû de toute la Cour avec de grands applaudiſſemens. Le Prince de France qui a toûjours eu une grande inclination pour lui, la témoigna viſiblement en toute rencontre. Sa mere qui l'aimoit, comme je vous l'ai dit, trou-

va encore à ſon retour que ſa paſſion étoit augmentée ; elle le porta à des excez qui furent aiſément apperçus & condamnez par ceux qui n'étoient pas ſes partiſans.

La Ducheſſe de Beaujeu la haïſſoit mortellement, & obſervoit avec exactitude toutes ſes actions, elle deméla bientôt ſes ſentimens pour le jeune Comte de Montpenſier; elle s'en moqua avec ſes Cõfidentes. Cette Princeſſe ſi fiere dont l'ame n'étoit occupée que de grandes choſes, vit cette foibleſſe de la Ducheſſe avec un mépris que vous pouvez vous imaginer. Elle ſe cõnoiſſoit en mérite; elle voïoit bien que le Comte de Montpenſier en avoit, ſur tout elle admiroit que dans une ſi grande jeuneſſe ayant eu le choix de commander l'armée de Guyenne, ou celle d'Italie il

eût ſi bien choiſi : car Lautrec qui eut ſon refus ne fut pas heureux. Ayant donc bien examiné le Prince qui à ſon retour prit le nom de Bourbon, ayant connu toutes ſes grandes qualitez ; & ſur tout êtant charmée du peu de correſpondance qu'il avoit pour la Ducheſſe ſon ennemie ; elle reſolut de luy faire le plus mortel déplaiſir qu'elle pouvoit recevoir, & rendre le Prince le plus riche homme du Royaume, en lui faiſant épouſer ſa fille unique ; elle penſa judicieuſement que ſi le Duc de Bourbon, pauvre comme il étoit, n'aimoit pas la Ducheſſe d'Angoulême ; il l'aimeroit bien moins quand il ſeroit comblé de biens, & quand il poſſederoit une Princeſſe jeune & belle qui lui feroit le plus grande fortune que pouvoit eſperer un ambitieux.

Voilà donc la Ducheſſe qui ne perd pas un moment pour faire parler au Duc de Bourbon. Il fut ſurpris de cette propoſition, & touché peut-être de ſon avantage. Mais comme il étoit amoureux de la Princeſſe de Valois, qu'il ne faiſoit que d'arriver, qu'il ne lui avoit pû parler; qu'il n'oſoit expliquer favorablement la douceur qu'il voyoit dans ſes beaux yeux. Tout cela le jettoit dans un embarras qui parut aux yeux de Lautrec que la Ducheſſe avoit chargé de la commiſſion, & qui étoit l'intime ami du Prince, ils ne ſçavoient en ce tems-là ni l'un ni l'autre la paſſion qu'ils avoient tous deux pour la Princeſſe de Valois.

Lautrec gronda le Duc du peu de joie qu'il montroit pour un ſi grand établiſſement. Le Duc de Bourbon le pria de lui donner un

jour

jour pour répondre : ſon amì lui dit qu'il ſe moquoit & qu'il l'alloit faire pour lui.

Le Prince vint me chercher pour me dire toutes ſes peines, il ſçavoit que je l'aimois veritablement, il m'avoit confié ſon amour pour la Princeſſe. Il me pria ſérieuſement de lui dire s'il pouvoit jamais eſperer qu'elle pût ſeulement ſouffrir ſon attachement; moi qui croyois qu'elle ne faiſoit que l'eſtimer ſans reſſentir rien de plus particulier, je lui parlai fort franchement, & quand il m'eut fait part de la fortune qui ſe préſenttoit à lui; je vous avoüe que je trahis le ſecret de l'Etat & de la Princeſſe, en lui aprenant que ſon mariage étoit arrêté avec le Prince d'Eſpagne. J'eus beaucoup de peine à le reſoudre, il me diſoit que ſi ſa paſſion étoit ſeulement

approuvée, il ne se marieroit jamais, ne cherchant de biens que ceux qu'il trouveroit à la pointe de son épée, & que la Princesse Reine d'Espagne ou de tout l'Univers, seroit également servie & adorée de luy. Je ne pûs rien obtenir que je ne lui promisse de lui faciliter un entretien avec la Princesse. Je n'aurois pû en venir à bout de l'humeur dont elle est, si je ne lui eusse tout dit. Elle est genereuse comme vous le sçavez ; je remarquai qu'elle rougit dés que je lui parlai du mariage du Duc de Bourbon avec la fille de la Duchesse de Beaujeu : Mais se remettant assez promptement, elle m'en témoigna de la joie ensuite, & me dit qu'elle seroit fâchée que pour un vain amusement, & que pour l'amour d'elle, ce Prince perdît un établissement si consi-

derable. Elle me promit qu'elle lui parleroit quand l'occaſion s'en offriroit, & me quitta aſſez vîte me diſant qu'elle alloit lire quelque choſe de preſſé que la Princeſſe Renée lui avoit donné.

Je me retirai inquiéte de l'air qu'avoit eu la Princeſſe. Le ſoir elle fut chez la Reine, comme c'étoit ſa coûtume : elle me parut diſtraite quand je lui parlai, le Prince étoit fort rêveur ; elle évitoit de le regarder, & ſes regards, s'il faut ainſi dire, paſſoient par deſſus lui ſans s'y arrêter. La Princeſſe de Bourbon étoit d'une gaïeté inſupportable ce ſoir-là ; & la Princeſſe ne pouvoit plus ſe contraindre.

Le Duc de Bourbon la regardoit avec plus d'amour qu'il ne lui en avoit jamais témoigné. Elle avoit une agitation dans l'ame qu'elle n'avoit jamais reſſentie. Elle ſe

voïoit ſur le point de perdre ſans nulle eſperance le ſeul homme qu'elle avoit jugé digne d'elle. Elle voyoit ſa Rivale triomphante devant ſes yeux, & le Prince qui lui parut plus amoureux que jamais, & qui ſembloit par toute ſon action la faire maîtreſſe de ſa deſtinée.

Comme elle reſſentoit une ſi cruelle peine, elle vit arriver ſa mere dont elle ſçavoit les ſentimens pour le Duc : car peu de perſonnes les ignoroient. Il rougit en la voyant entrer chez la Reine. La Princeſſe s'en troubla, elle eut peur que la Ducheſſe ne l'obſervât ; elle apprehenda ſa pénétration intereſſée : que ne craint point un jeune cœur, qui s'effarouche lui-même des mouvemens qu'il reſſent. Dans cét embarras horrible la Princeſſe ſe pancha vers l'oreille de la Prin-

ceſſe Renée qu'elle a toûjours aimée uniquement. Je n'en puis plus, lui dit-elle, prenez un pretexte pour vous retirer, & emmenez-moi. La jeune Renée tira promptement ſon mouchoir de ſa poche, & le portant à ſon viſage elle dit qu'elle ſaignoit du nez; & prenant la Princeſſe ſous le bras elle l'emmena : je courus dés que je les vis ſortir. La Princeſſe de Valois me tendit la main qu'elle avoit libre. Je me doute de ce que vous avez, lui dit la Princeſſe Renée, quand elle fut renfermée dans ſon Cabinet, où il n'y avoit que nous trois. Ma chere Princeſſe, dit-elle, le Duc de Bourbon vous aime, nous en avons quelquefois parlé, & de l'affection ſi peu convenable que vôtre mere lui témoigne, mais oſerois-je vous dire qu'il vous a fait pitié ce ſoir,

que vous ne l'avez pû voir accablé & amoureux comme il eſt ſans en être touchée. Je dis accablé pour les propoſitions qu'on lui fait, & que j'ai ſçuës par Soubiſe, à qui la Ducheſſe de Beaujeu en a fait part, & qui a cru la choſe aſſez importante pour m'en devoir avertir. Je ne me ſerois pas couchée ſans vous le dire, je connois que vous le ſçavez. Il eſt vrai, Madame, luy repliqua la Princeſſe, & je vous avouë que depuis que je le ſçay, je ne me trouve plus comme je croyois être encore ce matin : Le Prince ne me paroît point autre. Je ſçavois qu'il m'aimoit, je le ſçai encore ; mais je m'épouvante moi-même de trouver que ſon mariage m'afflige, & de connoître qu'il ne m'eſt point du tout indifferent. La Princeſſe ſentit ſes yeux moüillez de quelques

larmes. Je ne puis ſouffrir, continua-t-elle, qu'il épouſe la Princeſſe de Bourbon, je ſuis pourtant reſoluë de lui conſeiller de le faire, & de le lui commander, puiſque ſelon toutes les apparences, comme vous le ſçavez, nous ne ſommes pas deſtinés l'un pour l'autre. Il eſt vrai, reprit la Princeſſe Renée, qu'il ne peut jamais eſperer de vous poſſeder: vôtre ſort & le mien nous appellent loin de nôtre partie. Eh qu'importe donc, reprit la Princeſſe, avec un petit emportement, qu'importe que j'avance mon malheur de quelques jours en voyant le Prince à une autre, puiſque je ne puis être à lui, & qu'on m'entraînera bien-tôt dans un païs barbare, où je ne vous verrai plus, Madame, ni le Prince mon frere, ni vous, me dit-elle en ſe tournant vers moi; ni

tout ce que j'aime. Madame, lui repondis-je en pleurant aussi;car nous étions toutes trois fort jeunes, je vous suivrai par tout, le cœur me dit que nous ne nous separerons jamais. Il peut arriver des choses qui vous rameneront même en France. Ah n'en doutez-pas, que j'y reviendrois volontiers, reprit-elle, avec precipitation, je reviendrois auprés de mon frere. Je ne sçai, reprit la princesse Renée, où le sort me conduira,mais je ne quitterai jamais la France sans me faire une grande violence; & si j'étois ma maîtresse,j'y passerois & j'y finirois ma vie. Mais que ferons-nous du Prince,dis-je en l'interrompant : je lui parlerai, dit la Princesse de Valois, & je lui ordonnerai de faire son mariage.

Les Princesses parloient ainsi librement sans crainte d'être in-

terrompuës, par ce que tout le monde étoit au souper, lors qu'on gratta à la porte du Cabinet, j'allay ouvrir, & je vis entrer le Prince avec Lautrec. Nous rougimes tous à la fois: Lautrec par un pressentiment, comme je l'ay sçû depuis. La Princesse Renée qui est la plus avisée, & la plus spirituelle personne qui fut jamais, soûriant avec cet air fin que tout le monde lui connoît. Prince, dit-elle au Duc de Bourbon, je veux vous faire une confidence dont je faisois part tout-à-l'heure à la Princesse de Valois. Je compris le dessein qui la faisoit ainsi parler, & me tournant vers Lautrec, & vous, n'aurez-vous rien à me dire, lui dis-je; pour moy je sçais bien que j'ai beaucoup à vous parler, & que nous dirons des choses bien plus rejoüissantes que celles que vôt dire les Princesses. Je me

trompois, car tant qu'elles parlerent au Duc aſſez loin de nous, Lautrec fut ſi diſtrait, que malgré la peine que me faiſoit celle de la Princeſſe, je ne pûs m'empêcher de rire deux ou trois fois du peu de ſens qu'il y avoit à tout ce qu'il me repondoit, & je vis ſi bien qu'il donnoit toute ſon attention du côté des Princeſſes qu'il m'ouvrit tout d'un coup les yeux, & je connus ſa paſſion pour la Princeſſe de Valois. Je trouvai quelque choſe de ſi ſingulier dans cette rencontre, que je ne pûs m'empêcher de lui laiſſer entrevoir ma penétration : il deconcerta ſi abſolument qu'en ayant compaſſion, je lui donnai quartier.

Cependant les Princeſſes s'étant un peu éloignées, le Duc de Bourbon aſſez interdit ne ſçavoit ce qu'elles lui vouloient. Je

parlois de vôtre mariage que j'ai ſçu par une voye extraordinaire, lui dit la Princeſſe Renée, & je voulois vous prier, continua la Princeſſe de Valois, de vouloir y donner un promt conſentement, s'il étoit vrai toutesfois que vous n'euſſiez pas tout l'empreſſement imaginable pour épouſer une belle Princeſſe. Le Duc de Bourbon ſoupira & la regardant d'une maniére à la deſabuſer ſi elle eût crû ce qu'elle diſoit. Quelle Princeſſe au monde, lui dit-il, peut-con ſoler du malheur de n'être pas aimée de la Princeſſe de Valois. Non Madame, reprit-il; car je vois que je puis parler en liberté devant la Princeſſe. Mon audace vous a deplû, vos vœux ſont ailleurs, & vous me haïſſez. Moi je vous haïs, interrompit-elle, je ne vous haïs pas; je parle comme vous libremẽt devant la Prin-

ceſſe ; ſi j'étois maîtreſſe de mon deſtin le vôtre ne ſeroit peut-être pas tel qu'il va être.

Le Prince tout tranſporté de ce peu de mots mit un genou en terre & baiſa avec reſpect la main de la Princeſſe.

Lautrec treſſaillit à cette action, & j'eus une envie de rire demeſurée. La Princeſſe pria le Prince de ſe relever : Ouy, pourſuivit-elle, je changerois un peu l'ordre des choſes ſi elles dépendoient de moi. Mais quoi, Prince, il vous en faut tenir à ces inutiles ſouhaits: on vous a dit à qui l'on me deſtine ; ce ſera pour moi une conſolation de vous voir ſi bien établi : n'heſitez donc pas, je vous prie, à rendre une réponſe telle que je le veux à la Ducheſſe de Beaujeu ; J'aime mieux cent fois vous voir à la Princeſſe de Bourbon que dans un autre éta-

bliſſement qui me paroîtroit terrible. Le Prince entendit tout le charme de ces derniéres paroles ; & ſe tournant vers nous, allez ; mon cher Lautrec, lui dit-il, portez réponſe à la Ducheſſe de Beaujeu, j'épouſerai ſa fille Lautrec qui ne voïoit, ni n'entendoit depuis trés-long-tems, oüit diſtinctement ces paroles, & faiſant une profonde réverence, il ſortit ſans rien dire : La Princeſſe Renée ſe remit de la converſation, & cõme le malheureux Duc de Bourbon ſe flattoit dans ſon malheur qu'au moins il n'étoit pas haï, & qu'il en témoignoit une innocente joie à la Princeſſe; La fille de la Ducheſſe de Beaujeu ſe fit entendre dés l'antichambre Les Princeſſes ſe troublérent, ne vouloient pas ouvrir pour les conſequences qu'õ pourroit tirer de leur entre-

tien, & du desordre dans lequel elles paroîtroient. Le Duc de Bourbon se jetta sur un balcon, & en ferma la porte. La Princesse se mit sur un lit de repos, & la Princesse de Valois & moi êtions toutes deux assises à terre, elle appuyée sur mes genoux. La Princesse de Bourbon demanda des nouvelles de la Princesse Renée, un moment aprés la Duchesse d'Angoulême entra, qui fut toûjours apuiée contre la porte du balcon, & qui nous donnoit des transes mortelles. Enfin la jeune Reine vint toute deshabillée avec Madame. La Duchesse d'Angoulême, qui vit que toutes ces jeunes personnes n'étoiét pas d'humeur à se retirer si-tôt, retourna dans son appartement, & la Princesse Renée remena adroitement la Reine dans le sien, afin de faire finir la capti-

vité du Duc de Bourbon.

Dés lelendemain, le bon Roi Loüis XII. alla demander dans les formes la Princeſſe de Bourbon à ſa mére, & dés le même ſoir, il les fit fiancer & épouſer.

Jamais ſurpriſe & douleur n'ont été ſemblables à celles de la Ducheſſe d'Angoulême. A cette funeſte nouvelle elle penſa mourir; & d'autant plus qu'elle ne voyoit point d'obſtacle à oppoſer à un ſi rude coup. Elle cacha peu ſon chagrin, elle chercha ſeulement à ſe vanger. Elle deſeſperoit d'en pouvoir venir à bout; mais le ſoir, comme on alloit coucher la mariée & que ſa rage lui donnoit aſſez de force pour aſſiſter à cette cerémonie; les jeunes Princeſſes ſortirent de la chambre du lit par bienſéance. Madame d'Angoulême avoit les yeux attachez avec fureur ſur le Duc de

Bourbon qui ſortoit auſſi de la Chambre;elle le vit qui ne regardoit que ſa fille. La pauvre Princeſſe par malheur lui fit un ſigne de la teſte avec beaucoup de mélancolie. C'en fut aſſez pour donner du ſoupçon à la jalouſe Ducheſſe : Elle alloit & venoit dans tout cet appartement, ſans ſçavoir bien préciſement ſi c'étoit la jeune épouſe qu'il aimoit ou la Princeſſe ſa fille; au bout d'un tems ne la voyant plus, ni la Princeſſe Renée; elle les chercha tant qu'elle les ſurprit dans un petit Cabinet où elles liſoiẽt une lettre. La Princeſſe Renée la prit & la referma aſſez promptement dés qu'elle la vit. Ce ne fut pas aſſez-tôt neãmoins pour empêcher que la Ducheſſe ne crût reconnoître l'écriture du Duc de Bourbon;elle en pâlit de crainte, & dit aux Princeſſes qu'il étoit

trés-mal de se retirer ainsi seules un soir de fète, & de chercher la solitude : qu'il falloit qu'elles eussent de terribles secrets à se communiquer, & retournant brusquement sur ses pas, les Princesses la suivirent, & la Princesse de Valois reprenant la lettre, elle la cacha dans son sein. Un peu aprés sa mere qui cherchoit à quereller, s'aporochant d'elle dans cette intention, elle aperçut la lettre que la respiration laissoit entrevoir; elle la prit subitement, & quoique sa promptitude fut grande, la Princesse par le premier mouvement y porta d'abord les mains; elle n'en pût empêcher le vol. La Comtesse repassa dans le petit Cabinet dont elles venoient de sortir, elle ouvrit cette lettre en fremissant & la lut avec désespoir, voici ce qu'elle contenoit.

Etes-vous bien contente, MADAME, *de la gêne épouvantable où vous m'avez vû tout aujourd'hui. Je vous obéis, j'épouse une Princesse que je n'aimai jamais, & je me separe pour toûjours de celle qui pourroit seule faire le bonheur de ma vie. Quel sacrifice, bon* Dieu ! *Ah !* MADAME, *que m'avez-vous ordonné, j'en mourrai sans doute. La Princesse Renée plus humaine que vous m'a déja dit mille fois qu'elle me plaignoit.*

Il sembloit que le Prince n'eût mis ces dernieres lignes que pour ne laisser rien à douter à la Comtesse, & qu'elle vit clairement que cette fatale lettre ne pouvoit s'adresser qu'à sa fille. Aussi ne peut-on exprimer les fureurs qu'elle ressentit & les terribles plans de vangeance qu'ellè forma. Je vous ai déja dit que le Duc d'Alençon avoit été promis

à la fille de la Duchesse de Beaujeu : cependant par un affront qui ne le souffroit point, le Duc de Bourbon la lui enlevoit, & sans avoir observé aucune marque de respect, ni fait la moindre excuse, la Comtesse ramassant toutes ces idés forma le dessein de lui donner la Princesse de Valois. Elle dit nettement au Roi qu'elle vouloit disposer de sa fille, & qu'il donnât la sienne s'il le desiroit au Prince d'Espagne. Le bon Roi ne s'oposa point à ses desseins. Elle fit offrir la Princesse de Valois au Duc d'Alençon, à condition qu'il se batteroit aprés son mariage contre le Duc de Bourbon. Le Duc accepta tout dans la resolution de ne faire que ce qui luy seroit seulement agréable. Aprés être convenu de tout, elle envoya querir la Princesse sa fille

à qui elle n'avoit pas parlé depuis qu'elle luy avoit pris cette lettre, & qui étoit dans une douleur étrange de cet accident. Quand elle fut en ſa preſence, elle n'eut garde de lui rien dire de tout ce qui lui touchoit le plus au cœur. Je vous ai envoyé chercher, lui dit-elle, pour vous dire que vôtre mariage viẽt d'être conclu avec le Duc d'Alençon, préparez-vous à le recevoir de bonne grace ; dans trois jours il ſera vôtre mari. Je ne doute pas, continua-t-elle, avec un aigre ſourire qu'une Princeſſe auſſi bien née que vous l'êtes ne reçoive ce que je lui dis avec reſpect, & ne s'y ſoumette avec joïe. Qu'auroit repliqué la Princeſſe ? elle n'avoit qu'à obeïr, à cacher ſa ſurpriſe & à tâcher de ſurmonter ſa douleur ; elle ſe retira chez elle aprés avoir reçû de

ſa mere certains ordres pour ſes parures, & pour des ornemens, où elle ne ſongeoit guéres. Dés qu'elle fut dans ſon Cabinet elle écrivit ces mots à la Princeſſe Renée. *Venez, Madame, venez apprendre l'horreur de ma deſtinée. Je n'euſſe jamais cru devoir être malheureuſe en France. J'ai beſoin de vous.*

Une des filles de la Princeſſe lui donna en ſecret ce billet. Elle le lut avec un trouble & une rougeur ſur le viſage qui marquerent trop au Duc de Bourbon, qui dans ce moment étoit auprés d'elle, qu'elle n'y voïoit rien d'agréable : Il s'êmut auſſi ſans ſçavoir pourquoi, ou plûtôt il s'émut par un de ſes preſſentimens infaillibles qui nous avertiſſent ſi ſurement des choſes qui nous intereſſent. Qu'avez-vous, Madame, lui dit-il; oſeroit-on ſans

manquer au respect que l'on vous doit s'en informer : je ne sçai ce que je sens, dit elle, devinez-le, si vous pouvez. Lisez : elle lui donna ce billet. Ah, Madame, lui dit-il, quel malheur menace la Princesse de Valois ! qu'y a-t il ; la Reine est-elle grosse ? son frere, vôtre sœur, vous, elle tous nous autres allons-nous être au desespoir ? il dit tout cela impetueusement, & se reprenant ensuite avec une langueur passionnée. Non, ce n'est que moi seul, continua-t-il, qui souffrirai de son infortune : elle la regarde seule, elle me regarde aussi : Allez, Madame, Allez-vous éclaircir, & faites-moi la grace, quelque chose que vous appreniez, de m'en instruire promptement. La Princesse le lui promit, & alla chez son amie : elle la trouva toute en pleurs. Le Prince

on frere étoit à genoux auprés d'elle qui la tenoit embraſſée; & Madame étant aſſiſe à ſes côtez avoit un bras paſſé autour de ſon cou, elle recevoit ſur une de ſes joües qui étoit appuïée contre la ſienne les larmes que la Princeſſe de Valois répandoit, J'étois de bout contre la cheminée avec Bonivet, & nous pleurions auſſi; car cét Amant témeraire qui étoit paſſionnément aimé du Prince avoit la hardieſſe de ne pas cacher ſa paſſion.

Ce ſpectacle arrêta tout court Madame Renée au premier pas qu'elle fit dans le Cabinet. Ah ma ſœur, lui cria Madame, venez-nous conſoler. La Princeſſe de Valois épouſe le Duc d'Alençon, le Duc d'Alençon reprit la Princeſſe Renée, le Roi le ſouffre-t-il? tout le monde a donc perdu l'eſprit, & qui fait

ce beau mariage ; faut-il le demander, lui repartit Madame, c'eſt la Ducheſſe d'Angoulême ; il vaudroit mieux cent fois, interrompit inconſidérement Bonivet, poignarder le Duc d'Alençon que de ſouffrir que la Princeſſe ſoit ainſi cruellement ſacrifiée au plus indigne de tous les hommes : Taiſez-vous, lui dit le Prince, vous êtes un fou, mais ma chere ſœur, diſoit-il à la Princeſſe, ſongez que dans un ſi grand malheur, au moins nous ſerons toûjours enſemble, & que nous ne ſerons jamais ſeparez. C'eſt la ſeule choſe qui m'empêche de mourir tout-à-l'heure, lui repliqua la Princeſſe, Je regardois avec deſeſpoir les alliances étrangeres où on me deſtinoit, & j'avoüë que dans la miſerable condition qui m'attend, j'ai du moins la joie de penſer

que

que je pafferai ma vie avec mon cher frere, & l'extrême paffion que j'ai pour lui me confole de tout le refte. Là les embraffemens du frere & de la fœur recommẽçoient avec une tendreffe qui nous en infpiroit à tous. Et Madame la careffant de cent manieres flateufes ; ma chere fœur, lui difoit-elle, je fuis veritablement affligée de voir un fi trifte affortiment, mais nous ne vous perdrons pas, & la France poffedera toûjours la merveille du monde. Eh Madame, reprit modeftement la Princeffe ; la France a tout ce qu'il lui faut en la perfonne du Prince mon frere & en la vôtre : elle ne me compte pour quelque chofe que par l'affection qui m'attache à vous. Comme ils en étoient là, la Reine entra, qui aprés avoir demeuré quelque tems emmena le

Prince & Madame pour aller ſouper avec le Roi. Madame Renée demeura avec la Princeſſe de Valois à deplorer ſon malheur,& à ſe plaindre que devant épouſer un ſujet, ce n'eût pas été le Duc de Bourbon : & comme elle s'étoit chargée de luy aprendre ce qu'elle ſçauroit , elle le fit de cette ſorte.

Le Duc d'Alençon épouſe la princeſſe de Valois. Vous voyez bien qui fait ce mariage ; c'eſt vous malheureux qui en êtes cauſe.

Rien ne put égaler le deſeſpoir de ce Prince , quand il reçût ce billet ; car comme la retenuë de la Princeſſe avoit empêché que nous ne lui euſſions appris que la Ducheſſe d'Angoulême avoit vû ce qu'il lui avoit écrit le jour qu'il s'étoit marié. Il ignoroit qu'elle ſçût ſa paſſion

pour ſa fille, ſi bien qu'il ne pouvoit comprendre ce que lui vouloit dire la Princeſſe Renée ſur ce qu'il étoit cauſe de ce mariage. Il paſſa toute la nuit à raiſonner avec Pomperan, & vous voyez aſſez qu'il en avoit une matiere bien ample: ſçachant que la Princeſſe étoit accordée au Duc d'Alençon. Il ſe flatoit quelquefois qu'on la lui auroit donnée; mais quand il penſoit à la funeſte inclination que Madame d'Angoulême avoit pour lui, il jugeoit bien qu'elle eût toûjours ſuffi pour faire obſtacle à ſes pretentions.

Il ſe rendit le lendemain chez la Reine, dés qu'on y pût entrer; & Madame Renée n'y fut pas plûtôt arrivée qu'il s'approcha d'elle, & s'informa avec beaucoup de curioſité de ce qu'il deſiroit ſçavoir: Elle lui conta en

peu de paroles tout ce qui étoit arrivé, & ce qui avoit fait que la Duchesse d'Angoulême avoit pris si brusquement le résolution de donner sa fille au premier Prince du Sang. Ce fut un redoublement de chagrin pour le Duc de Bourbõ,qui reçût un accroissement considérable quand il vit entrer dans la Chambre de la Reine sa belle Princesse plus charmante mille fois qu'elle ne lui avoit jamais paru, comme elle avoit beaucoup de courage, elle avoit tâché toute la nuit de surmonter, ou de cacher l'horrible repugnance qu'elle avoit pour son mariage Elle avoit obtenu d'elle-même, ne pouvãt arracher de son cœur le panchant invincible qu'elle avoit pour le Duc de Bourbon,de ne se livrer à nulles foiblesses dont il pût tirer quelque avantage & de se ren-

dre si bien maîtresse de ses actions, qu'il n'eût plus lieu de se flater d'aucune pensée qui pût donner de l'espoir à son amour.

L'aimable Princesse entra donc chez la Reine toute rayonnante de beauté & de grace. Le feu de ses yeux étoit moins vif qu'il n'avoit accoûtumé d'étre, mais ils n'en étoient pas moins redoutables; leur éclat ordinaire étoit couvert d'une douce langueur, & elle eut tant de force & de modestie qu'elle évita toûjours les regards du Duc de Bourbon; & quand par necessité elle les rencontroit, elle baissoit les yeux, ou elle les detournoit avec un pouvoir dont je m'étonnois, & dont elle seule étoit capable: elle n'en voyoit pas moins la douleur mortelle dont ce Prince étoit penetré, & si son ame en fut atteinte, elle n'en laissa rien

échaper au dehórs.

Enfin ce fatal mariage ſe celebra : La Princeſſe voulut que ce même jour le mien ſe fit avec le Comte de Sancerre qui me recherchoit il y avoit quelque tems. Nous fumes donc tous quatre à l'Autel ; la ſage Princeſſe penſa perdre tout ſon courage aux triſtes paroles qu'il faut prononcer, & qui font l'engagement éternel : Un ſoupir en coupa la moitié, & ayant par hazard reconnu Pomperan dans la foule qui obſervoit cette ceremonie pour en aller rendre compte à ſon maître qui s'étoit retiré à la campagne depuis deux jours, elle pâlit & tourna les yeux ſur moi d'une maniere qui penſa me faire mourir de pitié.

Pomperan partit dés que l'on fut ſorti de l'Egliſe, & alla retrouver le Duc & lui porta la

cruelle nouvelle qu'il apprehendoit. Jamais douleur ne fut ſi vive, elle avoit des tranſports qui alloient juſqu'à la rage : Il ne ſe coucha point. Cette nuit lui parut affreuſe, & ſes idées ne lui montroient que des objets de deſeſpoir. Ce malheureux Prince paſſa quatre ou cinq jours de la ſorte, & revint à la Cour ſi abbatu & ſi changé, que ſa plus grande ennemie en fut touchée : Mais je me trompe de la nommer ſon ennemie, quoi-qu'elle lui ait cauſé tous les malheurs de ſa vie; ce n'eſt pas de ce nom que je dois la nommer. C'étoit la perſonne du monde qui l'aimoit avec l'excez le plus dereglé : C'étoit la Ducheſſe d'Angoulême; peut-être que ſon incomparable fille l'aimoit bien autant auſſi, mais que leurs maniéres étoient differentes dans leur paſſion ; l'une

aimoit malgré elle, l'autre vouloit aimer ; l'une combattoit incessamment son inclination, l'autre s'y livroit volontairement ; l'une la cachoit avec un soin extrême, l'autre la faisoit paroître avec emportement : Enfin l'une avoit defendu au Duc de lui donner à l'avenir nul témoignage de son amour, & l'autre mettoit tout en usage pour s'en attirer d'un homme incapable d'en ressentir pour elle.

Cependant le Duc d'Alençon heureux possesseur de la plus grande beauté de la terre, ne songeoit plus à ses démêlez avec le Duc de Bourbon, ni aux engagemens de vangeance qu'il avoit pris avec Madame d'Angoulême. Cette Princesse aussi de son côté les sentoit étoufez dãs son cœur, & y voïoit renaître un amour qu'elle croyoit que la

jalousie & le depit avoient surmonté : Elle connut alors que ces mouvements étoient plus propres à l'entretenir. En effet elle s'aperçût que son amour étoit d'une plus grande violence ; & tout ce qu'il a de tendre & de touchant vint la tourmenter avec plus de force, comme pour la punir des malheurs qu'elle venoit de causer. Etant donc plus vive que jamais pour le Duc de Bourbon, elle se remit dans ses maniéres douces & complaisantes pour lui; elle eut même moins de rigueur pour sa fille par ce qu'elle en connoissoit la vertu : Elle se doutoit bien qu'elle pouvoit aimer ce Prince, puis qu'il l'aimoit ; mais elle étoit assûrée que puis qu'elle étoit à un autre, elle n'oublieroit jamais son devoir en faveur du Duc.

Les choses étoient dans cet état

quand le bon Roi Loüis XII. mourut, si fort regretté qu'on ne peut vous dire à quel excez fut la douleur que l'on ressentit; elle marqua bien sensiblement l'amour qu'on avoit pour un Prince si bon & si vertueux.

François Premier monta sur le trône, & l'on peut dire qu'il honora ce trône où l'on avoit pourtant vû tant d'illustres Rois. Ce jeune Monarque eut d'abord autant de cœurs qu'il eut de sujets. L'allegresse se confondoit agréablement avec le duëil, & l'on ne se pouvoit consoler de la perte que l'on avoit faite que par le bonheur que l'on retrouvoit d'avoir un si digne Maître.

Il tint parole au Duc de Sufolc il lui fit épouser sécretement la Reine doüairiére Le Roi d'Angleterre eut quelque peine à consentir à un mariage si inégal; mais

ſon panchant à l'amour lui fit pardonner une ſi grande faute que le ſeul amour avoit fait commettre. La Reine retourna en Angleterre ; & la premiére grace que la Ducheſſe d'Angoulême demãda au Roi ſon fils fut l'épée de Connétable pour le Duc de Bourbon. Le nouveau Roi tout jeune qu'il étoit, & pourtant plein d'amitié pour le Duc, fut étonné de ſa demande, & dit de bonnes raiſons à ſa mére, pour ne pas acorder une dignité d'un ſi grand poids à un Prince du Sãg: Mais la Ducheſſe qui en avoit qui lui ſembloient meilleures dans le fond de ſon cœur fit tant auprés de ſon fils qu'elle obtint ce qu'elle vouloit, & combla d'honneur le Duc de Bourbon par ce bien fait. Il le reçût avec repugnance de la main dont il lui venoit:Il l'auroit reçû avec raviſſement, s'il fût

venu de la ſeule bonté du Roi. Sa reconnoiſſance pour la Ducheſſe lui peſoit : cependant il ſe contraignoit, & vivoit trés-poliment avec elle, & ſe jettoit le plus qu'il pouvoit dans un reſpect qui la mettoit en un grand embarras.

Je paſſe légérement ſur ce tems qui ne fut marqué que par l'amour du jeune Roi pour la charmante Comteſſe de Chateaubriant ſœur de l'illuſtre Lautrec. Il fit mille galanteries où le ſeul Bonivet donnoit des marques de ſa paſſion extravagante. Le Connétable étoit plus amoureux que jamais, & la jeune Princeſſe plus ſage, & plus maîtreſſe d'elle-même qu'elle ne l'avoit jamais été : Elle ôtoit ſi bien au Prince ſon amant toutes les occaſions de lui parler en particulier, & quand par hazard il en trouvoit, elle les lui rendoit ſi deſagreables par

une févérité qui la fervoit toûjours fans indulgence pour lui & pour elle, que j'ai admiré mille fois les efforts qu'elle fe faifoit.

Je laiffe bien des circonftances agréables pour venir à des chofes plus effentielles.

La Connétable accouha d'une fille dix mois aprés fon mariage. Le jeune Roï la tint fur les fonds à Chantelle, où le Connétable étoit pour lors : Il reçût le Roi avec une magnificence prodigieufe, & fut au devant de lui à la tête de cinq cens Gentilshommes fes vaffaux tous vêtus comme lui de velours verd, qui eft la couleur de la Princeffe. Cette fête finit par la mort de la mére & de la fille. Le Connétable veuf les defirs & les efperances de la Ducheffe d'Angoulême revinrent avec plus de force que jamais : Elle eut une grande joie de

le voir en état de pouvoir répondre à sa passion ,. & tandis qu'elle se preparoit à lui faire connoître ses desseins , la Duchesse d'Alençon aprit cette nouvelle chez Madame Renée de France ; elle en sentit un saisissement qui la troubla , & qui lui fit trop voir qu'elle prenoit plus d'interest qu'elle ne vouloit dans ce qui regardoit le Connétable. J'arrivai comme on parloit encore de la mort de sa femme , & les deux Princesses passant avec moi sur une terrasse , Madame Renée prenant la parole ; je n'ose vous rien dire , Madame , lui dit-elle , mais il y a une grande bizarrerie dans tous les évenemens qui vous regardent. Ne m'empêchez pas au moins de désirer que vôtre mariage avec le Duc d'Alençon ne fut pas fait : Car quoi-que Madame d'Angoulême fasse paroître

les ſentimens qu'elle a pour le Connêtable, qui ne s'accorderoient pas ſans doute à ceux qu'il a pour vous. Peut être que le Roi qui vous aime tant, qui a de l'amitié pour le Duc, & enfin ce qu'on ne peut dire qui ſeroit peut-être arrivé, auroit rendu le ſort de ce Prince moins infortuné. Ah! Madame, reprit la Ducheſſe d'Alençon; quelque libre qu'eût été le Connêtable, les choſes ne lui auroient pas été favorables. Ce Prince eſt né pour être malheureux, s'il eſt vrai qu'il m'aime, comme vous le croïez, & comme je le penſe auſſi quelquefois, ſon deſtin eſt terrible, & le mien n'eſt pas heureux, continua t-elle en ſoupirant: Pourquoi, reprit-elle enſuite. Faut-il que nous ſoïons nez en même païs, qu'il m'aime, que je ne le haïſſe pas, & que nous ne puiſſions l'un & l'autre

nous livrer innocemment à l'inclination que nous ressentons. Vôtre destinée est bien cruelle, repliquai-je, voïant qu'elle avoit cessé de parler. Je l'admire & la plains. Car enfin il n'y a pas dans le reste du monde un homme plus achevé que le Connétable & il semble qu'il ne soit comme il est au dessus des autres que pour être seul digne de vous. Cependant nous ne serons jamais l'un à l'autre, réprit Madame d'Alençon, Il n'y a plus d'espoir entre nous : Je voudrois qu'il pût vaincre la passion qu'il a pour moi. J'ai fait cent efforts impuissans pour surmonter la mienne, elle s'est emparée de tout mon cœur avec violence. Mon cœur aime, & agit tout seul : Ma volonté, ma raison, ma vertu, tout est contre lui, & s'il a malgré moi de la tendresse j'en souffrirai, je la contraindrai,

elle ne paroîtra jamais.

Ce fut dans ce tems-là que le Roi avoit envoyé Lautrec en Italie qu'il se disposa à y aller lui-même ; il partit, & fut jusqu'à Lyon, où la Reine & les Dames le suivirent & s'y arrêterent.

Le Connétable avoit plus d'occasions pendant l'embarras du voyage de voir & de parler à la Princesse: Mais si elle ne pouvoit lui interdire sa veuë, elle lui retranchoit cruellement les occasions de lui parler.

Comme toute la Cour étoit jeune & brillante, ce voyage bien loin de causer de la fatigue, étoit une fète continuelle. On le faisoit tous les jours en chassant. La Reine ou quelqu'une des Princesses montoient à cheval ; & le soir il y avoit bal, comedie, ou musique dans les lieux où l'on arrivoit. Un jour que la Princesse

étoit à cheval avec Madame la Ducheſſe de Vendôme ſœur du Duc d'Alençon avec leur fille & quelques Dames de la Cour les Princeſſes allant à côté d'un petit bois en virent ſortir un Chevalier couvert d'armes dorées avec un grand panache bleu ſur ſon caſque monté ſur un cheval admirablement beau, & ſuivi de deux Ecuïers qui portoient ſa lance & ſon bouclier qui étoit couvert d'un tafetas. Madame de Vendôme fut ſurpriſe comme toutes nous autres de cette rencontre. La Princeſſe en rit avec elle, & crût bien qu'il y avoit quelque miſtere dans une avanture ſi peu ordinaire. Ce Chevalier nous charma par ſon air, & par ſa bonne grace, il ſalüa les Dames en paſſant, & ſe baiſſa juſques ſur l'arçon de la ſelle. Mais en ſe relevant il parut frappé, & tou-

ché d'un mouvement extraordinaire en voyant la Princeſſe. Il recula deux pas, & demeura comme un homme immobile. Les Princeſſes lui rendirent ſon ſalut en riant toûjours, & pourſuivirent au pas leur chemin : Il prit le ſien du même côté un peu à l'écart, & nous étions en ſuſpens de ce que nous penſions qu'il alloit faire, lorſque nous apperçûmes ſortir de ce même bois un autre Guerrier armé d'armes ſuperbes, dont le caſque étoit ombragé de plumes couleur de feu, & dont la mine ne paroiſſoit ni moins haute, ni moins fiére que celle de ſon compagnon. Il menoit ſon cheval lentement & ſe trouva dans peu de momens vis-à-vis de l'autre Chevalier ; il fit un grand cri à ſa vûë & prit prõptement une lance des mains d'un de ſes Ecuïers. Le premier

inconnu fit tout de même,& tous deux prenãt leur carriere ils briſerent leurs lances & les firent voler en mille éclats. Les Princeſſes s'étoient arrêtées à ce ſpectacle ſurprenant, & ces Guerriers n'ayant nul avantage l'un ſur l'autre, ils mirent la main à l'êpée, & commencerent un combat qui dura prés d'une heure,où nous reconnumes plus d'adreſſe que d'envie de ſe faire du mal. En effet nous ſçûmes depuis que la pointe de leurs épées étoit émouſſée. La terre étoit pourtant toute couverte des piéces de leurs armes qu'ils coupoient avec le tranchant de leurs épées. Enfin celui qui avoit des plumes bleuës eut quelque avantage ſur ſon compagnon, & le tafetas qui étoit ſur ſon bouclier s'étant déchiré. Nous y vîmes avec un grand étonnement le portrait de

la Ducheſſe d'Alençon. A cette vûe ſon ennemi jetta ſon épée ; comme de peur d'offenſer cette divine image. L'autre Chevalier la ramaſſa , & la lui rendit d'une maniére génereuſe, & ayant tout deux ſalué la Princeſſe avec un profond reſpect , ils pouſſerent leurs chevaux , & ſe perdirent tous deux dans le bois.

Le Roi nous joignit juſtement comme nous étions encore dans la ſurpriſe & dans la joye de cette avanture;il vit les marques de ce combat ſi agreable par les piéces de leurs armes dont l'herbe étoit toute ſemée : Il regretta de n'être pas arrivé plutôt & voulut deviner qui pouvoit avoir fait cette galanterie. La Princeſſe s'en doutoit bien , elle avoit crû reconnoître un de ces Chevaliers à ſa taille & à ſon air , mais elle n'avoit garde de le dire. Le Duc

d'Alençon comme les autres vouloit deviner qui ce pouvoit étre ; Il étoit ſans jalouſie en ce tems-là, & ſur tout ce voyage étoit ſi plein de galanterie, qu'on ne trouvoit point du tout étrãge tout ce qui ſe pratiquoit ſur cela. Il n'y avoit point de jour où quelque Seigneur ne fit quelque choſe de galant pour une perſonne en particulier, mais qui ſe rendoit général ; & tout le monde s'en divertiſſoit. Il y avoit pour lors quantité d'illuſtres étrangers à la Cour : voilà pourquoi on ne ſçût d'abord qui pouvoit être les deux adroits & galants Chevaliers : Mais le Roi qui deſiroit de le ſçavoir eut ſatisfaction à ſon couché, où le hardi Bonivet ne lui en fit pas une fineſſe : il luy dit donc qu'il avoit voulu donner ce divertiſſement à la Princeſſe, qu'il étoit le Chevalier aux

plumes bleuës, & le jeune Toucy son ami intime, celuy qui avoit des plumes couleur de feu.

Dés le lendemain ce ne fut plus un secret, tout le monde le sçut; le Duc d'Alençon entendit raillerie, & en parla sans façon avec le Roi & avec Bonivet même. La Princesse sa femme fut plus grave, & n'eut qu'une dédaigneuse froideur pour la témerité de l'Amiral.

Le Connétable s'en apperçût avec plaisir: Ne punissez pas ainsi toutes les audaces, lui dit-il, fort bas, il en est de si respectueuses qu'on peut bien les pardonner. Je ne les approuve en qui que ce soit, répondit la Princesse; il en est donc je m'aperçois avec mépris & avec horreur, & d'autres que je plains, & que je voudrois voir finir: En achevant ces mots elle voulut le quitter; il la retint

par ſa robe. Ah Madame,lui dit-il, je ne guerirai jamais!

N'eſpérez pas de voir finir mon amour; je voudrois mourir,ſi je croiois ceſſer de vous aimer. La Prince n'eut point réponſe que des regards pleins de langueur dont il ſentit bien tout le charme, & il la vit s'en aller avec une ſorte de douceur qu'il y avoit long-tems qu'il n'avoit reſſentie, vous voyés qu'il n'étoit pas heureux; mais j'oſe dire que la Princeſſe ſoufroit encore plus que lui; elle étoit toûjours en garde contre elle-même; elle ſe combattoit, & ſe ſurmontoit pour ainſi dire à tous les momens,elle avoit une tendreſſe infinie pour le Connétable; elle n'en laiſſoit riẽ échaper, & elle n'en reſſentoit les triſtes & violens effets qu'avec une douleur extrême,elle ne s'en expliquoit qu'à la fille de Loüis

Loüis XII. qu'elle aimoit paſſionnément, & à moy qui ai toûjours partagé cet innocent ſecret avec elle.

On n'étoit plus qu'à quatre petites journées de Lyon lorſque Madame d'Alençon ſe trouva aſſez mal pour ſupplier la Reine de trouver bon qu'elle n'allât plus avec elle. Elle envoya ſon équipage à la ſuite du Roy, c'eſt à dire ſes Dames & ſes filles. Elle ſe mit avec moy dans un eſpece de petit chariot fort magnifique où l'on ne tenoit que deux, & comme il étoit tiré par ſix chevaux bien legers elle alloit fort vîte, & de cette maniere elle partoit beaucoup plus tard, & elle arrivoit preſque auſſi-tôt que le Roi, n'ayant auprés d'elle que cinq ou ſix hommes à cheval pour la ſuivre.

Nôtre premiere journée ſe fit

avec beaucoup de ſatisfaction par le plaiſir que la Princeſſe avoit d'être avec moy ſans contrainte. Nous écrivimes deux fois à la Princeſſe Renée qui étoit dans le chariot de la Reine, & nous en reçumes trois jolies lettres : & la Ducheſſe d'Alençon ſe trouva ſi bien d'aller de la ſorte, que quoiqu'elle commençât à ſe mieux porter , elle voulut continuer ſon voyage avec moy ſous prétexte d'être encore incommodée. Le lendemain le Roy luy envoya des vers tout à fait ingenieux, Marot & Bail en firent auſſi de trés-agréables.

Enfin le troiſiéme jour, comme nous traverſions une plaine fleurie , & que nous allions avec rapidité, il ſortit tout d'un coup d'entre quelques arbres pluſieurs ſatires qui ſe jettant aux rênes des chevaux , les voulurent con-

duire d'un autre côté : celui qui nous menoit ſe mit en état de faire quelque reſiſtance ; mais deux de ces ſatires fort diſpos s'élancérent à ſes cotez, & dans cet inſtant le chariot fut entouré de toutes ces divinitez champêtres qui avec des chalumaux & des muſettes joüoient & danſoient autour de nous, les gens de la Ducheſſe d'Alençon s'aprocherent pour ſçavoir ſa volonté ; elle leur ordonna qu'on les laiſſât faire. Ces ſatires la détournerent de quelque pas du chemin, & nous menerent dans le plus aimable endroit que j'aye vû de ma vie. Ils arrêtérent le chariot & deſcendirent reſpectueuſement la Princeſſe, & la firent paſſer ſous un arc de triomphe de feüillage & de fleurs, le plus galand & le plus agréable que l'on ſe puiſſe imaginer. Les

pilaſtres & les termes qui le ſoûtenoiét étoient de verdure. Mille feſtons ornez des chifres de la Princeſſe étoient ratachez par des touffes de rubans de toutes couleurs qui faiſoient un mélange qui plaiſoit infiniment, On fit aſſeoir la Ducheſſe ſur un petit trône composé de myrte : & de ces herbes charmantes qui exhalent un ſi agréable parfun, à dix pas de ce galant arc de triomphe, un théatre de gazon s'élévoit à deux pieds de terre décoré avec un art ſi naturel qu'on n'eût jamais pû croire que l'artifice s'en fût mêlé. Une mnſique delicieuſe ſe fit entendre, & tous ces ſatires danſérent un ballet ſi rempli de figures diverſes, & ſi ingénieuſement imaginé que je n'ay jamais rien vû de ſi divertiſſant: ils repréſenterent l'enlevement de quelque Nymphe, mais ſi ad-

mirablement exprimé qu'on connoiſſoit aux geſtes de ces ſatires les différentes paſſions dont ils étoient agitez: on voyoit l'amour & les deſirs dans les ſatires. La crainte & l'embarras dans les Nymphes. L'audace & la force dans l'entrepriſe de ceux-cy. La honte & la douleur dans le ſort de celles-là. Enfin ces merveilleux pantomimes avoient des figures ſi animées, que je n'ay jamais rien vû de ſi vivement repreſenté.

Aprés cela de jeunes bergeres parurent, & chantérent les loüãges de la Princeſſe, ſix Nymphes & douze ſatires finirent cette charmante fête en luy préſentant des corbeilles pleines de fruits avec des eaux délicieuſes, & s'étant empreſſez de la remetre dans ſon chariot, ils nous reconduirent dans la route au ſon de

leurs voix & de leurs inſtrumens, & nous reprimes nôtre chemin avec une gaïeté extraordinaire.

Un de ces galans Satires m'avoit paru moins afreux que les autres, il n'avoit point danſé, & s'étoit toûjours tenu auprés de la Princeſſe. J'avois crû voir quelque choſe de divin en ſa perſonne, je l'avois dit à la Ducheſſe d'Alençon, & je ne m'étois point trompée ; car c'étoit veritablement le Duc de Bourbon qui luy avoit donné cet agréable divertiſſement. Nous en diſions librement nôtre avis ; & nous avions paſſé une bonne partie du chemin à nous en entretenir ; quand la nuit nous ſurprit, & que nous commençames à être en peine de la maniere dont nous nous conduirions : Nous n'eumes pas une lõgue inquiétude. Vingt hommes à cheval parurent avec

des flambeaux à la main. Ils étoient vêtus des livrées de la Princesse avec des masques qui les empêchoient d'être reconnus. Helas, me dit la Princesse, je suis persuadée comme vous que c'est ce malheureux Connétable qui m'a donné cette fète. Je ne puis m'empècher d'être touchée de ce qu'il fait. Que n'est-il heureux avec une autre personne qu'il aimeroit avec de tels sentimens, ou que ne m'est-il permis d'y pouvoir répondre. Elle s'abîma aprés ces paroles dans une profõde rêverie dont elle ne sortit qu'en trouvant un papier cacheté dans sa poche; elle ne le voulut pas lire devant tant de témoins suspects qui pouvoient l'observer, elle attendit qu'elle fut arrivée, & elle n'étoit qu'à quelques pas du lieu où l'on devoit coucher quand le Duc de Bourbon avec le Comte de S.

Paul, Caumont, Fronſac, la Rochefoucaut, Chaligni, & S. Sevrin vinrent au devant d'elle, & lui temoignerent l'inquiétude de toute la Cour de ce qu'elle étoit arrivée ſi tard, Bonivet parut dãs le même moment, & il pût entendre que la Princeſſe contoit agréablement ce qui l'avoit retenuë avec tant de plaiſir. L'Amiral rougit de dépit, & la plûpart crurent que c'étoit luy qui avoit encore donné ce charmant divertiſſement. Le bruit en fut à la Cour auſſi-tôt que nous: & ce qu'il y eut d'admirable, c'eſt que la vanité de cet homme fit qu'il fut bien aiſe qu'on crût que c'étoit luy, quoy qu'il eût une douleur mortelle que ce fût le Connétable comme il en fut bien-tôt éclairci par ſes intrigues, mais il ſe garda bien de le découvrir, & comme je vous le dis, ſa vanité

vouloit qu'on crût que c'étoit lui.

Le jeune Roi fit tout autant de careſſe à ſon aimable ſœur, que s'il ne l'eût vuë depuis longtems. On parla fort de ſon avanture, on danſa ce ſoir-là, & quand la Ducheſſe d'Alençon fut retirée dans ſa chambre, elle ouvrit le papier qu'elle avoit trouvé dans ſa poche, elle reconnut qu'il étoit écrit de la main du Connétable, voici ce qu'il y avoit dans cette lettre.

Ne puis-je pas ſous les dehors d'une galanterie que l'uſage authoriſe vous faire voir de ſerieuſes marques de mon amour & vous dire, adorable Princeſſe, que ces jeux, que ces fetes, que tout ce qu'on imagine pour vous divertir prend ſa ſource de la pureté & de l'ardeur de mes ſentimens, qu'ils ſont paſſionnez & tẽdres. Vous ſçaurez par la ſuite des tems qu'ils ſont ſincéres & fideles.

Pauvre Prince, s'écria la Duchesse d'Alençon en se tournant vers moi qui avois lû par dessus son épaule. Si des maux partagez se pouvoient diminuer tu souffrirois moins. Aprés avoir dit encore plusieurs choses, par où nous plaignions elle & moi le destin de l'un & de l'autre, Je me retirai.

Je vous ai déja dit qu'il y avoit tant d'Etrangers à la Cour, qu'on ne sçût jamais au vrai qui avoit donné cette galante fête soit par la discretion du Duc de Bourbon, ou par la vanité & le silence de Bonivet. La Princesse l'avoit trouvée si ingenieusement imaginée qu'elle ne pût s'empêcher de suivre une idée qu'elle lui donna, d'un ouvrage excellent qu'elle fit en Vers intitulé * L'Histoire des Satyres

* Dans les Poësies de la Reine de Navarre imprimées en 1548. à Lyon.

& des Nymphes de Diane. Il eſt long, & ſi je vous le diſois, il interromperoit pour trop long-tems le fil de mon diſcours, je vous en ferai quelque jour la lecture.

Le tems que nous fumes encore à Lyon avec le Roy ſe paſſa en divertiſſemens continuels, qui durérent juſqu'à la veille de ſon départ pour l'Italie. Il partit, & il y eût bien des pleurs répanduës ſur tout par la Reine & par la Princeſſe. Il ſe peut faire qu'il y en eût encore d'autres, mais ils furent cachez : Le Roy fut attendri, quelque ardeur guerriere qui l'enlevât des bras de ces Princeſſes; il ne s'en arrachoit qu'avec peine. La Ducheſſe d'Alençon étoit inconſolable, elle ne prenoit pas la peine d'eſſuyer les larmes dont tout ſon viſage étoit couvert. En cet

état le Connétable s'aprocha d'elle, & l'assura qu'il lui conserveroit, & qu'il lui rameneroit la personne de ce cher frere. Oüi, Madame, continua-t-il, croyez en ma parole : croyez en mon amour qui me peut tout faire faire, qui peut me rendre invincible aussi bien que les Troupes de mon Roy. Si ma Princesse veut jetter sur moi un de ces regards adorables qui connoissent si bien le chemin de mon cœur. Généreux Prince, repartit la Duchesse en le regardant avec des yeux tous noïez de larmes, ramenez moi le Roy, comme vous me le promettez ; je vous en conjure, & croyez que rien ne me peut empêcher de rendre justice à vôtre vertu.

Le Roy & tous les Guerriers qui l'accompagnoient partirent : Il fut reçû par le Duc de Sa-

voye avec une magnificence extraordinaire, & de là il marcha vers Milan. Je ne ſçai point aſſez bien parler de la Guerre pour vous faire un détail de celle-là, & pour vous repreſenter la fameuſe Bataille de Marignan : Il ſuffit de vous dire qu'avant le combat le Roy voulut être armé Chevalier, & qu'il choiſit un homme illuſtre à qui il voulut faire un honneur ſi peu ordinaire à un ſujet, que c'eſt le ſeul qui l'ait jamais eu. Ce fut le célébre Bayar dont vous aurez ſans doute entendu parler. Il arma donc le Roy Chevalier, & ce genereux Monarque n'en fut que trop digne par mille actions éclatantes de la plus brillante valeur. le Connétable fit des prodiges de ſa perſonne ; & le ſuccez de cette journée ne fut dû qu'à ſa conduite, & qu'à

ſon intrépidité ! Mille braves ſe ſignalerent, & la gloire de cette victoire fut complete.

Vous pouvez-vous imaginer, belles Princeſſes avec quelle joïe ce jeune & victorieux Monarque fut reçû ; dans les tranſports que la Princeſſe en reſſentoit, elle fit un accueil plein de charmes à l'amoureux Connétable, Ah, Seigneur, lui dit-elle, vous me l'aviez bien promis que vous me rameneriez le Roi : Madame, lui repondit-il, je ne puis jamais manquer à tout ce que je vous ai dit ; je vous rapporte un cœur plus plein de vous-même qu'il ne l'a jamais été. Ne parlons point de ces choſes je vous en conjure, interrompit-elle, & ne gâtez pas par ce mauvais diſcours l'obligation que je vous ai, & voïant qu'il vouloit encore parler ; n'arrêtez pas ma reconnoiſſance, conti-

nua-t-elle avec précipitation & en le quittant,

La Cour reprit le chemin de Paris ; & je n'aurois jamais fait, si je vous disois tout ce qui se fit d'agréable pendant le retour. Il y eut encore plus de fètes & d'avantures que dans le voïage.

La Duchesse d'Angoulême avoit envie d'épouser le Duc de Bourbon ; elle crût ce temps favorable pour faire éclater ses desseins ; mais avant que de les lui faire connoître, elle jugea à propos de l'assurer de sa passion. Que ne fit-elle point pour y reüssir ? quels regards, quelles maniéres ? Mais elle se lassa bien-tôt de ces lents témoignages d'amour, elle avança des paroles flateuses ; elle se servit ensuite d'autres qui étoient plus tendres. Le Prince qui la voïoit si puissante dans l'état & auprés du Roi observoit

une conduite pleine de déférence & de respect pour elle, & comme vous sçavez que personne au monde n'a l'air si charmant que lui, cette Princesse passionée s'enflammoit encore davantage, & se flatta qu'il répondoit à son amour.

Un jour qu'il étoit chez elle où il alloit fort souvént, mais aux heures qu'il sçavoit bien que toute la Cour y étoit, ennuiée de ne le voir jamais qu'avec tant de temoins, & lassé d'entendre deux ou trois sçavans avec qui le Roi s'entretenoit de Semiramis. Laissons-là Semiramis & ses jardins, dit-elle au Connétable, & lui faisant signe de la suivre. Elle le mena dans un grand Cabinet à côté de la chambre où elle se promena avec lui, Je vous veux parler d'une autre Princesse, continuat-elle, qui peut-être n'a pas

moins de courage, ni d'ambition que Semiramis. Mais Prince, il faut m'ouvrir vôtre cœur & me faire voir avec sincerité tout ce qui s'y passe. Le Connétable trembla à la proposition de cette confidence des secrets de son cœur, il rougit & se troubla. L'aveugle Princesse prit cette rougeur & ce trouble à son avantage. Vous ne répondez rien, lui dit dit-elle en le regardant fixement. Helas, Madame ! lui dit-il enfin, que voulez-vous que je vous dise un ambitieux qui n'a jamais connu de passion que celle de la gloire. Quoi ! lui dit-elle, l'amour ne s'est-il point fait sentir à vôtre cœur. Avez-vous épousé une belle femme sans le ressentir. On sçait, reprit-il, que j'épousai la fille de la Duchesse de Beaujeu, sans qu'il s'en mêlât, & que l'interest de ma for-

tune me fit faire ce mariage : & n'aviez-vous rien alors dans le cœur, continuat-elle qui vous eût fait trouver plus de charmes dans un autre engagement. Le Connétable comprit trop où elle en vouloit venir, & le terrible examen qu'elle prétendoit faire : Rien, lui dit-il d'un air negligé; mon cœur a toûjours ſuivi ma raiſon, & il n'a été rempli que de ce qui ne pouvoit conduire à de grandes choſes, je ne lui ai ſouffert de frivoles amuſemens qu'avec répugnance, & ſeulement pour ne paroître ni inſenſible ni farouche. La Ducheſſe toute habile qu'elle étoit crut, ou voulut croire ce qu'il lui diſoit. Vous êtes donc incapable d'aimer, reprit-elle ; Pardonnez moi, Madame, repliqua-t-il. J'ai des amis que j'aime avec tendreſſe ; je parle du beau ſexe, re-

partit-elle, ne ſçauriez-vous l'aimer. Croïez-vous qu'on ne puiſſe avoir une agréable & forte union avec une femme : Je le crois, Madame, reprit-il ; Puisque tout le monde ſçait mon attachement pour Madame Renée, & l'amitié que j'ai pour la Comteſſe de Sancerre, je ne parle pas de ces languiſſantes affections, repliqua la Ducheſſe ; je veux de plus grandes vivacités de l'amour : en un mot, ne pouvez-vous point vous livrer à ſes douceurs, & ſi quelque perſonne recommandable par un grand rang, par un grand mérite, qui auroit de la beauté & de l'eſprit, ſi une Dame ſentoit de l'inclination pour vous & vouloit ſuivre ce panchant involontaire, mais inſurmontable ; Prince repondriez-vous à des ſentimens qui vous ſeroient ſi avantagenx. Le

Connétable s'aperçut du dessein de Madame d'Angoulême ; il trembla, il fremit, il rêva quelques momens & évita des yeux qu'il voïoit bien sans les regarder être avidement attachez sur son visage. Madame, lui repondit-il avec une adresse pleine de prudence, je ne suis point fait pour bonheur pareil à celui que vous venez de representer avec tant d'art & tant d'esprit; il tenteroit la vertu d'un Dieu, jugez ce qu'il feroit sur le cœur d'un homme. Mais, Madame, sans me repaître de chiméres, si vous me permettés, je vous dirai tout simplement mes sentimens. Si j'avois été assez heureux pour plaire à une Dame telle que vous venez de la dépeindre, je serois furieusement délicat sur la conduite qu'elle tiendroit avec moi, & mon estime lui seroit assurément

necessaire avant mon amour. Mon amour ne paroîtroit jamais, s'il ne naissoit de mon estime, & sur tous les premieres impressions regleroient tous les mouvemens dont mon ame seroit capable.

La mere du Roi demeura long-tems sans répondre à ces paroles ; elle soupira ensuite, & se tournant vers le Connétable avec un visage majestueux. Rentrons, lui dit-elle, je suis bien aise d'avoir sçû une partie de vos sentimens ; peut-être que nous les connoîtrons mieux dans quelque tems. En achevant ces mots, elle repassa dans sa chambre, & tira par là le Duc de Bourbon du plus grand embarras où il se fût trouvé de sa vie. Il vint chez moi le plus promptement qu'il pût me faire part de ses allarmes, & me rendre com-

pte de cette converſation. Je la redis aux deux Princeſſes ; Madame Renée ſe douta que la Ducheſſe ne s'en tiendroit pas là, & que l'on en verroit bien-toſt la ſuite, & la Princeſſe craignit que le Prince ne fût livré à une perſécution ouverte de la part de ſa mere, & elle prévit qu'il alloit entrer dans tous les malheurs où depuis ſa vie a été plongée.

Quelques jours ſe paſſérent ſans que Madame d'Angoulême lui dît rien de plus ſérieux : elle lui adreſſoit ſeulement quelques paroles de railleries ſur l'amour dont il s'étoit fait une ſi difficile idée.

On étoit ſur la fin de l'année, & nous avons une coûtume de célébrer le premier jour de l'an par de petits preſens que l'on ſe fait,& auſquels l'on ne manque-

roit pas pour quoi que ce ſoit, du moins entre les amis ; tellement que tout le monde eſt fort empreſſé à faire faire de jolies choſes , ou à les chercher pour ſe les donner. La veille de ce grand jour , la Ducheſſe d'Alençon & Madame Renée qui ſe cachoient myſterieuſement ce qu'elles ſe donneroient l'une à l'autre, mais qui d'ailleurs étoient en confidence pour ce qu'elles deſtinoient au reſte du monde , étoient ocupées avec moi à diſpoſer de tant d'agréables & de belles choſes : car ſur tout les preſens de ces deux Princeſſes pour le Roy étoient accompagnez de vers charmans , & ce jeune & ſpirituel Prince y répondit de la plus galante maniére que l'on puiſſe imaginer , mais je m'en tais ; pour vous dire que la Princeſſe Renée don-

noit aussi bien que moi dés étrennes au Connétable : on appelle ainsi ces petis présens.

La Duchesse d'Alençon ne lui en voulut point donner, quoi que cela ne pût tirer à aucune conséquence. Quand j'eus fait tous mes petits paquets ; & que les Princesses étoient encore tres-empressées sur ce qu'elles devoiẽt envoïer, la petite chienne de Madame d'Alençon se vint mettre sur mes genoux, en se joüant avec quelque chose de brillant qu'elle tenoit à sa gueule : Elle avoit pris parmi tous les bijoux des tablettes d'une jolie invention faites comme un petit livre, où il y avoit des diamans. Je dis aux Princesses que je les allois envoyer au Connétable de la part de Lutine, & lui faire écrire quelque chose de sa façon en langage de chien. Elles rirent de

ma

ma penſée, la Ducheſſe d'Alençon s'y voulut pour tant oppoſer, mais la Princeſſe Renée ſe moqua d'elle, & voulut que je ſuiviſſe mon deſſein; je pris donc une plume, & j'écrivis avec promptitude ce que je vais vous dire, ce ſont d'aſſez mauvais vers où je n'ai ſuivi que le prémier feu.

Lutine à ſon ami.

En ce jour où c'eſt la coutume
Pour marquer l'amitié de faire des preſens
Recevez ce petit volume.
Où vous pourrez & ſans ancre & ſans plume
Tracer en abregé vos maux les plus cuiſans,
J'y joins un Almanach, meuble fort néceſſaire
A tous les pauvres amoureux.

Cherchez-y les tems & les lieux
Commodes au tendre mistere.
Peut-être y verrez-vous les momens bienheureux
Où vôtre amour doit avoir son salaire,
Ou plûtost regardez les yeux
De vostre charmante maîtresse,
Vous pourrez les entẽdre mieux,
N'ont-ils pas bien de la tẽdresse.
Ah, si son cœur pour vous en avoit autant qu'eux!
Le vostre n'auroit plus ni chagrin ni tristesse,
Je vous donne en amie un salutaire avis.
Enfin pour vous servir je fais ce que je puis.
Je voudrois bien guérir le mal qui vous tourmente,
Mais vous me connoissez, vous sçavez qui je suis;
Et Lutine en amour n'est pas assez sçavante.

Pour vous enſeigner l'art de finir vos ennuis.

Nous autres Chiens nous aimons ſans fineſſe,
La nature nous guide, & regle nos deſirs,
Et toûjours l'inſtinct qui nous preſſe
Eſt ſuivi des plus doux plaiſirs.
Pour vous humains il n'en eſt pas de même
Vous avez vos devoirs, & vos loix en aimant,
Et ſouvent parmi vous la façon dont on aime
Oſte à l'amour ſa force & tout ſon agrément.

Je m'interrompois ſouvent moi méme par les folies que je diſois en écrivant des vers. je les cacherai avec les tablettes, & ordonnai à un garçon de la Chambre de les faire porter au plus

vîte aprés minuit chez le Connétable. Il m'obéit & le lendemain je reçûs des étrennes fort galantes de sa part, & la réponse à ce que j'avois envoïé, la voici.

L'ami de Lutine à Lutine.

Vos avis, fidelle Lutine,
Ne charment que trop mes ennuis,
Et si dans l'état où je suis;
Au milieu des chagrins que le Ciel me destine
Au milieu de tant de malheurs,
Quelque chose pouvoit soulager ma tristesse,
Les bontez dont pour moi vostre cœur s'interesse
Tariroient pour un tems la source de mes pleurs,
J'accepte avec plaisir les dons que vous me faites,
Cent fois dans vos chéres tablettes

J'écrirai mes regrets, & peindrai mon amour.
Je tracerai cent fois sur leurs feüilles discrétes,
Et mes peines les plus secrétes.
Et les maux que mon cœur souffrira plus d'un jour.
C'est tout l'usage qu'en peut faire
Vn amant dont les Dieux ont reprouvé le cœur.
I'y chercherois en vain le tems propre au mistére
Ie n'y trouverois point les heures du bonheur.
Aussi ce n'est point là ce que prétend ma flâme.
Depuis le moment rigoureux
Que le Ciel condamna mes vœux,
Et qu'un devoir cruel tiranisa mon ame
Vous le sçavez assez; je ne prétens, helas !
Que voir quelquefois les apas,

De celle pour qui je ſoupire
Que l'adorer toûjours, & quelque-
fois lui dire,
Que j'aime ſans ſonger à pouvoir
être heureux,
Et que de ceux qu'amour ſoumet à
ſon empire.
Je ſuis le plus à plaindre, & le plus
amoureux.
Seule à mes maux vous donniez
quelques larmes.
Vous plaigniez ſeule mes tour-
mens
Et ſouvent vos triſtes accens
Aux yeux qui m'ont charmé, retraſ-
ſoient mes allarmes
Continuez ce charitable emploi,
Servez avec tranſport nôtre jeune
Maîtreſſe,
Parlez ſouvent de ma tendreſſe
Et quelque fois à ſes yeux plaignez-
moi,
Qu'elle eſt aimable! Qu'elle
eſt belle!

Que son esprit est digne de son
cœur !
Que vostre sort est doux d'être toûjours pres d'elle
Helas ! qui n'envieroit un semblable bonheur.

On loüa fort ces vers ; Madame d'Alençon me gronda doucement de les avoir attirez, tant sa vertu austére se faisoit de scrupule des choses les plus legéres. Mais lui disois-je à mon tour en colére contre une rigueur qui n'avoit nul intervale; Il n'y a rien de plus innocent que les marques d'amour que le Connétable vous donne ; il ne demande rien, il n'espére rien, il s'échape & me dit quelquefois, qu'il m'aime, reprit la Duchesse ; je veux qu'il se taise, & je ne veux rien voir. Vous voudriez aussi peut-être, lui repliquai-je, qu'il ne vous aimât

plus ;- je le devrois ſouhaiter, reprit-elle ; & qu'il en aimât un autre, continuay-je avec dépit : O ! pour cela, dit-elle en rougiſſant un peu, vous êtes trop fâchée contre moi, ma chére Comteſſe, de vouloir m'ôter tout d'un coup un cœur auſſi illuſtre que celui du Duc de Bourbon: Pourquoi me perſecutez - vous encore? Ne ſçavez-vous pas comme moi ce qui ſe paſſe dans mon ame. Si le Ciel eût voulu unir nos fortunes, comme il n'a que trop uni nos affections, ſans doute j'aurois été trop heureuſe de paſſer ma vie avec un auſſi grand homme que le Connétable, mais puiſque nous ſommes ſi cruellement ſéparez, il faut cacher nos foibleſſes, ſi nous ne pouvons pas les vaincre. Je ne veux pas qu'il me montre une paſſion que je ne puis plus écou-

ter ſans bleſſer mon devoir : Mais je vous l'avoue, Madame, je ne ſçaurois ſouffrir qu'il la porte ailleurs; je me fais un plaiſir malgré moi de regner dans le cœur de cét aimable Prince, & s'il étoit capable de me l'ôter il manqueroit à ma vie une gloire, qui m'en rendroit la ſuite pleine d'ennuis & d'amertume : Enfin qu'il m'aime, qu'il ſe taiſe, qu'il ſouffre comme moi, mais que ſon cœur me ſoit fidelle, & ne brûle jamais d'autres feux.

Les étrennes qui j'avois envoyées au Connétable ne furent pas les ſeules qui l'occuperent; & comme il s'habilloit on trouva ſur ſa toilette un petit coffre d'une matiere rare qu'il ouvrit, dans lequel il trouva une chaîne de pierreries d'une grande beauté, & d'un prix ſi exceſſif, qu'il ne balança pas à croire que ce

présent venoit du Roi. Il le prit pour la considérer de plus prés ; il apperçût dessous une riche boëte de portrait, il l'ouvrit avec quelque émotion ; mais qu'il fut épouvanté quand il reconnut le visage de la Duchesse d'Angoulême ? il laissa tomber ce portrait, & frémit d'une si terrible maniere, qu'elle ne lui pouvoit présager que des malheurs.

Le Prince fut mille fois tenté de lui renvoyer son present : Il vint se consulter avec moi, pour sçavoir de quelle maniere je croyois qu'il en devoit user. Enfin nous convinmes qu'il lui en parleroit, il le fit en lui disant qu'aparemment on s'étoit mépris en lui envoyant une chose si magnifique, & qu'il avoit pourtant reçûë avec un profond respect. Le Duchesse que sa premiere démarche avoit renduë hardie a-

cheva de se découvrir, & lui parla ouvertement de sa passion. Elle avoit compris que tout ce qu'elle avoit fait jusques là n'avoit servi qu'à amuser son cœur sans le contenter : Elle vouloit plus de solidité dans ses desseins & sçavoir si ses desirs pourroient être pleinement satisfaits. Le Prince répondit à cette attaque avec un si grand désordre d'esprit qu'elle se flatta qu'il venoit de la condescendance qu'il avoit pour ce qu'elle souhaittoit tant. Le Roi les interrompit; & comme elle étoit dans un contentement qui naissoit de ses esperances, elle parla à son fils de ses desseins, & obtint aisément son aveu pour épouser le Connétable. Ce ne fut bien-tôt plus un secret ; le bruit s'en répondit sourdement : tout le monde se disoit cette grande nouvelle à l'oreille,

& nous l'apprimes comme les autres.

Madame d'Angoulême choisir Bonivet pour être son agent d'amour auprés du Connétable, & elle choisit mal ; l'Amiral de Bonivet étoit la personne la moins propre pour la négotiation de son mariage. Il se piquoit d'être l'homme du monde le mieux fait. Il brûloit d'envie contre le Duc de Bourbon, voyant bien malgré son amour propre que ce Prince avoit toute sorte d'avantage sur lui.

Il avoit connu l'amour que le Connétable avoit pour la Duchesse d'Alençon, il se doutoit bien que son beau-pere lui ôteroit tout accez auprés d'elle, & le prendroit d'une hauteur où le Roi ne s'étoit point porté, parce que l'Amiral étoit son favori, & qu'il excusoit facilement tout ce

que l'amour faiſoit faire. Ces raiſons jointes à celles que la jalouſie d'ambition lui cauſoit encore obligerent Bonivet à ſervir mal la mere du Roi : il tourna ſa commiſſion en plaiſanterie auprés du Duc de Bourbon, & l'un & l'autre ne firent que rire de la folie de la Ducheſſe d'Angoulême. Elle receut enfin dans toute ſon amertume la réponſe du refus du Connétable; que ne penſe point en cét état une femme fiére, belle encore, imperieuſe, vaine, ſortie d'un Sang auguſte, & mere du plus grand Roi de la terre. Sa fureur ne trouva point de modération; elle voulut dans ſes premiers mouvemens perdre le Connétable; & exhala tout ſon déplaiſir auprés du Chancelier du Prat qui l'adoucit un peu, en lui faiſant eſperer qu'elle pourroit en-

core réduire le Connétable à sa volonté, qu'il pourroit l'épouser par interest, puisqu'elle étoit la plus proche heritiere de feuë sa femme, qu'elle en auroit la succession, en donnant atteinte au contrat de mariage du Connétable, & à l'ancienne substitution de la Maison de Bourbon.

Pleine de cette esperance, elle intenta le procés, & le poursuivit, le Prince le perdit, & se trouva par là privé de tous ses biens. La Reine qui l'estimoit infiniment pensa à réparer son infortune en lui faisant êpouser la Princesse sa sœur: elle lui en parla, mais Madame Renée s'excusa sur l'amitié & la familiarité qu'elle avoit toûjours euë avec ce Prince qui faisoient qu'elle ne pouvoit s'accoûtumer à le regarder comme un mari. Cet-

té genereuſe perſonne qui ſçavoit ſon attachement pour la Ducheſſe d'Alençon, ſe feroit volontairement expoſée au reſſentiment de la Reine, & à toute ſorte de rigueur, plûtôt que de procurer encore du chagrin au plus fidele & au plus malheureux amant de la terre.

Il ſe paſſa un trés-long-tems pendant le cours de ce malheureux procés, où la mére du Roi tourmenta le Connétable de toutes les manieres; car ſi elle faiſoit paroître contre lui en public la haine la plus immodérée; elle lui faiſoit faire en ſecret les plus vives recherches dont elle pût uſer; & elle l'accabloit également par les effets de ſa rage, & par ceux de ſa douceur.

Comme ce qui paroiſſoit au dehors n'étoit que des marques

d'inimitié, le Duc n'alloit point chez elle, & ce qu'il y avoit de plus rude pour lui, il n'alloit point aussi chez la Duchesse d'Alençon; & il ne lui osoit plus parler au moins devant le monde. Cette judicieuse Princesse avoit bien compris à quelques paroles piquantes que sa mere lui avoit dites qu'elle sçavoit l'amour que l'infortuné Connêtable avoit pour elle. Si bien que Madame d'Alençon n'avoit garde de l'aller encore aigrir en ne paroissant pas toute entiére de son côté dans ce malheureux procés, & en n'observant pas une conduite sérieuse pour le Duc de Bourbon.

Enfin il perdit ce procés avec un chagrin terrible, moins pour se trouver par là dépoüillé d'une si riche succession, que par tous les sujets qu'il eut de se plain-

dre : Il conçût une horreur insurmontable pour la Duchesse d'Angoulême, & la traita en toute rencontre avec une hauteur & un mépris qui le vangea, & qu'elle sentit vivement jusques dans le fond de son cœur. Cependant l'issuë de cette affaire qui tenoit toute l'Europe attentive fut bien tôt apprise par tout. L'Empereur en prétendit tirer du profit, & medita dés lors d'attirer à lui le Connétable. Pour cet effet il donna ses instructions au Comte de Rœux, & l'envoya en France *incognitò* pour parler au Connétable : Il arriva, & trouva bien-tôt moyen de l'entretenir en secret. D'abord la vertu du Duc de Bourbon s'éfaroucha des propositions qu'on luy faisoit. Infidelle à son Roi, rebelle à sa Patrie. Ces noms monstrueux ne se présen-

térent à son esprit que pour l'épouvanter : Il les repoussa avec tout son courage, & ne se laissa point éblouïr par les offres éclatantes que l'Empereur lui faisoit faire : Mais le Comte de Rœux qui étoit l'esprit le plus délié & le plus fin de toutes les Espagnes, & capable en un mot d'une si délicate négociation ne se rebûta pas ; & à diverses reprises il sçût si bien prendre son tems dans ceux où le Duc avoit des sujets sanglants de mécontentement, ou de la part du Roi, sur les fonctions de sa Charge, ou de la part de la Duchesse d'Angoulême qu'enfin il l'ébranla, & sa grande ame eut le sort des ames ordinaires : Elle se troubla, elle s'affoiblit & fit une chute funeste en le rendant capable d'écouter les propositions que l'on lui faisoit. Tout lui pa-

roiſſoit affreux dans ſon païs ; tout l'en chaſſoit, & tout lui étoit favorable par les endroits qu'on lui montroit. Il ne voïoit qu'une fortune riante, & un chemin agréable qui le conduiſant à la Roïauté le menoit à une pleine vangeance.

L'Amiral même tout inférieur qu'il lui étoit par tous les endroits le chagrina en deux ou trois rencontres : il l'en punit hautement par des maniéres convenables à ſa naiſſance, & qui firent ſentir vivement à Bonivet la diſtance qu'il y avoit de lui à un Prince du Sang de la fierté & du courage dont étoit le Duc de Bourbon.

Le Roi malgré l'amitié qu'il avoit pour ſon favori conſervoit de grands égards pour le Connétable. Il avoit dans le fond de ſon cœur une parfaite eſtime pour

lui, & une inclination que la ſuite même n'a pas tout-à-fait éteinte ; il vivoit donc trés-agréablement avec lui nonobſtant tout ce qui s'étoit paſſé avec ſa mére, & n'avoit point changé à ſon égard ſes maniéres libres & familieres.

Ces bontez du Roi balançoient quelquefois les deſſeins du Connétable, auſſi bien que la vûë de la Princeſſe, qu'il ne pouvoit ſe réſoudre à perdre pour jamais. Il avoit des retours de vertu qui le faiſoient revenir à ſon devoir ; mais les ſouvenirs de l'injure & de l'injuſtice qu'il prétendoit qu'on lui avoit faites dans la perte de ſon procés, & la haine qu'il avoit pour Madame d'Angoulême le replongeoëit dans ſes reſolutions criminelles ; tellement qu'il avoit une gêne d'eſprit à laquelle rien ne peut

être égal. Il ne vouloit point me confier ce dangereux ſécret, mais il me pria de lui faire parler en particulier à la Ducheſſe d'Alençon à qui il avoit réſolu d'ouvrir ſon cœur, & de lui dire tout ce que l'Empereur lui faiſoit offrir; & s'il l'eût fait, les malheurs qui ſont arrivez à la France, n'auroient jamais été! Mais les deſtinées ſont inévitables, & la Princeſſe par une prudence qui l'a trompée refuſa cét entretien qu'il deſiroit ſi paſſionnément. Elle ſçavoit que depuis toutes ces malheureuſes affaires elle étoit inceſſamment épiée par ſa mére auſſi bien que le Connétable; elle craignoit l'éclat terrible de cette converſation qui ſeroit indubitablement ſçuë de la Ducheſſe: de ſorte que le Duc de Bourbon encore irréſolu dans ſon entrepriſe n'eſ-

peroit plus de parler à la Princesse, quand le ſort lui en préſenta une occaſion.

Un matin que le Roi & la Princeſſe ſa ſœur ſe parloient à leur ordinaire de quelque affaires dont ils décidoient toujours enſemble ; ils convinrent qu'ils les acheveroient l'aprés-dînée, de ſorte que quandla Reine fut r'entrée dans ſon Cabinet aprés ſon diner où Madame d'Alençon fut quelque tems avec elle, elle alla à l'apartement dn Roi, laiſſa ſa ſuite dans ſa Chambre, & ſe trouva ſeule dans un petit paſſage qui conduiſoit au Cabinet du Roi, dont les entrées lui étoient libres à toutes les heures. Elle l'ouvrit donc & y entra, elle chercha le Roi ſon frere s elle ne le trouva pas, & ne vit que le Connétable, mais de quelle maniere,

voici ce qu'il eſt neceſſaire de ſçavoir.

Il étoit aſſis ſur une chaiſe, la tête un peu renverſée, regardant un grand Portrait de la Ducheſſe d'Alençon qui étoit vis-à-vis de lui. Il s'appuyoit ſur une table ayant dans la main un petit Portrait de cette même Princeſſe; & l'on eût jugé par ſon action qu'il n'en pouvoit aſſez avoir devant ſes yeux. Dans l'autre main il tenoit un mouchoir, dont il ſembloit qu'il eût deſſein d'eſſuyer quelques larmes qui couloient lentement ſur ſes jouës. La Princeſſe recula quelque pas en ne voyant que lui, & attendrie de l'état où elle le trouvoit, elle demeura ſuſpenduë, & baiſſa les yeux, émuë ſans doute par un objet ſi peu attendu. Le Prince fit un cri de joye en la voyant. Et la voyant

ſeule ; & ne conſidérant que ſon amour, il courut les bras tendus vers elle, ſe jetta à ſes genoux, & les lui embraſſa avec une action ſi paſſionnée & ſi naturelle qu'il n'y a point de cœur qu'il n'eût touché. Il fut quelque temps ſans parler, & prenant la parole enſuite hors de lui. Quel bonheur, lui dit-il, Madame, je pourrai donc vous entretenir un moment ſans témoins ? ſouffrez-le je vous conjure ; il y va de ma vie, il y va de plus que de ma vie, Seigneur, lui dit-elle, laiſſez-moi ! Où eſt le Roi. Le Roi, reprit-il, vient de paſſer chez la Comteſſe de Chateaubriant, il m'a commandé de l'attendre une demie-heure: Accordez-moi ce tems, Madame, je ne le puis, réprit Madame d'Alençon, ſçavez-vous ce que j'ai à vous dire, continua-t-il ; je ne vous

vous parlerai point de cet amour que vous rendez ſi malheureux, & dont je ſens toute la violence avec plus de ſoumiſſion & plus de conſtance qu'un autre cœur n'eſt capable de la reſſentir. J'ai à vous faire voir des crimes prêts à ſe commettre, des trahiſons, des perfidies, des choſes énormes que vous ſeule pouvez empêcher. Eh bien, dit la Ducheſſe un peu interdite : Venez chez la Comteſſe de Châteaubriant, je vous écouterai là. Ah ! je ne puis parler qu'ici, repliqua le Prince, en lui ſerrant les genoux plus fortement que jamais : Ecoutez moi, ma chere Princeſſe ; laiſſez moi encore un moment jouïr de l'unique bonheur que j'aye eu en toute ma vie, & comme elle faiſoit des éforts pour ſe demêler de ſes bras, & qu'elle étoit un peu

panchée vers lui, la porte du Cabinet s'ouvrit, & ce fut la Duchesse d'Angoulême qui entra, & qui les surprit de cette sorte. Quelle vûë! quel aspect! elle demeura consternée, elle pâlit, elle trembla, & une fureur soudaine prénant la place de ses timides mouvemens, son visage parut d'abord tout en feu; & l'audace revenant dans son action, & dans le ton de sa voix: Je vous interromps leur dit-elle, dans des transports qui ont choisi un lieu commode pour éclater dans toutes leurs douceurs; & voyant encore le portrait de sa fille, dans la main du Connétable; cette vûë augmentant sa rage, & lui faisant tout-à-fait perdre la raison. Perfide, lui dit-elle, voila donc le sujet qui t'a fait refuser toute cette grandeur à laquelle je

t'avois voulu élever. Content des faveurs de la fille tu rebuttois celles de la mére; & refusant d'entrer dans l'alliance de ton Roi, tu deshonorois sa famille par ce honteux commerce où je te surprens. Ah! s'écria en même temps le Prince avec impétuosité Ah! Madame, lui dit-il; ces abominations sont bien dignes d'être conçuës par un cœur comme le vôtre, & d'être prononcées par une personne comme vous. Taisez-vous insolent, lui dit la Princesse emportée. Je sçaurai bien vous mettre à la raison en punissant l'indigne objet des mépris qu'on m'a fait soufrir. Le Connétable pâlit à son tour à ces redoutables paroles, mais ce fut pour l'innocente Princesse, qui s'armant enfin de toute cette heroïque hardiesse que la vraïe vertu

inſpire : Madame, dit-elle à ſa mére, les apparences ſont ſouvent trompeuſes ; je ne nierai point que vous n'ayez lieu de prendre des ſoupçons, qui ne me ſont pas avantageux, mais j'oſe dire que vous les pouſſez trop loin : Le Ciel ſçait ſi je mérite le traitement que vous me faites ; Je me juſtifierai dans un temps où vôtre bonté daignera m'écouter, je me retire ; & vous Prince, dit-elle en ſe tournant vers lui, ſongez que c'eſt ma mére. Elle fit une profonde révérence à la Ducheſſe, & s'en alla ; ces derniers mots qui étoient ſi propres à modérer l'emportement du Prince redoublerent celui de Madame d'Angoulême ; elle en ſentit tout le poids. Ce fut un trait perçant lancé au milieu de ſon cœur. Elle connut le pouvoir que la

Princeſſe croyoit avoir ſur le Duc de Bourbon, elle voyoit toutes les véritez qu'elle craignoit éclaircies. Qu'elle ſouffrit! & à ſa violence prés elle étoit aſſez à plaindre dans ce qu'elle croyoit avoir vû.

Que ne dit-elle point d'injurieux contre ſa fille, & d'outrageant contre le Connétable. Mais ſe ſouvenant des derniers ordres de la Ducheſſe d'Alençon, il voulut lui parler avec douceur, & il lui dit ſincerement comme cette avanture venoit de ſe paſſer & comme elle étoit arrivée par un pur hazard. Cette maniére la ramena en effet, mais ce fut pour la rejeter dans une honteuſe pourſuite de ſes prémiers deſſeins. Le Prince les rebuta avec dédain, elle ſe renflamma de colére, Un peu aprés elle reprit un caractére de dou-

cœur. Il lui avoüa qu'il aimoit la Princeſſe, & lui dit avec un chagrin capable de la perſuader l'infortune de ſon amour & les rigueurs continuelles qu'elle y apportoit. Cet aveu ne ſervit qu'à l'aigrir davantage; & elle êtoit ſi troublée que changeant de moment à autre; tantôt elle ſe ſervoit des paroles les plus paſſionnées que l'amour peut inſpirer; & tantôt elle diſoit des choſes ſi terribles, que la haine la plus véhémente n'a rien de ſi demeſuré. Ainſi ſa raiſon démontée lui faiſoit joüer toutes ſortes de perſonnages, & cette déplorable Princeſſe étoit l'affreux joüet de toutes les paſſions.

Tandis qu'elle continuoit à l'accabler de reproches, & de tendreſſes, de promeſſes, & de menaces, ſon illuſtre fille étoit

allée chez la Comteſſe de Chateaubriant, & elle avoit dit au Roi ce qui ſe paſſoit dans ſon Cabinet, le priant de s'y rendre promptement, il le fit pour obliger ſa ſœur, & pour finir une ſcene ſi deſagréable. Il eut tant de confuſion du deſordre où il trouva ſa mére qu'il ne pût s'empêcher de dire quelques duretez au Connétable, qui le regardant fiérement ne lui fit aucune réponſe, & ſortit de ce lieu fatal, bien reſolu de n'y rentrer de ſa vie, & d'exécuter de toute maniére les funeſtes reſolutions qu'on tâchoit de lui inſpirer depuis ſi long-tems.

Madame d'Angoulême ne pouvant contenir ſa rage & ſa douleur, eut encore l'aveuglement de choiſir l'Amiral pour ſon Confident : Elle lui fit part de ce qu'elle avoit crû voir

d'intelligence criminelle entre ſa fille & le Connétable, afin de l'intereſſer à obſerver leurs actions, & à l'obliger pareillement à lui en rendre compte ; elle ne ſongeoit pas dans ſa colére à ces retours de douceur ; & elle animoit contre ce Prince le plus grand ennemi qu'il eût.

Bonivet aprit ce que lui dit la Ducheſſe avec des tranſports peu reſpectueux, & dans leſquels il ne la ménagea point ſur les égards qu'il devoit avoir pour la plus vertueuſe Princeſſe du monde qui étoit ſa fille, & la ſœur de ſon Roi. Il lui promit qu'il la feroit ſi bien obſerver, & le Connétable auſſi, qu'il ne leur ſeroit pas poſſible de ſe voir ni de ſe parler ſans qu'il le ſçût : En effet il mit tous ſes eſpions en campagne, & la Princeſſe ne faiſoit aucun pas

qu'il n'en fût inſtruit. Cependant le Connétable ſur le point de prendre une reſolution déterminée vouloit faire entendre à la Ducheſſe d'Alençon qu'il lui alloit dire adieu pour bien long temps, au moins ſi ce n'étoit pour toujours. Il ne vouloit plus lui dire comme autrefois ſon projet, car il avoit réſolu de l'exécuter; il n'étoit plus temps de s'en dédire. Il ſe doutoit bien que ſi elle le ſçavoit elle l'en empêcheroit: Mais il vouloit lui parler une fois en ſa vie en liberté avant que de la quiter; dans ce deſſein il n'emploïa le temps qu'il reſta encore qu'à me tourmenter, & à prier la Princeſſe Renée de lui procurer un entretien particulier. Il ne nous auroit pas été poſſible d'y réüſſir, ſi la Cour ne fût venuë faire un petit tour ici où la liberté de

la campagne nous fut plus commode, qu'à Paris. La Princeſſe n'y voulut pourtant conſentir qu'à condition que Madame Renée & moi y ſerions toûjours preſentes ; afin que ſi cette entrevûë venoit à être ſçûë, comme elle le craignoit, il n'y parût pas un miſtere criminel. La voila donc reſoluë à recevoir les adieux de ce Prince infortuné dont elle aprouvoit aſſez la retraite pour quelque tems ; car elle étoit bien éloignée d'imaginer l'horrible deſſein qu'il avoit conçû.

Les Princeſſes lui firent ſçavoir par moi qu'il ſe trouvât dans le Pavillon de la Forêt ; c'eſt le même où j'ai apris que vous aviez paſſé le reſte de la nuit que le brave Lautrec vous rencontra. Cependant elles firent plusieurs tours de promenade, &

ayant laissé leurs filles, elles entrérent seulement avec moi dans le salon où elles trouvérent le Connétable: Il étoit triste comme un amant qui va quitter pour toûjours sa maîtresse. Il s'avança vers elle avec beaucoup de melancolie dans les yeux. Je vous suis bien obligé, Madame, lui dit-il, de ce que tout haï & tout persecuté que je suis dans cette Cour, j'ai permission de prendre congé de vous : je n'attendois que cet honneur, Madame, pour partir; je partirai demain, & j'irai, que sçai-je, peut-être au bout du monde. Je ne sçai, Madame, si en croyant que je ne vous verrai de ma vie, je puis parler dans ces derniers momens d'un amour infortuné qu'il y a si longtems que vous condamnez au silence: je me suis tû, & je me

tairois encore avec la même soûmission, si je n'avois crû que ces dernières & innocentes marques d'une passion si véritable & si respectueuse ne pourroient offenser vôtre vertu. Helas! Madame, je crains mon desespoir; où ne va-t-il pas me porter, il se teut en cet endroit, & attacha ses yeux avec beaucoup de trouble & d'amour sur le visage de la Princesse qui s'attendrissoit, & qui laissa tomber quelques larmes. Elles furent incontinent suivies de celles du Duc, & le silence fut long. Enfin se faisant une entiere violence; Je voudrois expirer à vos yeux, reprit-il, & je suis un lâche de ne mourir pas une fois en ma vie de gloire & de plaisir, puisque je ne l'ai point fait toutes les fois que je l'ai dû faire de chagrin & de douleur. Ju-

ſte Dieu, s'écria-t-il, joignant les mains, & les élevant à ſes yeux en baiſſant la tête ; que vois-je ? Il ſe tût encore, & aucun de nous ne pût parler. Fortune, s'écria-t-il enfin, je te défie de m'accabler encore. Tous tes traits ſont impuiſſans, je ne puis recevoir que ceux qui partent des beaux yeux de ma chére Princeſſe. Cependant je vous quitte, reprit-il, avec un profond ſoûpir, & je ne ſçai quand je vous reverrai. M'oublierez-vous, Madame ? vous rangerez-vous du parti de mes ennemis ? me ſera-t-il permis de croire que vous vous ſouviendrez avec plus de pitié que de colére des ſentimens que j'ai oſé avoir pour vous. Qu'ils ſont tendres, continua-t-il ! qu'ils ſont paſſionnez ! qu'ils ſont ſincéres & reſpectueux ! Laiſſez-moi parler, Ma-

dame, je ne blesse point vôtre gloire : C'est peut-être la derniere fois que je vous verrai.

On ne s'oposoit point à ce que disoit ce miserable Prince, & il eût pû parler encore longtems. La Duchesse d'Alençon cherchoit des termes qui ne laissassent pas trop voir sa tendresse, & qui n'affligeassent pas aussi le Connétable encore plus qu'il ne l'étoit : Elle alloit s'expliquer quand nous fumes tous bien étonnez de voir entrer l'Amiral avec une hardiesse dont il étoit seul capable. La Princesse Renée & moi nous parumes tres-offensées de son procedé Le Duc eut envie de lui commander de sortir, & par la fierté de ses regards nous jugeames qu'il alloit lui dire quelque chose de desagréable. Mais la sage Princesse à qui un moment suffisoit dans

les plus grandes occasions, pour prendre les seuls partis raisonnables, remettant le calme dans ses yeux ; elle s'avança vers l'Amiral avec un air de Majesté capable de faire trembler le plus téméraire. Bonivet, lui dit-elle, vos espions vous ont bien servi. Il est vrai, j'ai voulu recevoir les adieux du Prince qui part demain, Je ne prétens pas m'en cacher ; il m'a dit tout ce qu'il a voulu me dire ; mais je ne lui ai pas encore parlé. Je suis bienaise de le faire devant vous, & je vous assure même que ce sera avec moins de contrainte. Seigneur, dit-elle, en se tournant vers le Connétable, je ne puis assez vous dire que j'ai été sensible à tous les chagrins que vous avez eus Que je souhaite que vôtre fortune devienne meilleure. Que je me souviendrai

toûjours avec plaiſir de vôtre vertu, & que ſi mon eſtime étoit neceſſaire au bonheur de vôtre vie, vous ſeriez l'homme du monde le plus heureux, parce que rien ne l'a pût égaler. Adieu Prince, continua-t-elle en ſe faiſant un grand effort pour demeurer maîtreſſe d'elle-même. Adieu, ſouvenez-vous quelquefois de nous : Elle lui tendit la main en diſant cela ; le Prince la prit avec autant d'amour que de reſpect : il la baiſa d'une maniere paſſionnée. Aprés quoi Madame Renée & moi l'embraſſames, & lui dîmes ce que nous pûmes : mais nôtre trouble s'expliquoit bien mieux que nos paroles,

Je ne vous dirai point que pendant tout ce que je viens de vous repéſenter, l'Amiral étoit demeuré malgré ſon audace na-

turelle dans une confusion que je ne puis exprimer. Il ne s'étoit point attendu à l'air ni aux paroles de la Princesse qui l'avoient si fort déconcerté, que c'étoit une chose pitoyable que de le voir.

Quand nous eumes fait nos adieux au Prince, la Duchesse d'Alençon nous prit sous les bras Madame Renée & moi, & marcha vers la porte; mais avant de sortir, voyant qu'elle laissoit le Duc de Bourbon & l'Amiral ensemble, elle recula d'un pas, & se tournant vers ce dernier. Bónivet, lui dit-elle, je vous prie d'aller dire à Madame la Senechale de me venir parler. L'Amiral en passant lui fit une profonde réverence, elle le suivit en faisant encore un signe de tête au Duc de Bourbon..

Ce Prince se crût moins mal-

heureux qu'il ne l'avoit été de sa vie, & quand il faisoit reflexion aux paroles que la Princesse avoit dites devant l'Amiral, il y trouvoit un charme jusqu'alors inconnu à son cœur. La retenuë & la vertu de Madame d'Alençon qui alloient jusqu'à la plus grande severité, ne lui avoient jamais rien laissé dire de semblable, & ces paroles si simples & si ordinaires dans le commun usage de la civilité devenoient d'un prix infini pour le Connétable, prononcées de la bouche de cette Princesse. Il alla dés le soir même prendre congé du Roi, qui ne s'oposa point à son départ, n'étant pas fâché qu'il s'absentât quelque tems à cause des violences continuelles de sa mere qui causoient tous les jours quelque nouvel éclat.

Cette Princesse sentit vive-

ment ce départ ; elle aimoit encore mieux le voir ingrat que de ne le point voir du tout. La douleur qu'elle en ressentoit se répandit avec tant d'aigreur sur la Duchesse d'Alençon que toute la Cour en murmuroit. Le Duc d'Alençon même qui connoissoit la vertu de sa femme eut quelques paroles piquantes avec sa belle mere sur la persécution qu'elle lui faisoit ; le Roy aussi lui en parla avec chagrin. La Duchesse d'Alençon toûjours prudente & respectueuse, jugea à propos de s'absenter aussi, jusqu'à ce que la fureur de sa mére fut apaisée : Elle le fit trouver bon à son mari & au Roy ; elle choisit une parfaitement belle maison à une distance assez éloignée de Paris, afin que les visites ne l'importunassent point : Bien des Dames s'empressérent pour

la ſuivre ; & ſi elle eût voulu la Cour eût été bien-tôt déſerte par le nombre de celles qui vouloient groſſir la ſienne. Elle les remercia avec cet air charmant qui lui gagne ſi bien les cœurs. Elle pria le Comte de Sancerre de trouver bon que je l'accompagnaſſe ; il y conſentit par l'extrême complaiſance qu'il avoit pour moi, & nous fimes enfin nôtre voyage qui ne laiſſa pas d'être long. Il dura prés de quatre mois. Durant ce temps la Reine vint une fois voir la Princeſſe : Madame Renée y vint trois fois, & y demeura huit jours chaque fois. Le Roy y venoit tres-ſouvent, je puis dire, que quoique nous fuſſions aſſez ſeules, je ne me ſuis jamais moins ennuïée : car comme le Duc d'Alençon n'y étoit pas, nous n'avions nulle contrainte ; & l'hu-

meur & l'esprit de la Princesse ont des charmes qui faisoient mon unique satisfaction.

Quoiqu'elle ne fust pas bien gaye, elle ne laissoit pas de se divertir dans ce beau desert. La maison de la Duchesse étoit grande, & composée de femmes tres-aimables & de tres-honnêtes gens. Il y avoit tous les jours des musiques charmantes: Le fameux Goudimel les conduisoit. Comme toutes ces personnes sçavoient chanter & joüer de divers instrumens; elle avoit destiné un grand Cabinet à côté de sa chambre, où presque à toutes les heures du jour il y avoit quelque agréable simphonie. Souvent ces airs si tendres nous faisoient ressouvenir des temps & des lieux où nous les avions entendus. Rien ne rappelle plus les choses qui se

ſont paſſées : Helas ! me diſoit-elle quelquefois, j'ai danſé cela avec le Connétable; une autre fois il m'a appris cette chanſon. Vous ſouvenez-vous pourſuivoit-elle de ce jour où j'étois ſi parée à cette feſte, où le hazard fit que ce Prince eut les mêmes couleurs que j'avois. Ainſi tout ſervoit malgré elle à lui ramener mille choſes dans l'eſprit qui n'étoient pas deſavantageuſes à ce pauvre Prince.

Un jour que j'étois occupée à parler de quelque affaire avec un homme que le Comte de Sancerre m'avoit envoïé, la Princeſſe paſſa dans ſon Cabinet avec deſſein de lire. Elle le fit en effet, & la muſique qui étoit tout auprés ne la détourna pas d'abord. mais comme elle l'aime avec une paſſion extrême, in-

ſenſiblement elle ne ſçut plus ce qu'elle liſoit ; elle ne tourna plus les feüillets de ſon livre ; & elle rêva ſans s'apercevoir elle même qu'elle rêvoit. Des airs admirables de violon que toutes ſortes d'inſtrumens joüoient mêlez à la douceur des voix la firent revenir à elle. Elle ſe leva, & s'aſſit ſur un petit lit de repos le dos renverſé & appuyée ſur des carreaux ; tous ces ſons divers l'attacherent profondément. Elle entendit enfin les airs de ballet des Satires : ils l'agiterent, & lui rapellérent de doux ſouvenirs.

La muſique a cela de propre qu'elle émeut aiſément l'ame, & y va pour ainſi dire réveiller toutes les paſſions : La tendreſſe ſemble lui être aſſujettie. La Princeſſe l'éprouva, elle ſe ſentit attendrie : L'image du Con-

nétable vint remplir toute l'étenduë de ſon cœur Elle ſe ſouvint de ſon amour & de ſes malheurs. Enfin que ne penſa-t-elle point : Elle changea de ſituation & baiſſant ſon corps, elle appuya ſes deux mains ſur ſon viſage.

En cét état il fut en un moment tout couvert de larmes qu'il lui fut impoſſible de pouvoir retenir ; elle leur laiſſa un libre cours , & revenant tout d'un coup à elle - même ſa foibleſſe l'épouvanta ; elle leva les yeux au Ciel en la déplorant : & ſortant bruſquement elle deſcendit un perron qui donnoit dans un parterre : elle le traverſa en courant , & s'enfonçant dans un grand bois , elle crût par cette fuite éviter ce qu'elle avoit trop fortement dans le cœur. Elle avoit beau fuir l'infortunée

fortunée Princeſſe. elle portoit avec elle ce qu'elle croyoit fuir : ſa courſe precipitée ne s'arrêta que quand elle fut hors d'haleine , & que de laſſitude elle ſe laiſſa aller ſur l'herbe ; elle s'y coucha triſtement en étendant ſes beaux bras ; elle repoſa ſon corps accablé ; mais elle ſentit bien qu'elle ne donnoit nulle trêve aux peines de l'eſprit , honteuſe d'un ètat dont elle ne ſe rendoit pas abſolument la maîtreſſe ; elle en ſoûpira de regret : Elle rappella toute ſa raiſon , & voulut lui redonner le même empire auquel ſon ame s'étoit ſi ſouvent ſoûmiſe.

Mais quoi , on a des jours de foibleſſe où le cœur le plus fort ne ſçauroit réſiſter ; elle l'éprouva , ſes pleurs recommencérent à couler avec plus de violence, & je la trouvai en cét état.

Aiant été avertie de lieu où elle étoit par ſes filles qui l'avoient vûë de loin & qui ne s'en étoient pas aprochées par reſpect. Qu'avez-vous, lui dis-je, ma belle Princeſſe ? effrayée de la trouver ainſi, & m'aſſeyant à terre auprés d'elle. Qu'avez-vous, Madame : avez-vous reçû des nouvelles du Roi qui vous affligent ? Non, reprit-elle, c'eſt moi-même qui me réduis ainſi avec une baſſeſſe extrême. Une idée cruelle du Connétable, & plus perſécutante que jamais eſt venuë me jetter dans ce déſordre où vous me voyez. Enfin je ſuis plus foible que je ne l'ai jamais été. Gourmandez ma foibleſſe, ma chere Comteſſe, ne m'épargnez pas, faites-moi honte, je ſuis outrée de confuſion contre moi-même. Helas ! lui dis-je, je ſuis bien

plus étonnée quand je vois qu'avec une si opiniâtre perseverance vous avez résisté à l'amour si fidelle & si désinteressé du plus aimable de tous les hommes. Car enfin si vous avez été sensible à un mérite si éclatant, il n'en a pas été pour cela plus heureux, & vous n'en avez pas moins souffert. Depuis quel temps, bon Dieu, vivez-vous dans la contrainte sans jamais vous laisser échaper à rien qui pût flatter sa passion ? vous tirannisez incessamment la vôtre : qu'il seroit heureux s'il savoit seulement que vous avez pensé un moment à lui. J'y pense trop, reprit la Princesse, pour le repos de ma vie : je m'y suis abandonnée aujourd'hui avec une foiblesse que j'ai peine à comprendre moi-même. Vous m'avez quittée. J'ai passé dans

mon Cabinet, je n'ai pû rien faire, j'ai entendu la musique avec plaisir ; elle m'a conduite plus loin que je ne voulois. Je me suis ressouvenuë des danses que j'ai dansées avec le Connétable, des airs que nous avons tant chantez : ils m'ont ramené insensiblement à le même temps. La Fête de Venus, les Jeux de Flore, la Grotte de Didon, le Ballet des Satires, toute cette délicieuse harmonie est venuë renverser & confondre tout ce que j'ai conservé jusqu'ici de raison. Il faut même que je l'aye entierement perduë pour vous avoüer mes égaremens.

C'est ainsi que la plus sage personne qui ait jamais été m'avoüoit des mouvemens si involontaires, tandis que le Prince son amant n'osa jamais venir se montrer dans sa soli-

tude, tant il étoit ſoûmis & reſpectueux, ſçachant bien qu'il l'offenſeroit mortellement; car ayant prevû qu'il pourroit bien former ce deſſein, elle m'ordonna de le lui défendre de ſa part.

Le Roi s'ennuyant d'être ſi long-temps privé de la veuë d'une ſœur ſi chere vint pour la ramener lui-même acompagné de la Princeſſe Renée, la Ducheſſe ſa mére la reçût avec une froideur un peu radoucie, ſoit qu'elle voulut complaire au Roi ſon fils, ou qu'elle eut connuë toutes ſes injuſtices.

Madame de Sancerre en étoit en cét endroit de l'Hiſtoire de la Reine quand Madame de Caumont entra dans le Cabinet; elle arrivoit de Paris, & ayant ſçû que les Princeſſes Eſpagnoles étoient à la Cour,

elle venoit les voir, aïant fait une grande amitié avec elles durant le voïage de la Ducheſſe d'Alençon à Madrid où elle avoit ſuivi cette Princeſſe. Elles s'embraſſérent avec une grande tendreſſe, & aprés s'être bien dit des choſes avec cette agréable confuſion qui marque ſi bien le caractere de la veritable joye, Madame de Caumont leur dit que la Reine & la Princeſſe les attendoient pour s'aller promener enſemble.

Elles furent toutes quatre la trouver & monterent avec elle dans une eſpéce de chariot, leurs Dames & leurs filles ſuivirent à cheval, comme c'étoit la coûtume.

La Princeſſe Renée demanda aux Eſpagnoles où elles en étoient des avantures de la Reine. Alphonſine prenant la

parole. Nous étions, dit-elle, à la maiſõ de Campagne, où la Reine s'étoit retirée, & à un endroit qui m'a fait une vive impreſſion par la peinture naturelle qu'a fait la Comteſſe de Sancerre des effets de la Muſique. J'ay crû être à tout ce qu'elle a dit, je me ſuis repreſenté tout ce que la Reine avoit ſenti, & la Muſique a un charme ſi prodigieux pour moy, que je ne ſçaurois l'entendre ſans être tranſportée hors de moy-même. Vous parlez, reprit la Reine, comme ſi vous n'étiez pas la plus gaye perſonne du monde, & il eſt étonnant qu'une ame qui aime la joye, ſe laiſſe ſi fort toucher à la muſique. J'aurois bien plûtôt crû que la Princeſſe d'Arragon l'auroit aimée. Je l'aime auſſi, Madame, reprit-elle, & avec une telle paſſion que rien n'en peut approcher.

Je n'ai rien perdu de ce que Madame de Sancerre nous a dit, & en cét endroit de ſon recit, je me ſuis appliquée tous les mouvemens que la Muſique a cauſez. Je ſuis perſuadée, dit la Princeſſe, qu'on l'aime de quelque humeur que l'on ſoit, une perſonne gaïe peut s'atendrir, & une perſonne plus ſérieuſe ira d'ordinaire juſqu'à la paſſion.

Elles n'en purent dire davantage, parce que toutes les jeunes & belles perſonnes qui ſuivoient la Reine & la Princeſſe entourérent leur chariot, & la plus part leur parlérent. Alphonſine les regardoit avec un merveilleux plaiſir, & préféroit dans ſon cœur les coûtumes libres de France à celles d'Eſpagne qui ſont toûjours contraintes ; elle ſe faiſoit nommer tout ce qui lui plaiſoit dans l'un & dans l'autre ſéxe. Je voudrois bien ſçavoir,

Madame, dit-elle à la Princesse Renée, qui est ce grand homme dont le visage est si agréable & si riant, qui est sur ce cheval isabelle à crin noir, & qui parle à cette jeune personne qui est si belle ; mais dont l'air innocent me fait croire qu'elle n'a pas tant d'esprit que de beauté. La Reine & celles qui étoient avec elle firent un éclat de rire aux paroles d'Alphonsine, l'homme dont vous parlez, dit la Princesse Renée, s'appelle la Roche du Maine : c'est le plus galand Courtisan que nous aïons, l'esprit le plus délié, & le cœur le plus volage ; cette jeune fille à qui il parle s'appelle Pleuvant, elle est depuis six mois auprés de moi, & je suis assurée qu'il lui jure dans ce moment un amour & une fidélité éternelle. Elle ne me paroît pas

trop rafinée non plus qu'à vous ? Je crains qu'il ne lui persuade tout ce qu'il lui dira.

Madame de Vandôme arriva à cheval avec la fille du grand Bâtard de Savoye ; & les Princesses quelque temps aprés descendirent dans un bel endroit de la forêt, & se promenerent à pied. Le Prince de Melphe prit ce tems-là pour s'approcher de la Princesse de Salerne : La Reine qui l'estimoit beaucoup lui donna la main quelque tems, ensuite prenant Madame de Caumont, elle lui laissa une liberté entiere.

Alphonsine fut un peu serieuse se voyant avec lui ; & elle eut une espéce d'embarras qui ne fit nulle peine à Caraciol. Il crut voir dans ses beaux yeux quelque langueur qu'il n'y avoit jamais remarqué. Belle Alphon-

ſine, lui dit-il, aurez-vous imaginé quelquefois dans cette dure abſence qui nous a trop longtems ſeparez que je mourrois d'ennui de ne vous voir pas, que je vous cherchois par toute la terre, & que touſiours plein de mon amour je vous donnois ſans diſtraction tous les momens de ma vie. Seigneur, reprit la Princeſſe en rougiſſant, je crois qu'il n'y a pas trop de mal à vous avoüer une partie de ce que vous me dites. Je crois que vous nous avez plaintes & cherchées; & je ſouhaite que vous ayez penſé à nous avec quelque ſorte d'application mais Seigneur, dites-moi, ce qu'eſt devenu le Marquis du Guaſt; que penſa-t-on chez l'Infante Iſabelle quand on ne nous trouva plus, & pourquoi me parroiſſez-vous attaché à cette Cour,

Madame , reprit le Prince de Melphe , je vais vous apprendre tout ce que vous me demandez , & il me ſemble que je ne vous l'aurai jamais aſſez tôt dit

Il y avoit déja quelque tems que l'on vous avoit enlevées vous & la Princeſſe d'Arragon avant que les prémiers Gardes de la Maiſon de l'Empereur en fuſſent avertis. Quelque paſſant ayant vû de loin la violence qu'on vous faiſoit en vinrent aporter la nouvelle, mais non pas aſſez-tôt pour y pouvoir remédier. On envoïa de tous côtés par l'ordre de l'Empereur & nous courûmes avec plus de promptitude que les autres , le Marquis du Guaſt & moi , mais avec auſſi peu de ſuccez , & le lendemain n'étant arrivé qu'un peu tard à la cérémonie des nopces de l'Empereur, il nous en fit mauvais viſage, quoi

qu'il dût excuser mieux qu'un autre les manquemens que l'amour fait faire, étant, comme vous le sçavez, le plus susceptible de tous les hommes. L'Infante Isabelle fut trés-afligée de vôtre perte; elle en fut touchée en amie & en Princesse glorieuse aussi qui sentit vivement l'insolence de l'attentat qu'on avoit osé commettre dans sa maison. On ne connut que c'étoit le Duc de Nagera & Dom Sanche de Léve qui avoit eu cette audace que quand on ne les vit pas au Mariage de l'Empereur. Il fut extrêmement irrité contre l'un & l'autre. Pescaire étant mort; le Connétable de Bourbon alla remplir sa place dans l'Armée d'Italie, & le Marquis du Guast eut des ordres précis de se rendre auprés de luy. Du Guast me quitta le desespoir dans l'ame de

ne sçavoir point où étoit la Princesse d'Arragon, lui & moi avions envoyé par toute l'Europe pour tâcher d'aprendre de vos nouvelles. Nous nous embrassames mille fois en nous separant ; & l'Empereur m'ayant encore proposé de lui remettre entre les mains l'Abruzze, parce qu'il ne luy manquoit presque que cette Province pour être maître de tout le Royaume de Naples. Je le refusai, & jugeant qu'il vouloit me faire un mauvais parti, je le quittai & m'en allai en diligence à Naples, j'y trouvai le Prince vôtre pere outré de vôtre enlevement, & piqué aussi contre l'Empereur ; je luy communiquai le dessein que j'avois pris de m'établir pour toujours en France, il l'approuva. Vous sçavez ma Princesse que j'y avois déja servi, & que j'y avois pour

ainſi dire honoré mes prémieres armes. Le Prince de Salerne me commanda de vous épouſer en quelque endroit du monde que je vous trouvaſſe ; & voila une lettre, Madame, par où vous connoîtrez ſes intentions. La Princeſſe Alphonſine la prit en rougiſſant, & la lut avec quelque deſordre qui parut ſur ſon beau viſage, elle tâcha de ſe remettre pourtant, Seigneur, dit-elle à Caraciol, les ordres de mon pére ſont ſi précis que je vois bien que je ne puis lui deſobéïr ſans attirer ſon indignation ; auſſi ce n'eſt pas mon deſſein, pourſuivit-elle en ſouriant d'une maniére agréable ; mais ſi vous le trouvez bon, quoi qu'il me preſcrive ; écrivons-lui, Seigneur, que je ſuis ici, aprés quoi je ferai ſans répugnance ce qu'il continuera de m'ordonner en vôtre

faveur, c'eſt reculer mon bonheur que de vous obéïr, Madame, reprit le Prince de Melphe, mais il faut vous ſatisfaire, dit-il en ſoûpirant. Heureux s'il n'y a point quelque raiſon funeſte qui vous oblige à m'éloigner du bien glorieux que l'on a mis en ma diſpoſition ; je vous ai vûë froide, & inſenſible pour moi en Eſpagne, je n'ai jamais connu en vous que le deſſein de remplir vôtre devoir, quand le Prince de Salerne me deſtina à la gloire d'être vôtre époux. Verrai-je encore la même froideur en France, & ne puis-je me flatter qu'un amour auſſi pur, auſſi tendre, & auſſi fidelle que le mien ait enfin pû toucher vôtre cœur. Seigneur, reprit Alphonſine, je dois en effet aſſez à ſa perſeverance de vos ſentimens pour ne plus devoir me contrain-

dre à vous cacher l'état de mon ame. Je n'ai point été insensible en Espagne, je ne le suis point en France. J'ai estimé vôtre mérite, je n'ai point haï vôtre personne, & j'ai cheri vostre amour, me trouvant mille fois plus heureuse que je ne vous le puis dire, de ce que le Prince mon pere autorise des sentimens que mon cœur avoit reçûs avant ses ordres. Ah ! ma Princesse, s'écria Caraciol, quel mortel eût jamais un sort pareil au mien ; les Dieux même n'ont pas une félicité si parfaite. Eh bien, Seigneur, continua-t-elle d'un air gai, je veux vous rendre semblable aux Dieux, & vous serez heureux si le cœur d'une mortelle sufit pour vostre bonheur. Mais dites-moi, je vous prie, que fait le Marquis du Guast ? il est en Italie, reprit le

Prince de Melphe avec le Connétable, comme je vous l'ai déja dit & du moment que je vous ai vûë, je luy ai depêché un homme exprés pour l'avertir que vous & la Princesse d'Arragon étiez icy.

Caraciol alloit continuer, & il disoit à Alphonsine qu'il avoit déja apris au Roi les engagemens où il étoit avec elle, luy ayant montré les lettres qu'il avoit du Prince de Salerne qui marquoient si bien sa volonté, lorsque son aimable maitresse, & luy furent abordés par la Princesse Renée, & la Princesse d'Arragon. Ils s'entretinrent quelque tems ensemble, & Dona Maria & le Prince de Melphe se séparant un peu, il luy parla de son cher Alphonse, & lui fit une peinture vive de la tendresse de son fidelle amant.

Dans ce tems - là la Princeſſe Renée & la belle Alphonſine s'étant jointes à quelques perſonnes qu'elles virent parler avec tout l'enjouëment & toute la liberté qui pouvoient les attirer ; elles y portérent le même eſprit. La Roche du Maine brilloit à ſon ordinaire, & en diveriſſant les autres, il ſe divertiſſoit le premier. Alphonſine & lui ne furent pas long-tems à faire connoiſſance ; il lui dit cent galanteries. Elle les reçût à ſa mode qui n'étoit pas éloigné du caractére d'eſprit de celuy qui les diſoit. Il ſe forma entre eux dés ce moment une eſpéce de ſimpathie d'humeur ; ils étoient enſemble comme s'il y eût eu long-tems qu'ils ſe fuſſent connus. Ils ſe dirent de petits ſecrets, & il fut dans un meveilleux étonnement de voir comme elle luy demêloit

déja les intrigues de la Cour ; elle lui dit sa pensée sur la fille du Bâtard de Savoye qu'on appelloit Vilars ; elle l'assura que Monmorancy l'aimoit aussi, non pas cela, lui dit-il, Madame, j'ay crû autrefois la moitié de ce que vous dites : Je m'interessois pour elle, & je craignis que Monmorancy ne l'aimât. Mais c'est un ambitieux qui ne s'attache qu'à la fortune, si Vilars n'avoit pas de si beaux yeux, & qu'elle fut aveugle comme elle ; ou qu'elle fut une negociation, ou un traité de politique, peut-être l'aimeroit-il, & pour Vilars, c'est une tigresse qui rebuteroit le chasseur le plus déterminé : Alphonsine rit à ces paroles ; & quoi que le Prince Hercule voulut rendre Madame Renée attentive à ce qu'il lui disoit ; elle rit aussi ayant enten-

du de qu'elle maniere la Roche du Maine s'expliquoit.

Le Roi avoit joint toute cette belle compagnie; & il étoit ſuivi du Roi de Navarre & de pluſieurs Princes; il donna la main à la Reine ſa ſœur ; & aprés s'être long-temps promenés , il la mena dans un fort bel endroit de la forêt , où il avoit fait dreſſer ſes tentes , & où il lui donna un ſouper magnifique & aux Dames qui étoient avec elle ; aprés quoi il y eut une muſique qui n'empêchoit ni la converſation ni la promenade. La nuit étoit belle , & chacun ſe ſepara ſuivant l'envie qui lui en prit.

La Reine de Navarre & Alphonſine s'écarterent ., & ſe voyant un peu éloignées elles remarquerent un homme qui les ſuivoit pas , à pas ; elles eurent

peur, & retournant brusquement, la Reine appella les prémieres personnes qu'elle entendit ; car quoique la nuit fust agréable, elle étoit obscure, & cet homme au premier accent de la voix de la Reine, avoit quité la route, & s'étoit enfoncé dans la forêt ; Alphonsine dit à la Reine qu'elle avoit senti quelque chose d'étrange à l'aproche de cet homme ; & la Reine lui répondit qu'elle avoit eu une émotion extraordinaire ; mais elles parlerent d'autres choses sans autre réflexion.

La Princesse Renée estoit avec Madame de Sancerre ; elles s'étoient un peu éloignées aussi ; elles entendirent courir prés d'elles, & s'arrestant derriere un arbre sans parler, elles s'apperçurent qu'on s'arrêtoit aussi, & qu'aprés quelque silence, une

personne dit, à demi-bas, comme repondant à une autre. Non je ne sçaurois vivre, & voir tout ce qui devoit faire ma felicité entre les bras d'un autre ; & ces personnes se remettant à marcher leur voix se perdit. Ah! dit la Princesse quel son de voix a frappé mon oreille. Et m'a percé le cœur, reprit Madame de Sancerre avec une agitation épouvantable. Ah! ma Princesse. ne diroit-on pas que c'est la voix du Connétable, elle-même, reprit Madame Renée, & ces paroles ne lui conviennent que trop ; je ne douterois pas que ce ne fust lui même qui les a prononcées, si contre toutes les aparences il les pouvoit proférer en ce païs-ci. Helas! poursuivit la Comtesse de Sancerre : Je sens un frisson par tout le corps ; c'est sans doute le genie

de ce malheureux Prince qui vient ſe plaindre au tour de nous qui l'avons tant aimé, Elles en euſſent dit davantage , mais elles ſe virent aborder par le Roi de Navarre , le Prince Hercule , Dragut , Lautrec & S. Sevrin qui leurs aprirent qu'il y auroit le lendemain bal où les maſqucs ſeroient reçûs. Un peu aprés le Roi , la Reine & leur belle troupe reprirent le chemin du Château. Chacun ſe retira & tâcha de prendre un repos que toutes ces differentes perſonnes n'eurent pas également.

Alphonſine paſſa la nuit en amante ſatisfaite ; ſa compagne fut éloignée de goûter un ſommeil ſi tranquille , elle ne penſa qu'au Marquis du Guaſt dont l'abſence l'inquiétoit , ſes déſirs lui faiſoient de la peine , & ſa peine augmentoit ſes déſirs.

Dés que les deux Princeſſes virent la Reine, le lendemain elles lui témoignerent une grande envie de ſçavoir le reſte de ſes avãtures, & quand la Reine eut dîné elle les laiſſa avec Madame de Sancerre qui reprit ainſi le fil de ſon diſcours.

Suite de l'Hiſtoire de la Reine.

Le Roi qui vouloit recouvrer le Duché de Milan, méditoit d'en faire la conquête ; il aſſembla ſes Troupes, & manda au Connétable qui les commandoit ſous lui de venir le retrouver ; il s'excuſa ſur une maladie. La mére du Roi empoiſonna cette réponſe, & elle fut bientôt aprés cruellement contente, quand deux amis du Duc de Bourbon le trahirent par un motif de conſcience, & découvrirent ſes traitez avec l'Empereur.

En effet il avoit conclu avec le Comte de Rœux, & il avoit envoyé la Motte des Noyers en Eſpagne chercher la ratification de Charles-Quint. Toute la terre a ſçû ce fameux Traité, je me contenterai de vous dire qu'outre les Provinces que le Connétable devoit faire ſoulever, il devoit être créé Roi de Bourgogne, & joindre à cette Monarchie une grande étenduë de païs. Mais un des articles, & qui étoit le principal, fut que le Duc épouſeroit Eléonor Reine de Portugal, & ſœur de l'Empereur avec tout l'héritage de la Maiſon d'Autriche, ſi l'Empereur n'avoit point d'enfans.

Ce fut le ſeul article que l'amoureux Bourbon refuſa de ſigner, ne pouvant conſentir que cet obſtacle le ſéparât encore plus qu'il ne l'étoit de ſa belle princeſſe.

Le Comte de Rœux revint obſtiné à le lui faire ſigner, celui-là, plus que tous les autres, aſſuroit l'Empereur du Connétable, il reſiſtoit, & il eût plûtôt tout rompu, ne ſe pouvant réſoudre à s'engager par cet article, mais la Ducheſſe d'Angoulême le détermina, & fit ſeule tout ſon malheur, celui de ſa fille, celui du Connétable,& celui de la France. Le Traité de l'Empereur & du Connétable fut ſçû par les deux perſonnes qui le trahirênt, comme je l'ai dit. Le Roi qui l'aimoit & qui l'eſtimoit véritablement ne le crût pas d'abord, enſuite il eſpera de le faire revenir à lui.

Il ſe reſolut de l'aller trouver lui-même à Moulins,tandis que nous prenions la route de Lyon: Il reçût le Roi en criminel embaraſſé de ſa vûë. Le Roi lui fit

cent careſſes, & ſans plus ſe contraindre, laiſſant agir ſa bonté naturelle : il lui dit qu'il ſçavoit les traitez qu'il avoit faits contre lui, il lui dit comme il les ſçavoit, & il lui promit de lui pardonner pourvû qu'il lui avoüât tout. Le grand cœur du Connétable ſoufrit d'une pareille generoſité ! Il avoüa tous ſes crimes ; il ne s'aviſa pas même d'y chercher d'excuſes ; il ſe fit voir outragé par les injurieux procedez de la mére du Roi qui l'avoit ſi injuſtement dépoüillé de tous ſes biens. Le Roi lui en promit la reſtitution aprés la mort de ſa mére, & la valeur tandis qu'elle vivroit. Le Duc moins touché de la generoſité de ſes offres que de la tendreſſe qu'il avoit pour celui qui les faiſoit, promit d'étre fidelle, & de rompre ces traitez, & aſſura le Roi qu'il l'iroit trou-

ver dés que ſa ſanté le lui permettroit.

Il l'auroit fait, belles Princeſſes, touché de ſes remords, penetré des manieres ſi nobles & ſi franches du Roi, attendri par l'amour qu'il avoit pour la Princeſſe, tout le déterminoit à rentrer dans ſon devoir ; quand il receut une lettre ſi deſobligeante & ſi injurieuſe de la Ducheſſe d'Angoulême, qu'il oublia tout ce que l'honneur lui dictoit pour ne ſe ſouvenir que de la haine qu'il lui portoit, & pour fuir d'un païs qu'elle habitoit : ſur tout elle faiſoit une raillerie piquante & cruelle ſur l'article de la Reine Eléonor ; & comme il ne l'avoit pas encore ſigné, elle en attribuoit le bruit à ſa ſeule vanité, & diſoit que l'Empereur & cette Reine n'avoient garde de vouloir d'un rebelle :

Elle fondoit cette raiſon ſur tant de mépris que le cœur ſuperbe & orgueilleux du Connétable ne peut les ſuporter. Dans ce moment il réſolut de ſe vanger, le Comte de Rœux fut content; le Connétable ſigna cet article important, & fut bien-aiſe par là de montrer à la Ducheſſe d'Angoulême & à toute l'Europe qu'un homme comme lui alloit à tout, & qu'il n'y avoit point d'honneurs ſi élevez où il n'eût droit de prétendre.

Voila donc ſon traité en état d'être executé, & pour cela il ſe ſauva de la maniere que toute la terre a ſçû, ſuivi ſeulement du fidelle Pomperan.

Le Roi aprit à Lyon ſa fuite, & ſon Conſeil ne jugea pas à propos qu'il allât lui-même en Italie, & qu'il ſortît de ſon Royaume, où l'on avoit lieu de

craindre une revolte, & même une guerre civile par la prodigieuſe tendreſſe que tous les François avoient pour le Connétable, & l'éſtime dans laquelle étoit ſa valeur.

Les parens du Connétable ſe piquérent ſur tout, quelque fort attachement qu'ils euſſent pour lui, d'être fidelles au Roi ; & leur conduite & leur zéle ſauverent la France. Le Duc de Lorraine ſon beau-frere fit paroître ſon affection pour le Roi. Les Comtes de Vendôme & de S. Paul firent pour leur pais cent actions éclatantes. Le genereux Lautrec ſauva la Guienne, la Trimoüille la Picardie. Je paſſe legerement pardeſſus des faits dont la poſterité parlera mieux que je ne ſçaurois faire.

Ce fameux rebelle voulut d'abord aller trouver l'Empereur.

Le Comte de Rœux l'en empêcha, lui remontrant qu'il ne falloit pas paroître devant lui ni devant la Reine sa maîtresse dans la posture d'un fugitif, & d'un Prince dépoüillé ; qu'il falloit ne se montrer qu'en vainqueur, s'étant remis en possession des Provinces de son Appanage, & aprés avoir vaincu ses ennemis.

Dans cette pensée il s'arrêta d'abord à Gennes, & envoya le Peloux Arnaud & tous ses autres amis pour faire soulever les François. Il leur en coûta cher par la perte de leurs biens, quelques-uns y perdirent la vie. Lautrec eut la douleur de se voir contraint de défendre Bayonne contre un Prince qu'il aimoit tant.

Bonivet aprit sa révolte avec une joye nompareile, & receut à Verceil où il étoit les Patentes du Généralat. Les Troupes

en eurent autant de douleur qu'il en eut de ſatisfaction. Elles le mépriſoient, & ne pouvoient s'empêcher de faire la comparaiſon de ce Chef avec l'illuſtre Duc de Bourbon, dont ils pleuroient tous la fuite.

Il courut à Milan dés qu'il ſçût que Bonivet s'y acheminoit. La vanité de l'Amiral ne s'en promettoit pas moins que la conquête. Je ne puis vous dire toutes les belles & grandes choſes que le Connêtable fit. Il remportoit tous les jours quelque avantage, & faiſoit à tous momens faire quelque perte à Bonivet. Enfin une fois il obligea Lanoy, un des Generaux de l'Empereur à ſuivre les François: Ce Chef peu experimenté lui réſiſtoit, ſi le Marquis de Peſcaire ne ſe fût rangé de ſon avis, & n'eût avec lui forcé La-

noy. Ils pourſuivirent donc l'Amiral qu'ils trouvérent prés de Kaviſſingue marchant en Bataille. La lune étoit levée, il faiſoit clair comme en plein jour, Il n'eût pas été juſte auſſi que tant d'actions héroiques ſe fuſſent paſſées parmi les tenébres & l'obſcurité. La premiére attaque fut impétueuſe, & repouſſée des François avec chaleur, & l'invincible Duc de Bourbon aïant enfin reconnu ſon indigne Rival, lui cria d'auſſi loin qu'il l'apparçût, & l'aborda avec cette noble fierté qui l'accompagne dans les combats : il s'attacha à lui

Bonivet ne lui oppoſa pas une valeur égale; mais il ſe défendit avec un grand courage. Il eut l'honneur en cette occaſion de meſurer les armes avec celles du ſecond Prince du Sang. Elles lui

furent funeſtes, & le vaillant Prince vit bien-tôt rougir les ſiennes du ſang de l'Amiral. C'eſt ici, lui dit-il, Bonivet, où vous devez juſtifier par voſtre valeur l'audace de vos penſées, & me faire voir ſi vous étiez digne d'entrer en quelque concurrence avec moi.

En diſant cela, il lui perça le bras droit, & voyant par là l'Amiral ſans défenſe, il dédaigna de l'achever. Va malheureux, lui dit-il; reçois la vie de ton plus mortel ennemi!

Ce vaillant Prince porta ailleurs ſes coups redoutables & le déſeſperé Bonivet ne ſongea qu'à ſe retirer pour ne pas tomber encore une fois entre ſes mains. Il remit ſon emploi à l'illuſtre Bayart, & comme au plus digne, il lui laiſſa le commandement de l'Armée. Bayart l'ac-

cepta, & lui dit avec une genereuse liberté de parler que le mal étoit sans remede, mais qu'il alloit mourir & sauver les restes de l'Armée. Il tint parole, ce Guerrier si fameux, il se couvrit dans ces derniers momens d'une gloire immortelle aussi bien que Vandenesse son compagnon d'armes qu'il avoit fait son Lieutenant.

Je ne puis m'empêcher de vous dire que l'illustre Bayart tout percé de coups se fit mettre au pied d'un arbre le visage tourné du côté des ennemis. Le Connétable le trouva en ce pitoyable état. Comme il l'avoit beaucoup aimé, & qu'il l'estimoit infiniment, il donna des larmes au malheur de ce grand homme. Ah! Mon cher Bayart, lui dit-il! Eh comment vous vois-je? faut-il que vous péris-

ſiez ainſi ? pour avoir obeï à Bonivet auquel vous étiez en toutes maniéres ſi digne de commander. Seigneur, lui répondit Bayart, je ne veux point de vôtre pitié, je meurs en homme de bien en ſervant mon Roi & ma patrie. Mais vous, grand Prince, que faites-vous ? vous avez les armes tournées contre ces genereux François qui vous aiment ſi tendrement. Ah ! ſi la Cour vous avoit offensé, falloit-il pour cela les punir de ſes crimes ? Il ajoûta à ces paroles un diſcours ſi touchant que j'ai ſçû que le Prince en toute ſa vie n'avoit été ſi penetré, ni ſi preſſé de ſes remords.

Pour vous dire encore un mot ſur cet illuſtre Chevalier, le Marquis de Peſcaire étant arrivé, & voyant le genereux Prince occupé à vouloir le faire

penser, il fit dresser en cet endroit une superbe tente, & durant quatre ou cinq heures qu'il vêcut, on lui rendit tous les soins, & tous les services qu'il auroit pû recevoir dans le sein de sa famille, tant il est vrai que la vertu trouve des admirateurs même parmi les plus grands ennemis.

Aprés cette victoire signalée que le Duc de Bourbon avoit si absolument remportée, Bonivet revint à la Cour; mais si au fond du cœur il avoit de la honte il n'en fit pas moins paroître d'audace sur son visage: Il attribua son malheur au sort des armes qui ne sont pas toûjours heureuses même entre les mains des Héros. Il fut fort bien reçû par l'adresse de la mere du Roi, qui le sçachant ennemi irreconciliable du Connétable le lui

voulut toûjours opposer.

Il persuada le jeune Monarque d'entreprendre lui-même la conquête du Duché de Milan ; & comme il écouta aussi volontiers son ardeur guerriére que les avis de son favori, il se preparoit à marcher lorsque la mort lui ravit la Reine son épouse. Cette aimable Princesse fut universellement regretée ; & pour la memoire des vertus de Loüis XII. son pere, & pour les belles qualitez qu'elle possedoit. Dans cette perte generale rien ne fut égal à la douleur de Madame Renée sa sœur, ni à celle de la Duchesse d'Alençon.

Le jour qu'elles menoient le Düeil, le jeune Roi de Navarre arriva à la Cour. C'est un Prince tres-bien fait, comme vous le voïez. Il vit la Princesse à cette funeste ceremonie : tout étoit

lugubre au tour d'elles ; ſa tête étoit couverte de voiles noirs & ſes yeux divins éclatoient à travers ces ſombres nuages & tous noyez de larmes, ils lançoient des traits qui ne penetroient que trop dans l'ame de ce jeune Monarque. L'amour prit ce moment fatal pour l'aſſujétir : Il aima dés lors la Princeſſe ; & il l'aima ſi éperdûment que rien dans le monde n'eſt encore égal à ſon ardeur.

Il préſenta la main à la Princeſſe en revenant de la Pompe funébre. Mille feux brilloient autour d'elle. Elle brilloit elle-méme de plus de feux, & elle en alluma de plus durables dans le cœur du jeune Prince. Il partit tout troublé & tout agité en la conſidérant, elle eſſuïoit encore ſes pleurs, il fut preſt d'en répandre. Que

vous étes à craindre, lui dit-il, dans cet état de douleur : Que devez-vous être dans un état ordinaire ? que suis-je venu voir ici. O dieu ! quelle merveille, on n'a ni la force, ni la volonté de vous résister. La Princesse ne lui répondit que par un air modeste ; & le jeune Roi voyant ses femmes autour d'elle, & qu'elle avoit besoin de repos, se retira aprés lui avoir fait une profonde reverence.

Le Roi dont la douleur étoit moderée voulut prendre ce temps-là pour exécuter ses desseins sur le Milanois. Il partit excité par l'ambitieux Bonivet qui croyoit réparer son mal-heur & qui prétendoit autant s'élever par le moyen de la guerre, comme il l'avoit été par les agrémens de sa personne & l'adresse de son esprit.

Le Roi prit le chemin d'Italie, je ne vous diray point que pendant qu'il s'arrêta à Lyon, & chez le Duc de Savoye le Connétable fit cent exploits glorieux, & vainquit par tout où il porta ſes Armes victorieuſes. On luy avoit donné Moncade pour l'obſerver, & pour luy conſeiller toûjours des deſſeins avantageux à l'Eſpagne. L'Empereur fut en effet ſi content de ce qu'il s'acquitoit ſi bien de ſa commiſſion, qu'il l'éleva au plus haut degré d'honneur, & luy donna le commandement de l'Armée Navalle.

Le Duc de Bourbon continua ſes progrez & ravageant la Provence voulut aller à Rome. Moncade traitta ce deſſein de temeraire, & l'arrêtant devant Marſeille inutilement, ce fameux rebelle leva le ſiege & revint à Milan.

Il faut abreger des matieres, où je ſuis tres-ignorante. Bonivet ayant toute la jeuneſſe de l'Armée pour luy entraina le Roy à ſa perte. C'étoit un Echo retentiſſant qui repetoit ſes volontez. Ils faiſoient de continuelles railleries ſur l'Armée des ennemis : ils diſoient qu'elle étoit toute délabrée ; & comme ils connoiſſoient l'inclination amoureuſe du jeune Prince, ils luy promettoient la poſſeſſion de la plus grande beauté de la terre. C'étoit une jeune fille qui étoit renfermée dans Milan, & que Colone avoit paſſionnément aimée.

Je viens ſans art à vous parler de la perte du Roy à la bataille de Pavie. Jamais journée n'a été plus illuſtre pour les vaincus comme pour les vainqueurs: ils ſe couvrirent également de

gloire. Le Marquis du Guaſt commandoit le premier corps d'Infanterie, & vous ſçavez que ſa valeur ne contribua pas peu à cette grande Victoire. Le Prince de Melphe s'y ſignala hautement, mais il faut dire la verité. Le fameux Bourbon ſe trouva par tout & fit tout, il ſembloit luy-même le démon des batailles tant il fut formidable ce jour-là.

Aprés avoir parlé de la valeur de cét illuſtre Guerrier, que pourrois-je vous dire de celle d'un jeune Roy, qui oubliant ce precieux caractére s'expoſa comme le plus ſimple Soldat, & fit toutes les fonctions du plus grand Capitaine. Il eſt certain, Princeſſes, que nôtre genereux Monarque fit des miracles de ſa perſonne; mais enfin ſa valeur ceda au nombre, ou à la deſtinée du Duc de Bourbon. Il fut couvert

de quatre prodigieuſes bleſſures; & ſe voyant environné d'ennemis il ne ſçavoit à qui ſe rendre, lorſque Pomperan accourut , aprés avoir vû ſon Cheval percé qui tomboit ſous luy. Ce grand Prince avoit une bleſſure au front , & le ſang qui en couloit défiguroit tout ſon viſage. En cét état il étoit encore plus terrible , & ne laiſſa pas d'être reconnu par Pomperan. Il écarta les Eſpagnols ; ſe proſterna devant ſon Roy qui eut quelque joie de le voir. Qu'elle dura peu:car Pomperan ayant envoyé chercher le Duc de Bourbon , il parut , & le Roi fremiſſant à ſa vûë le traita avec la hauteur d'un maître irrité, & proteſta qu'il ne ſe rendroit jamais à un ingrat & à un rebelle ; & ſe tournant de l'autre côté avec un air auſſi impérieux que s'il eût été au milieu

de ſon Armée, triomphante, il commanda qu'on allât chercher Peſcaire, du Guaſt ou Lanoy. Lanoy eut la gloire de luy preſenter la main, & de recevoir ſa foy: Il fut mené au camp ennemi; & à ſon ſouper le Duc de Bourbon ſe mettant à genoux luy preſenta la ſerviette. Le Roy demeura aſſez de tems irréſolu pour conſulter ce qu'il devoit faire: mais ayant jetté les yeux ſur le Pricce, il vit les ſiens moüillez de quelques larmes: & ſon viſage rempli d'une ſi profonde triſteſſe que les ſentimens du malheureux Connétable ſe faiſant paſſage en un moment juſqu'à l'ame du Roy, il ſe ſentit tout à coup adoucir, & ſoufrit ſes ſervices. Vous n'ignorez pas ſans doute une particularité qui arriva pour lors, mais je la trouve ſi belle, & j'ay tant de

plaiſir à y penſer que je ne puis m'empêcher de vous la redire. Comme le Roy étoit à table, quelques Eſpagnols entrérent, pour voir quelle contenance pouvoit tenir un vaincu de cette eſpece : peu à peu la troupe groſſit; enfin toute l'Armée s'y rendit, de façon que l'on fut obligé de lever les murailles de ſa tente. Ils étoient venus d'abord comme des vainqueurs indiſcrets, qu'une curioſité inſolente peut-être attiroit : Mais qu'ils changérent bien-tôt, quand ils virent ce généreux captif avec toute la Majeſté d'un grand Roy qu'ils virent ce jeune Prince ſi beau & ſi tranquille. Il fit à tous un accüeil agréable; il parla peu mais il parla juſte, il loüa quelques actions de valeur qu'il avoit vûës, ſur tout, exalta celles du Marquis du Guaſt. Les Eſpa-

gnols furent épouvantez de le voir dans une si grande infortune si fort maître de luy-même; ils l'admirérent & l'adorérent presque ; ils comparérent son courage avec la vie oisive de l'Empereur, ils alloient jusqu'à le souhaiter pour maître. Un murmure agréable s'élevoit déja, & flatoit avec plaisir les oreilles de cet illustre Prisonnier, quand les Chefs Espagnols firent retirer ses généreux Soldats.

Je n'ay pû m'empêcher de vous dire une chose si remarquable, & dont vous aurez sans doute entendu parler.

Je tais tout ce qui se passa pour conduire le Roy à Madrid; le brave du Guast le mena à Piquetons, & de là Lanoy le ravit à la générosité du Duc de Bourbon; car il est certain qu'il avoit formé le dessein de le sauver, & de luy

de luy rendre la liberté ; mais on le soupçonna, & on le mena par ordre de l'Empereur à Madrid.

Il eût bien des Compagnons dans sa captivité. Le jeune Roy de Navarre fut pris, & se sauva par adresse, comme vous le sçavez aussi bien que le Comte de S. Paul. Le Marechal de Montmorancy, Brion, Fleurange, Genoüillac, Lorge, Rochefort, Montejeau, Boissy. Curton & Lengey, furent faits Prisonniers.

Pour les morts ils furent sans nombre : j'y perdis le Comte de Sancerre, le Duc d'Alençon mourut ; & il sembloit qu'il y eût une fatalité, que la Princesse & moi eussions été mariées en même jour, & que nostre veuvage fût le même jour aussi.

La Trimoüille finit là une vie

bien glorieuſe, Tonnerre mourut auſſi, le Grand Maiſtre de S. Severin, Clermont, d'Amboiſe, le Marechal de Chabanne, d'Aubigny, Maratin, le génereux Tranc & ſon brave fils.

Les Bandes Noires firent des actions prodigieuſes de valeur; Suffole & Vaudemont qui les commandoient ſous Fleurange, ſe firent tailler en pieces, & l'on les rencontra aprés la bataille ſous un tas de morts, où ils avoient trouvé une digne ſepulture.

Pour le malheureux Bonivet auteur de tant d'infortunes, ſe reprochant trop tard ſa faute, il n'écouta plus que ſon déſeſpoir, il dédaigna de ſe ſauver; & aprés avoir cherché vainement le Connétable pour avoir la gloire de mourir de ſa main, il leva audacieuſement la viſiére de ſon

Casque, & tendit la gorge à l'épée du premier Soldat, qui le tua. Comme il étoit superbement armé il fut bien-tôt dépoüillé ; & le Duc de Bourbon qui le cherchoit par un motif d'animosité & de vangeance, sentit bien-tôt sa fureur désarmée, quand il le vit ainsi nud & mort. Il fremit à cette vûë, & se contenta de dire en passant : *Ah ! mal-heureux, tu es cause de la perte de la France & de la mienne.*

Je me suis peut-être un peu trop étenduë, belles Princesses, sur le malheur qui arriva à ma patrie en ce triste jour ; mais je n'ai pû retenir un zéle qui m'a menée trop loin, & qui vous a sans doute ennuïées.

Je ne saurois vous exprimer nôtre désolation à ces tristes nouvelles, outre le malheur général, chacun en avoit à regreter quel-

qu'un en particulier. La Princesſe fut ſenſible à la mort du Duc d'Alençon ; mais elle fut inconſolable de la captivité du Roi ſon frere. En partant il avoit laiſſé Madame d'Angouleſme Régente, & elle ſe ſervoit de ſon autorité pour calmer tout dans ce terrible déſaſtre, & pour ſe mettre en état de negocier la liberté de ſon auguſte Fils.

Que ne penſa point la Princeſſe dans un ſi grand malheur ? Prêtez-moi vôtre ſecours, épargnez-moi la peine de vous le dire. Jamais elle n'avoit encore rien ſenti de ſi touchant pour ſon cœur que la fuite & la rebellion du Connétable : je ne vous en ai point parlé, parce que les regrets qu'elle fit, ſon indignatiõ contre lui, & les retours de ſa tendreſſe qui ne paroiſſoit jamais

que malgré elle, étoient des choses qui auroient mené mon discours trop loin. Hélas ! si ce que je viens de vous dire fut la premiere & plus vive douleur de cette malheureuse Princesse, la déplorable victoire du Connétable, & la prison du Roi fut ce qu'elle éprouva en sa vie de plus sensible. Ah ! Madame de Sancerre, me disoit-elle, concevez-vous que c'est le Duc de Bourbon qui gagne une bataille, & ce n'est pas pour nous. Il est le Dieu de nos Ennemis, il ravage sa patrie, il tue les François, & prend le Roi mon frere prisonnier ; & teut cela se fait par un homme qui m'aime. Cet hõme qui m'aime m'enfonce un poignard dans le sein, il l'ouvre, il y cherche mon cœur, pour le percer de cent coups mortels. Ah ! Madame de Sancerre, avec-vous jamais vû

de telles circonſtances, avez-vous vû une perſonne auſſi malheureuſe que moi ?

Hélas ! Madame, lui dis-je, nous ſommes tous malheureux ; ce n'eſt pas l'infortuné Connétable qui nous afflige ainſi, c'eſt ſon deſtin cruel. Il a pleuré ſa victoire, j'en ſuis ſûre : il pleure tous nos malheurs, & peut-être eſt-il auſſi à plaindre que nous. La Princeſſe ſoûpiroit : Vous ne le haïſſiez pas, s'écrioit-elle, eh bien, je le haïrai donc toute ſeule ; mais qu'elle ſe trompoit, & quelque tems aprés quand nous ſçûmes que le Roi étoit à Madrid, un jour qu'elle & moi nous nous promenions, nous vîmes un garçon du Jardin, qui quittant ſon travail alla cueillir quelques fruits, qu'il preſenta à la Princeſſe ; elle les reçût avec ſa bonté ordinaire ; & comme il vit

qu'il n'y avoit que moi auprés d'elle, il lui presenta une lettre. La Princesse & moi le regardant fixément, nous le reconnûmes en même tems pour le Peloux : Le cœur battit un peu à la Duchesse d'Alençon, elle refusa cette lettre en rougissant ; Mais ce fidelle ami du Connétable prenant la parole lui sçût dire des choses si touchantes jointes à celles que je dis aussi, qu'elle la prit enfin, & y lût ces paroles.

Puis-je vous parler, Madame, reconnoîtrez-vous le plus fidelle Amant du Monde sous la figure d'un cruel ennemi. Ah, Madame, que je souffris à prendre le plus insupportable parti que mon cœur pouvoit envisager. Vous sçavez les outrages que l'on m'a faits, & sans conter le reste, vos rigueurs m'ont entrainé dans le crime que j'ai commis: J'ai

gémi mille fois du malheur de ma Patrie, je me reproche tous les maux qui sont arrivez, & mes remorts déchirent mon cœur avec une persecution sans relâche. Je ne vous dirai point, Madame, que j'avois résolu d'enlever & de sauver le Roi mon Seigneur; la fortune a trompé mon dessein: mais je parts dans ce moment, je serai à Madrid aussi-tost que lui, j'ai des amis dans le Conseil d'Espagne, je vais tout soûlever pour lui, jusqu'à me servir du crédit de cette Reine, que l'on destine pour la récompense de mes perfides services; Je ne serai jamais à elle, Ces engagemens contraints où l'on m'a jetté, ne rompront jamais ceux où je me suis livré avec une volonté si pleine & si parfaite. Le trone de tout l'Univers ne me sçauroit tenter, dés que le moindre espoir peut briller en ma faveur. En dis-je trop, Madame; & si nous trouvons les moiens

de rendre la Paix à deux grands Empires, me défendrez-vous de prétendre à la gloire de pouvoir vivre auprés de vous ?

Le Peloux nous raconta au long comme le Prince s'étoit ouvert au Marquis de Pescaire pour délivrer le Roi, & que cet Espagnol lui avoit promis son assistance, qu'il s'étoit acquise par les plus sensibles promesses des dons les plus precieux. Il nous recita tous leurs projets au long, dont apparemment vous avez entendu parler. Et Lanoy les ayant découverts en avoit averti l'Empereur, & avoit lui-même enlevé le Roi, & le faisoit conduire à Madrid. La Princesse par mon conseil crût devoir répondre au Connétable, quand ce n'eût été que pour ne rien negliger de ce qui regardoit les interêts d'un

frére qui lui étoit si cher. Mais elle ne s'y pût résoudre sans consulter la Princesse Renée, qui fut absolument de mon avis, & qui lui dit, qu'elle le devoit faire Voici sa lettre.

Je vous reconnois, Seigneur, malgré l'état efroïable où vous me paroissez, & vous pourrez me parler, quand vous me direz que vous travaillez á la liberté du Roi. Ne perdez pas un moment pour un dessein si généreux, & qui peut éfacer, & faire oublier vos crimes. Emploiez tout pour réüssir, jusqu'au pouvoir d'Eleonor. Cette Reine qui est entre vous & moi m'empêche d'en dire davantage.

Aprés avoir écrit cette lettre, la Princesse me la fit lire, & la fermant brusquement, elle me pria de la donner au Peloux, me

diſant que ſi elle la reliſoit, elle ne ſe reſoudroit jamais à l'envoïer. Il ne croira pas, diſoit-elle à la Princeſſe Renée, que c'eſt le ſalut du Roi mon frére qui m'a obligé à lui repondre ; il ſe flattera que j'ai conſervé pour lui une bienveillance, dont il ne ſe devroit pas trouver digne, s'il ſe faiſoit juſtice : Et pourquoi, lui repondit-elle, ne voulez-vous pas qu'il ſe flatte, il en ſervira mieux le Roi ; & s'il pouvoit penſer que vous ſeriez la recompenſe de ſes ſervices, il ne trouveroit point d'obſtacle à ſes deſſeins : Et la Reine de Portugal, s'écria-t'elle, qu'en voulez-vous faire, ne doit-il pas l'épouſer ? Et ne vous la ſacrifie-t'il pas dans ſa lettre, repris-je ? c'eſt peu de choſe que ſon engagement ; les plus ſolemnels ſe rompent tous les jours entre les

personnes de vostre qualité. Le même interest qui les unit dans une rencontre, les separe pour jamais dans une autre.

Vous étes cruelle, me dit la Princesse, de me parler comme vous faites, ne me laissez voir que la liberté du Roi, ne faites point naître des espérances qui me seront peut-être fatales. Je sçai que je suis libre, & que je puis sans crime laisser paisiblement l'idée du Connétable dans mon cœur. Hélas, Madame, c'est le seul plaisir que j'ai goûté dans ma vie, & c'est le seul tems où je l'ai pû aimer innocemment; je jouïs en tremblant de cette innocence. Si le Ciel vouloit nous être enfin favorable, que nous serions heureux. Je n'ose me flatter; n'aidez point à ma foiblesse, j'en sentirois plus vivement mes maux, si j'avois encore à être

miſérable. Ah ma Prinbeſſe, interrompis-je tout ſera pour nous: joüiſſons d'un eſpoir agréable. Quoi diſoit-elle à demi bas, & comme craignant que l'air n'emportât, & ne fit entendre ſes paroles, je pourrois être unie avec ce Prince ſi charmant, & ſi aimé. Madame de Sancerre une ame tendre comme la mienne ne ſçauroit ſupporter une ſatisfaction ſi entière, je ſuis ſenſible, ne portons point ma penſée juſqu'à ce bonheur.

Le Roi de Navarre qui s'étoit rendu aupres de la Regente nous vint interrompre, & accabla Madame d'Alencon de la continuation d'une amour qu'elle ne pouvoit ſouffrir d'autant moins qu'elle le voïoit appuïé par ſa mére, qui le favoriſoit en tout.

Cependant on negocioit autant

qu'on pouvoit pour la liberté du Roi, & le Maréchal de Monmorancy s'y employoit avec toute ſon adreſſe, & cette capacité qu'il a pour les grandes affaires ; mais celles de cette nature ſont toûjours difficiles & d'une grande longueur. La Princeſſe en avoit plus de chagrin que les autres, & tous les obſtacles qu'on ne ſurmontoit pas aſſez promptement lui étoient inſuportables.

Un ſoir qu'elle étoit dans la rêverie que lui cauſoit la priſon du Roi ſon frere, j'entrai dans ſon cabinet ſuivie d'un homme, qui quoi-que deguiſé fut biẽ-tôt reconnu. C'étoit le Peloux qui apportoit un paquet : elle l'ouvrit & fut étrangement ſurpriſe d'y trouver une lettre du Roi avec une autre du Connétable, elle prit avec precipitation celle du Roi, & la portant à ſa bouche

avec transport, elle lui donna mille baisers : son saisissement fut si grand qu'à peine pût-elle lire ces paroles

Le Duc de Bourbon répare autant qu'il peut les fautes qu'il a commises, il travaille à ma liberté, & pour sa maîtresse qu'il me cede, je lui promets ma chere sœur. Ne m'en dedites point, & si vous avez de la tendresse pour moi régardez le Connétable commé un homme que je vous prie de vouloir prendre pour époux. La persévérance de son amour mérite une si charmante récompense. Cet article de la paix est entre l'Empereur lui & moi. Vous comprenez bien ma chére sœur les raisons que nous avons pour ne le rendre pas public, entrez dans nôtre secret, mais aimez moi assez pour le recevoir avec joie & témoignez à celui qui m'oblige que je puis vous donner.

Vous étes le ſeul bien qui me reſte, & le ſeul auſſi qui puiſſiez paier dignement le prix de ma liberté, à Dieu,

La Princeſſe ne ſortit pas d'émotion pendant qu'elle lût cette lettre, & tâchant de ne point faire connoître ſes neuvemens au Peloux, elle ouvrit eelle du Connétable ; elle y trouva ces patoles.

Ce ſeroit à vos pieds, Madame, où j'entendrois l'Arreſt que vous prononceriez ſur ma deſtinée, ſi l'intereſt du Roi ne me retenoit auprés de lui. Le déſavoüerez vous des promeſſes glorieuſes qu'il me fait. J'ai tout bouleverſé ici. J'ai changé les eſprits en ſa faveur, & les cœurs mémes ne m'ont pas reſiſté. Ne puis-je rien faire ſentir au votre, ne puis-je y faire naître des ſentimens qui s'uniſſent

aux esperances que l'on me donne.

La Princesse se rendit maîtresse d'elle-même autant qu'elle le pût ; elle sentit bien qu'elle rougissoit en priant le Peloux de l'instruire un peu mieux des choses qu'on lui mandoit. Il lui en fit un dêtail fort étendu ; & lui dit que l'Empereur & le Roi avoient conclu le mariage du Roi avec la Reine Eléonor, & celui de la Princesse avec le Connétable : Il ajouta que la Reine de Portugal en avoit paru avoir de la douleur, mais aux yeux seulement du Duc de Bourbon qu'elle témoignoit perdre à regret. Le Peloux nous dit que dés qu'on seroit convenu de ce qui se traitoit en public, on concluëroit promptement ce qu'on avoit arrêté en particulier, & que selon les apparences la

paix ſeroit bien-tôt faite.

Je vous avouë que je n'ai jamais eu tant de joye que j'en eus alors, & qu'ayant eu peine à la cacher devant le Peloux elle éclata avec d'agréables tranſports, quand je n'eus plus que la Princeſſe Renée pour témoin. Je paſſe tout ce que nous dimes, il vous eſt impoſſible de ne le pas imaginer.

Il faut renvoyer le Peloux. Voici ce que la Princeſſe répondit au Roi.

Vous pouvez diſpoſer de tout, Seigneur, de ma vie, comme de ma perſonne. Peut-on trop acheter ce que l'on aime ſi paſſionnément. Je vous reverrai donc Seigneur, ſelon toutes les apparences & vôtre vûë ſi déſirée fera bien-tót ma félicité.

Cette lettre qui marque ſi

bien sa violente affection pour le Roi son frére, fut écrite dans le prémier emportement de sa joie ; elle montra moins celle qu'elle avoit pour le bonheur que l'on préparoit au Connétable, voici ce qu'elle lui mandoit.

Achevez, Seigneur, toutes vos entreprises & puisque le Roi authorise ce que je vous puis dire, puissent tous vos projets avoir une heureuse exécution ; & veüillent les destinées ne vous être plus contraires.

Que le Connétable sentit vivement le charme de ce peu de paroles ; j'ai sçû belle Princesse, qu'il en pensa mourir de joie ; que ne fit-il pas pour avancer de si importantes négociations.

Il sembloit qu'un esprit familier avertissoit la Duchesse d'Angou-

lême des desseins qu'on formoit à Madrid contre son amour. Elle persecutoit incessamment sa fille en faveur du Roi de Navarre ; & elle lui parloit bien plus de sa passion que ce Prince ne l'osoit faire lui-même. La Princesse s'abandonnoit doucement à des esperances legitimes, & son cœur si tendre en sentoit un plaisir qui lui avoit été inconnu jusqu'alors: elle avoit donné de si austéres bornes à sa tendresse, ou plutôt elle l'avoit si cruellement cachée toute sa vie au Connétable, que c'étoit avec une joie toute pure qu'elle s'y livroit entiérement par les ordres du Roi son frére. L'importunité du Roi de Navarre la fatiguoit bien quelquefois, mais aprés tout ni ses soins assidus, ni les sollicitations de sa mere ne l'empêchoient pas de goûter avec douceur des espé-

rances que juſqu'à ce moment elle n'avoit jamais oſé concevoir.

Nous attendions des nouvelles d'Eſpagne avec des impatiences extraordinaires; mais un tems ſi conſiderable ſe paſſa ſans que nous en euſſions , qu'enfin nous en fumes allarmées. Je cachois aiſément mon inquietude à la Princeſſe : parce que je tombai malade d'une certaine langueur qui accable, & qui fait que tous les chagrins qn'on a ſont attribuez à une eſpéce d'indolence : Mais la Princeſſe ſenti vivement une circonſtance qui lui donnoit de juſtes ſoupçons de quelque malheur ! Elle en fut d'abord agitée, & cherchoit à penetrer tout ce qui pourroit traverſer ſon bonheur. Enſuite elle ſe plongea dans une rêverie profonde ; elle ſe retiroit ſouvent

en particulier, parce que l'accablement où j'étois m'empêchoit d'être aussi souvent auprés d'elle que j'avois accoûtumé. Un jour que je fus frapée de l'état pitoïable où je la voïois, je me traînai comme je pûs de mon appartement au sien : je la trouvai écrivant, quelques larmes couloient sur ses belles jouës, je m'avançai sans qu'elle me vît, & je lûs ces vers qu'elle avoit écrits.

Mes yeux n'avez-vous pas assez versé de larmes.
Triste cœur, avez-vous encore des soupirs.
Je sens de nouvelles allarmes ;
Ai-je encore à sentir de nouveaux déplaisirs,

Je posai doucement ma main sur ce papier, non ma Prin-

ceſſe, lui dis-je, vous n'aurez plus de nouveaux déplaiſirs, ſechez ſes pleurs, ouvrez vôtre âme à la félicité parfaite qui vous attend. Hélas à peine avois-je prononcé ces paroles ſi éloignées de la verité, qu'un Courrier d'Eſpagne entra chargé de paſſeports pour la Ducheſſe d'Alençon que le Roi demandoit, parce qu'il étoit dangereuſement malade.

Quelle douleur! figurez-vous, tout ce qu'elle a d'affreux & de touchant quand elle vient percer un cœur qu'il ſçait aimer.

La Princeſſe pouſſa des cris, verſa des larmes, vouloit mourir; mais ſa raiſon reprenant bientôt un empire qui lui étoit naturel, elle ſe mit en état de partir la nuit méme pour aller trouver ce cher frere. Ce fut en vain que la Régente vouloit par de

frivoles précautions retarder un voyage, dont elle craignoit tant l'issuë, & dont elle étoit au désespoir. Madame d'Alençon ne l'écouta pas, & lui dit nettement que quand il y alloit des ordres du Roi, elle pouvoit bien n'être pas soûmise à ses avis une fois en sa vie.

Elle partit, & j'eus la douleur sensible de ne la pouvoir suivre. C'étoit la premiere fois depuis nôtre enfance que nous nous étions separées.

Vous sçavez, belles Princesses, comment elle arriva à Madrid, vous sçavez que toute la Cour fut ébloüie à l'aspect de cette vive lumiere, & que la Princesse porta des feux dans tous les cœurs, que vôtre Empereur les ressentit, & que les plus graves Ministres n'en furent pas exêts, mais vous ne sçavez pas le particulier

ticulier de toutes ces choſes, ſur tout, ce qui ſe paſſa entr'elle, & l'infortuné Connétable.

Le Roi voulut que le Duc de Bourbon fût auprés de lui à l'arrivée de ſa ſœur. Ainſi ce fut l'Empereur ſeulement qui alla au devant d'elle. Car comme toutes les actions d'éclat ſont ſçûës, on vouloit dans ces commencemens ménager la mere du Roi qui n'auroit pas manqué d'interpreter à mal cet empreſſement, & d'oppoſer peut-être des obſtacles aux deſſeins ſecrets qui s'étoient formez dans cette Cour; mais l'amour en fit aſſez naître, ce Dieu ſe nourrit & de diſcorde & de pleurs.

Les premiers regards de la Princeſſe ſoumirent l'Empereur, & les premieres réſolutions qu'il fit furent de l'enlever au Connétable. Son amour & la ſurpriſe qu'il

eût de voir cette miraculeuſe beauté, parurent malgré qu'il en eût dans le déſordre qu'il fit voir dans ſa perſonne & dans ſon diſcours. Madame d'Alençon le receut avec une gravité pleine de charmes, & lui demanda le plûtôt qu'èlle pût à voir le Roi ſon frere : Il lui preſenta la main avec beaucoup de reſpect, & la mena juſques dans la Chambre du Roi ; elle ſe jetta dans ſes bras languiſſans, ils s'embraſſerent mille fois. Le Connétable le ſoûtenoit, il regardoit la Princeſſe, elle lui rendoit ſes regards, & l'Empereur vit trop dans les yeux de ces tendres amants dequoi faire naître une jalouſie qu'il reſſentit auſſi-tôt que ſon amour.

Quand la Princeſſe eut été quelques heures en particulier avec le Roi, l'Empereur la vint

prendre, & la conduiſit à ſon appartement, où la Reine de Portugal la vint viſiter. On remarqua qu'elle rougit, & qu'elle ſoupira en voyant Madame d'Alençon ; elles ſe firent un accüeil honnête, & tel qu'il ſe pratique d'ordinaire entre les perſonnes de ce rang.

Quand la Princeſſe fut débaraſſée de toutes ces importunes ceremonies, & aprés qu'elle eut ſoupé, n'ayant auprés d'elle que quelques-unes des filles qu'elle avoit amenées. Le Connétable ſuivi de Pomperan entra dans ſa Chambre, il courut ſe jetter à ſes genoux, & il les embraſſa avec des tranſports que je ne ſuis pas capable de vous repréſenter. La Princeſſe ſe ſentit ſaiſie à ſa vûë;elle le reçût pourtant de la maniere qui pouvoit le plus le ſatisfaire, & le pria de ſe relever

en lui tenant la main ; elle avoit un trouble dans les yeux ; & des regards ſi vifs & ſi tendres que le cœur ſenſible du Connétable ne fut pas aſſez fort pour ſuporter tant de joie, il ſe fit un long ſilence entre deux perſonnes qui avoient tant d'eſprit, & qui avoient tant de choſes à ſe dire. Enfin le Connétable le rompant le premier, puis-je croire mes yeux, lui dit-il, Madame : ma Princeſſe ſe préſente à moi ſans tous ces nüages terribles qui l'environnoient autrefois, & qui l'ont ſi ſouvent dérobée à ma vûë, & c'eſt en Eſpagne que je vous vois. Oüi Seigneur, lui dit-elle d'un air plein de charmes. Me voici pour vous telle que le Roi mon frere me le commande. Le paſſionné Connétable ſe rejetta à ſes pieds & vous y conſentez! reprit-il, dites-le moi, Madame.

Recompenſez par un ſeul mot toutes les peines que j'ai ſouffertes. J'y conſens, repliqua-t-elle, & ſans vous dire que le Roi m'a expliqué tantoſt ſes volontez, je vous aprendrai que la mienne eſt comme la voſtre, & que je deſire que rien ne traverſe plus nos cœurs & nos fortunes. Nous avons aſſez ſouffert l'un & l'autre, & dés que le Roi aura repris ſa ſanté, il fixera dans ce pays toutes les peines que nous avons reſſenties afin d'épargner à Madame la Regente l'embarras que noſtre union lui cauſera, enſuite nous ſuivrons le Roi mon frere en France, & j'aurai la ſatisfaction de vous redonner à voſtre patrie.

Je ne finirois point ſi je vous diſois tous les tranſports du Prince, ſa joie le conduiſoit juſqu'à l'égarement, il vous ſuffira de

ſçavoir que ces momens qu'ils paſſerent enſemble repareren bien cherement tout ce qu'il avoit enduré de fâcheux.

Le lendemain l'Empereur vint prendre la Princeſſe pour la mener chez le Roi, comme il la voyoit empreſſée à vouloir regler les articles de ſa delivrance. Il ſe hâta d'en propoſer un que l'on n'eût jamais deviné, & ſe trouvant le ſoir avec la Ducheſſe d'Alençon il y auroit un moyen plus ſeur & plus promt que tous les autres, Madame, lui dit-il pour rendre la liberté au Roi; vous avez changé la face des affaires. Je croyois être independant, Madame, & je ſens que je vous ſuis ſoumis; vos yeux ont vangé vôtre frere, il peut prendre quand il voudra le chemin de France, ſi vous conſentez à demeurer à Madrid. C'eſt

m'expliquer Madame, & je devrois attendre que mes ſervices & mes ſoins vous euſſent touchée, mais je m'apperçois que le tems vous eſt cher, je vous préſente mon cœur & mon Empire, répondez, Madame; & ſi vous acceptez ce que je prens la liberté de vous offrir, décidez en maîtreſſe du deſtin du Roi vôtre frere, & des conventions que vous voulez qui s'exécutent.

Seigneur, reprit Madame d'Alençon un peu étonnée d'une ſi bruſque déclaration, à laquelle elle ne s'attendoit pas. Vôtre Majeſté me propoſe un honneur que je n'avois pas lieu d'eſperer, n'ignorant aucun des engagemens où vous étes vous & le Roi. Je ſçais que l'Infante Iſabelle vous eſt promiſe ſolemnellement, je ſçais auſſi qu'il avoit plû au Roi de diſpoſer de moi. Ce que vous

me dites maintenant, Seigneur, peut apporter un grand mouvement dans l'Europe, ce n'eſt pas à moi à decider. Je parlerai au Roi des deſſeins de vôtre Majeſté, ne pouvant jamais repondre de ce qui me regarde qu'avec ſes ordres. Elle repondit de la ſorte pour s'ôter le cruel embarras où elle étoit, & finit la converſation de l'Empereur avec des raiſons de politique & de bienſéance qui lui ſervirent à cacher l'agitation de ſon eſprit.

Elle rendit conte au Roi ſon frere de ce qui s'étoit paſſé, & lui dit nettement qu'il lui feroit plaiſir de ne diſpoſer plus de ſa perſonne, qu'elle avoit deja été ſacrifiée, que de ſon choix elle ſeroit au Connétable ou elle ne ſeroit jamais à qui que ce ſoit. Le Roi lui proteſta qu'il ne la contraindroit point, & que pour ſe

défaire de l'Empereur, il lui diroit que c'étoit à elle regler sa destinée, parce qu'il avoit juré de ne s'en pas mêler. Eh bien! Seigneur, laissez-moi faire? reprit la Princesse, je vous rendrai bien-tôt la liberté, & nous renvoirons l'Empereur à ses premiéres amours.

La Princesse tint parole, elle agit avec tant d'aplication qu'elle avança extrémement la negociation. Tout le conseil d'Espagne lui fut assujeti: ils furent tous charmez de l'étenduë & de la capacité de son esprit. Le Chancellier Gatinara sentit échouër toute sa prudence auprés de cette divine Princesse, il l'adora, content de l'adorer, sans s'expliquer que par les services qu'il lui rendoit.

Le Duc d'Albe naturellement amoureux, & galant sentit re-

naître cette paſſion pour elle, & le Cardinal Salviati que ſa Sainteté avoit envoïé pour travailler à la négociation, connut avec regret que ſa plus grande affaire étoit de dompter les mouvemens de ſon cœur.

Un matin qu'il étoit entré dans ſa Chambre pour la conſulter ſur un article qu'on avoit longtems débattu, il la trouva encore au lit : Elle étoit ſi prodigieuſement belle, & la nuit avoit mis un déſordre ſi avantageux en toute ſa perſonne que le Cardinal ébloui, & peut-être émû, ne put jamais parler aprés qu'il ſe fut aſſis. Il la conſidéroit avec des regards qui ne s'accordoient pas avec ſon caractére, & toute ſa contenance marquoit abſolument un homme qui ne ſçait plus où il en eſt.

La Princeſſe qui avoit déja

connu l'état de ſon ame eut envie de rire, mais conſidérant enſuite avec pitié la miſére du cœur humain. Vôtre Eminence, lui dit-elle, a mal pris ſon tems pour m'entretenir. Allez, continua-t-elle en lui prénant la main, allez dans mon Cabinet, je vais me lever & nous raiſonnerons aprés cela avec plus de commodité. Elle le congédia ainſi pour lui donner le tems de finir ſon embarras & de ſe remettre.

Elle le trouva dans un état plus raiſonnable, & aïant fini avec lui la conférence, le Chancelier Gatinara entra à qui elle en accorda une autre, ils ſe débatirent quelque tems ſur l'article qui étoit en conteſtation. Durant la diſpute la robe de Madame d'Alençon s'ouvrit & ſon ſein parut à découvert : Le

Chancelier frapé à ces aſpects y porta toujours ſes curieux regards, & ne ſçachant plus ce qu'il diſoit, il accorda l'article & le ſigna. Madame d'Alençon occupée par de ſi grands intérests ne s'aviſoit pas de ce qui l'agitoit; mais le Chancelier ſe laiſſant tomber tout d'un coup à ſes pieds: Qui peut vous réſiſter, s'écria-t il; voulez-vous auſſi la Couronne de l'Empereur, & ſe relevant promptement, il ſortit ſans tourner la tête, & ſans la ſaluer. La Princeſſe fut toute étonnée d'une telle ſaillie en un homme ſi ſage; elle s'apperçût enfin de l'état où elle étoit, & aïant appellé d'Eſcars qui l'avoit ſuivie en Eſpagne, comme vous le ſçavez, elle lui fit part de ſes deux avantures; elles en rirent beaucoup : d'Eſcars lui diſoit

plaiſamment qu'elle alloit revolter tous les ſujets de l'Empereur, & qu'elle avoit déconcerté toute la gravité Eſpagnole. Le Connétable entra comme elle étoit dans la bonne humeur où la foibleſſe de ces deux hommes l'avoit miſe; il s'en divertit avec elle connoiſſant bien qu'elle n'en ſeroit que mieux ſervie, & que les affaires de France en iroient mieux. Il lui témoignoit pourtant quelque chagrin au ſujet de l'Empereur : Le Roi avoit changé d'avis, & n'avoit plus voulu ſe charger de lui répondre; il avoit prié ſa ſœur de le faire pour lui, & quand le Duc de Bourbon lui témoignoit quelque aprehenſion. Ne craignez rien, lui diſoit elle. J'oterai tout eſpoir à l'Empereur, & je ſçaurai bien le reduire à ma volonté.

Vous croyez bien que l'Empereur dans cette attente étoit en quelque impatience ! Il se rendit auprés d'elle avec autant de timidité que le moindre de ses sujets en eût pû avoir. Je viens apprendre mon sort, lui dit-il, Madame ; & si la paix est faite entre le Roi vôtre frere & moi. Seigneur, reprit-elle, les vaincus n'imposent point de loix, & le Roi & moi connoissons trop que c'est à vous à nous en faire. Car, Seigneur. pour la galanterie qu'il vous a plû de m'adresser, soit qu'il y ait de la verité, soit qu'il n'y en ait pas. Le Roi à qui j'ai rendu compte de ce que vous m'avez fait l'honneur de me dire, me laisse maîtresse de moi-même, & ne veut plus forcer ma volonté : Hé bien, Madame, repartit l'Empereur, que dois-je attendre ; ne puis-je pas

eſperer que vous voudrez bien regner avec moi ſur la plus grande partie de l'Univers? Seigneur, repliqua-t-elle, je n'ai pas tant d'ambition. J'ai déja une fois été ſacrifiée. Je connois ſi bien le prix de la liberté, que puiſqu'on me la donne, j'en joüirai, & je paſſerai le reſte de ma vie dans le repos auprés du Roi mon frere. Je vous dirai pourtant, Seigneur, que ſi c'étoit une neceſſité abſoluë que je fuſſe la victime de la politique & du bien de l'Etat, j'aimerois mieux être unie avec vous qu'à tout le reſte des Rois du monde, & cela ſeulement, Seigneur, par l'eſtime que j'ai pour vôtre perſonne, & point du tout pour l'offre de l'Empire que vous poſſedez. Je ne puis me flatter, s'écria l'Empereur, par des paroles dont l'effet leur eſt ſi opposé. Mada-

me, continua-t-il si l'aversion que vous avez pour moi est si invincible, cette ardente amitié que vous avez pour le Roi vôtre frere ne devroit-elle pas vous faire envisager qu'il est encore dans mes prisons, & que la France souffre & gémit. Seigneur, reprit la Princesse, qui sçavoit les affaires de l'Empereur comme lui même. Le Roi est dans vos prisons; je le sçais sans qu'il soit besoin que vous m'en fassiez souvenir, & nous trouverons bien les moyens de l'en retirer. La France gêmit, il est vrai, mais elle a cent mille bras tous prests à se faire raison des insultes & des caprices de la fortune. La Princesse dit tout cela d'une air dédaigneux & méprisant; mais l'Empereur ne sentit que le refus de son amour.

Dés ce moment il prit une

horrible haine contre le Connétable ; il ne vit que trop qu'il étoit la cause des refus de la Princesse. Il traîna autant qu'il put la negociation en longueur, & jusqu'au point que le temps du passeport de Madame d'Alençon étoit prest d'expirer sans qu'elle y fit de réflexion.

Elle s'étoit un soir retirée fort tard, & elle venoit de se mettre au lit quād Papethun, cet agréable fou de l'Empereur, & qui n'affectoit de l'être qu'avec beaucoup d'esprit, se mit à crier & à faire un désordre enragé à la porte de son appartement. Les femmes de la Princesse qui ne sçavoient ce que c'étoit lui ouvrirent; il se jetta d'abord à terre, il dit qu'il étoit perdu, s'il ne voyoit pas d'Escars, parce que son premier sommeil avoit été troublé par un mauvais songe. Il

ne regardoit pas Madame l'Alençon : il appelloit toûjours d'Eſcars la Princeſſe qui rioit de la peur qu'avoient euë ces femmes . commanda qu'on allât chercher d'Eſcars qui vint toute deshabillée. Papethun fit ſemblant de ne la reconnoître pas; il croyoit qu'on la lui avoit changée, que ce n'etoit pas elle, & paroiſſant tout effrayé quand elle le careſſoit, il ſe mit à fuir vers le lit de la Princeſſe, & il mit la teſte dedans, & d'une main tenant la couverture, de l'autre il lui donna une lettre en lui diſant qu'elle étoit du Duc de Bourbon, & faiſant encore cent extravagances ; il s'en alla en tempêtant, & diſant qu'on lui avoit derobé d'Eſcars.

Quand il fut ſorti, la Princeſſe ſe fit apporter une bougie, & s'imagina qu'il falloit qu'il y eût

quelque chose de bien extraordinaire, puisque le Connétable s'étoit servi d'une voie qui l'étoit tant : Elle ouvrit la lettre, & y lût ces paroles.

On veut vous surprendre, Madame, & vous amuser jusqu'à ce que le tems de votre passeport soit expiré; il le sera dans cinq jours, aprés quoi si vous êtes sur les Terres d'Espagne, on aura sans violer la foi publique un prétexte de vous retenir prisonniére. Ie suis indigné: ma Princesse, des projets qu'on ose former. Vous ne pouvez être assez tot avertie, pensez au reméde.

La Princesse s'abandõnoit toute entiere à l'étonnement, & sa franchise naturelle lui faisoit regarder l'attentat qu'on vouloit faire sur sa personne comme une trahison, lorsqu'elle entendit

tomber quelque chose de fort péſant ſur le haut de, ſon lit. Elle fit regarder incontinent ce que ce pouvoit être. On lui donna une maſſe de plomd à laquelle un papier étoit attaché. C'étoit le même avis que le Connétable venoit de lui donner; elle crût reconnoître qu'il venoit de la part de Gatinara, & elle lui en ſçût bon gré; cependant elle ne perdit pas de tems, elle dit à ſes femmes de ſe tenir prêtes, & de faire avertir les Officiers de ſa Maiſon, & dés que le jour parut, elle fit éveiller l'Empereur pour l'avertir qu'elle alloit partir; elle embraſſa le Roi, bien aſſurée qu'elle le reverroit dans peu. Elle dit au Duc de Bourbon à la hâte ce qui pouvoit le plus le contenter, enſuite adreſſant une raillerie piquãte à l'Empereur, elle lui dit adieu pour

jamais, & monta ſur le plus vîte de ſes chevaux ſuivie de peu de ſes hommes & de deux de ſes filles ſeulement, les autres vinrent dans ſon équipage; elle alla touſiours ſans ſe repoſer & ſa diligence fut ſi grande qu'elle arriva ſur les Terres du Roi de Navarre une heure avant que le tems de ſon paſſeport fût fini. J'ai oüi dire à d'Eſcars qui l'accompagna dans cette courſe qu'elle n'a jamais été ſi gaye: Elle fit cent chanſons ſur ſon avãture, elle fut enfin reçûë ſur la frontiére par une bonne eſcorte de braves François que commandoit Clermon Lodêve, & par le Roi de Navarre lui-même qui ne laiſſa pas échaper cet empreſſement à ſon amour. La Princeſſe le receut à ſon ordinaire, & voyant aprés Gaumont & Lautrec qui avoient quitté la Re-

genre pour venir au devant d'elle, elle leur fit cent caresses, & leur témoigna l'amitié qu'elle avoit pour eux : Elle eut aussi un Courrier de l'Empereur, qui lui écrivoit pour sçavoir de ses nouvelles, & qui lui mandoit que pour consoler le Duc de Bourbon de son départ precipité, il les vouloit donner le Duché de Milan. Il ajoûtoit artificieusement qu'il avoit d'autres pretentions qu'il mettoit bien-tôt au jour.

Madame d'Alençon ne fut point surprise de ce que lui mandoit l'Empereur ; elle sçavoit bien dequoi elle étoit convenuë avec le Connétable au sujet de son mariage avec elle. Elle répondit à l'Empereur d'un stile enjoüé, & d'une maniére délicate, où elle lui réprochoit son procedé avec tout l'esprit du monde.

Elle prit quelques jours de repos & rejoignit tout à loisir la Duchesse d'Angoulêmu ! elle la reçût du même air qu'elle avoit acoûtumé, lui disant seulement que si elle l'eût voulu, elle eust revû plûtost le Roi son fils, qu'il avoit eu trop de condescendance pour elle en ne lui ordonnant pas d'épouser l'Empereur, & qu'elle avoit paru avoir peu d'amitié pour ce cher frere & pour son païs en refusant un tel honneur. Quoi-que la Régente se contraignit, il parut un fond d'aigreur dans ce peu de paroles; à quoi la Princesse répondit que le Roi ne l'avoit pas voulu contraindre. Il a bien fait, reprit sa mere, puis qu'il vous aime mieux que sa liberté. Cepédant elle affecta de ne lui plus parler du Roi de Navarre comme elle avoit accoûtumé & ce

Prince perdoit tous ſes ſoins auprés de la Princeſſe : Elle receut pluſieurs fois des lettres du Connétable , qui l'aſſuroient qu'il ſe rendroit auprés d'elle auſſi-tôt que le Roi ſeroit en liberté.

Ce temps ſi deſiré arriva enfin , l'échange du Roi & des Enfans de France ſe fit , & le Roi s'arrêta quelque tems a Bayonne , où il n'avoit de ſatiſfaction que quand il étoit en particulier avec ſa chere ſœur. Ils étoient l'un & l'autre dans l'impatience de l'arrivée du Connétable ſçachant qu'il devoit quitter le ſervice de l'Empereur ; & ils ne ſçavoient à quoi ils devoient attribuer ſon retardement lors qu'un jour Madame la Regente ſçachant que le Roi étoit chez Madame d'Alençon s'y rendit:elle avoit quelque altération

ration ſur le viſage, & tout le monde s'étant retiré. Je viens d'aprendre, lui dit-elle, qu'un des Gentils hommes du Duc de Bourbon, eſt inconnu dans Paris; il ne peut y être avec de bons deſſeins, tout doit vous être ſuſpect d'un tel ennemi. J'ai commandé qu'on l'arrêtât; on l'a fait, & l'on va le conduire ici par mon ordre. Le Roi & la Princeſſe crurent aiſément la choſe, & s'imaginant que le Connétable envoyoit quelqu'un, comme cela lui arrivoit ſouvent; ils virent bien que la Ducheſſe auroit fait prendre ſes lettres, & qu'ainſi elle étoit éclaircie des deſſeins du Roi pour le mariage du Connétable avec Madame d'Alençon. Ils ſemblerent ſe préparer par un coup d'œil qu'ils ſe donnerent à une choſe qu'ils ne pouvoient auſſi bien éviter.

On conduisit celui qu'on avoit pris dans le Cabinet où le Roi étoit avec sa mére & sa sœur. Ils le reconnurent pour Leurcy un des plus fidelles serviteurs du Connétable, ce qui persuadoit encore mieux le Roi qu'il étoit venu aporter des lettres à la Duchesse d'Alençon. Aussi-tôt qu'il parut, la Régente lui démanda d'un air fier ce qu'il venoit faire en ce païs, & par quel dessein il se tenoit caché. Il répondit que c'étoit pour ses propres affaires, & que le Duc de Bourbon étoit assez mal avec le Roi pour qu'un homme à lui, dût prendre quelque précaution; car. continua-t-il avec une feinte ingenuité, comme tout espoir nous est ôté de revenir désormais en France, le Prince mon Maître manquant aux promesses qu'il avoit faites au Roi à Madrid de

venir épouſer la Princeſſe ſa ſœur dés qu'il ſeroit en liberté, vous voyez bien, Madame, que ne le faiſant pas, & ayant quelques interêts à ménager ici, je ne pouvois prendre trop de ſoin pour me cacher.

Comment, dit Madame la Regente, en ſe tournant vers le Roi, faiſant tout à fait l'étonnée, vous avez diſpoſé de ma fille ſãs avoir la bonté de m'en faire part. Madame, lui répondit le Roi, n'entrons point en éclairciſſement, & ſçachons ſeulement ce que Leurcy a à dire. Continuez, lui dit le Roi, & dites-moi pourquoi vôtre Maître refuſe l'honneur que je lui voulois faire de lui donner ma ſœur. Sire, reprit Leurcy, le Duc de Bourbon a toûjours les mêmes ſentimens de reſpect pour Madame d'Alençon: mais il a été un peu piqué de ce

que vostre Majesté lui a enlevé la Reine de Pottugal dont le mariage lui donnoit de si éclatantes dignitez. L'Empereur qui brûle d'amour pour la Princesse vôtre sœur, l'a prié de la lui ceder, & lui fait de si grands avantages qu'un hôme encore moins interessé que mon Maître n'auroit pû s'empêcher de les accepter; & quels sont-ils ces avantages, reprit le Roi? C'est le Duché de Milan, Sire, repliqua Leurcy, dont l'Empereur l'a déja investi, & le Royaume de Naples qu'il lui promet avec l'Infante de Portugal qu'il lui donne.

Aux paroles de Leurcy la Princesse avoit senti son cœur frappé de la plus sensible douleur, mais aprés cette premiere émotion, elle se rendit si fort maîtresse d'elle même, qu'aucun trou-

ble ne parut ſur ſon viſage. La Régente l'obſervoit, & Leurcy alloit continuer, lorſque le Maréchal de Monmorancy vint dire au Roi que Moncade venoit d'arriver en poſte de la part de l'Empereur. Le Roi jetta d'abord les yeux ſur ſa ſœur, comme pour lui dire que ſelon les aparences ils alloient avoir la confirmation de ce que Leurcy leur avoit dit, & voïant qu'il n'y avoit plus rien à ménager, il commanda qu'on le fit entrer. Moncade donna un paquet au Roi, qui l'ouvrant y trouva le contrat de mariage du Duc de Bourbon avec l'Infante de Portugal : Il étoit ſigné de ce Prince, & la Regente en voulut voir la ſignature, & la Princeſſe la reconnut.

Le Roi lut la lettre de l'Empereur, par laquelle il lui demandoit encore la Ducheſſe d'Alen-

çon en mariage, & lui donnoit des raisons spécieuses pour authoriser celui du Duc de Bourbon avec la Princesse Isabelle.

Aprés cette lecture le Roi ordonna à Moncade de parler : Il dit que l'Empereur avoit eu beaucoup de peine à résoudre le Duc de Bourbon à l'alliance qu'il lui proposoit ; mais que la considération de tant d'avantages dont l'Empereur le combloit jointe à la vûë de l'Infante que le Duc avoit été trouver à Séville l'avoit déterminé. La Duchesse d'Angoulême jugeant que c'étoit-là le tems propre pour montrer ses fureurs, éclata en emportemens & en injures contre le Connétable. Le Roi, quoique tres-offensé, se rendit maître de son réssentiment & pria sa mére de se modérer. Elle le fit en effet, & reprenant la parole d'une ma-

niére plus retenuë, elle fit un fort beau diſcours de politique pour obliger le Roi à acorder ſa ſœur à l'Empereur, mais aux ſeules conditions qu'ils opprimeroient enſemble le Duc, & qu'ils le pourſuivroient juſqu'au bout du monde.

Le Roi répondit que la Princeſſe étoit libre, & qu'il ne la contraindroit jamais, alors Moncade lui préſenta une lettre de la part de l'Empereur, la Ducheſſe aïant demandé au Roi la permiſſion de la prendre. Le Roi congédia Moncade, & lui dit qu'il auroit inceſſamment ſa réponſe.

Aprés qu'il s'en fut allé le Roi ſe tournant vers Leurcy lui ordonna de ſortir inceſſamment du Roïaume, & de ne ſe préſenter jamais devant lui, ne le voulant pas punir comme il le méritoit.

Madame la Regente ſe voyant ſeule avec le Roi & ſa fille, s'évapora en injures contre le procedé du Connêtable, & ſe retira pleine de courroux en apparẽce.

Quand la Princeſſe ne vit que le Roi auprés d'elle, ſa douleur parut ſans contrainte pour l'horrible injure qu'elle recevoit. Elle envoïa chercher la Princeſſe Renée qui s'étant renduë auprés d'elle partagea bien vivement l'outrage qu'on lui faiſoit. Madame d'Alençon verſoit des torrens de larmes, elle s'étoit fait une ſi grande violence devant ſa mere pour renfermer ſon reſſentiment qu'elle en penſa mourir. Elle demandoit pardon au Roi de ſes foibleſſes, comme s'il eût eſté un Juge bien ſevere : il la tenoit entre ſes bras, & Madame Renée étoit dans une affliction inconcevable. Enfin quand la

Ducheſſe d'Alençon fut un peu moins agitée, Elle dit au Roi qu'elle honoroit trop un ingrat par de ſi tendres témoignages de douleur, qu'elle les vouloit cacher aux yeux de toute la terre, lui demandant ſeulement une grace qui étoit de lui donner trois jours avant que de renvoïer Moncade, afin qu'elle eût le tems de prévenir le Connétable, qui ſelon ce qu'on leur avoit dit, n'avoit point encore terminé ſon mariage. Je veux donc continua-t-elle épouſer le Roi de Navarre. Ah ma ſœur ! ah Madame que voulez-vous faire, s'écriérent en même tems le Roi & la Princeſſe Renée. Ce que vous me conſeilleriez ſans doute vous-mêmes, ſi vous entriez bien dans mes interefts, reprit la Ducheſſe d'Alençon. Je veux que le Connétable ſente que je le dédaigne, &

en même tems m'affranchir tout-à fait de l'autorité de ma mere, & n'en demeurer pas moins auprés de vous, continua-t-elle, en regardant tendrement le Roi. Mais lui disoit-il, si vous avez à prendre un époux acceptez les offres de l'Empereur. Je m'en garderai bien poursuivit-elle. le Duc ne me regarderoit que comme une ambitieuse, & je veux que sçachant qu'il ne dépend qne de moi d'être Imperatrice, il croye que le Roi de Navarre a touché mon inclination: elle pria le Roi de le faire avertir de ses desseins ; & pour vous abréger un discours qui tire trop en longueur, dés le lendemain elle se fiança au Roi de Navarre, & ils s'épouserent le jour d'aprés.

Moncade fut le triste spectateur de ce mariage, & il retour-

na porter à l'Empereur son maître une si surprenante nouvelle.

La Regente se posseda merveilleusement dans une telle avanture, où sa joye étoit si grande. Celle du jeune Roi de Navarre fut excessive, & aprés son mariage il se sentit mille fois plus amoureux qu'il ne l'étoit auparavant.

Le Roi offensé jusqu'au vif contre le Duc de Bourbon; envoya en Italie lui annoncer une inimitié éternelle, & que sur quelque prétexte que ce fût, il ne mît jamais le pied en France, sur peine de la vie.

Le Connétable devoit bien pẽser par une maniere si éclatante que le Roi le haïssoit, & qu'il étoit son ennemi irreconciliable. Nous avons sçu dépuis qu'il se mit à la tête des Imperiaux, & qu'il fit quelques progrez con-

ſiderable qui l'on fait croire plus attaché que jamais à Charles-Quint.

On étoit encore tout rempli de ce qui venoit d'arriver, quand nous vîmes le Peloux à la Cour, qui y venoit ſans crainte & ſans precaution, puiſqu'il croyoit annoncer l'arrivée du Prince ſon maître qui devoit être dans peu de jours. Il écrivoit à la Princeſſe une lettre plus paſſionnée que toutes celles qu'il lui avoit jamais écrites. Mais je ne puis vous dire l'étonnement de Peloux, quand il apprit tout ce qui venoit de ſe paſſer au ſujet du mariage du Duc de Bourbon & de l'Infante de Portugal. Il fit bien voir qu'il n'y avoit jamais penſé, que c'étoit une fourbe malicieuſement inventée pour ruïner la fortune de ſon Maître & dit tant de choſes circonſtan-

ciées sur ce que le Duc avoit refusé ce pretendu mariage que le Roi, la Princesse Renée & moi ne sçavions plus que penser, lorsqu'un bon Religieux demanda à parler en secret à la Reine de Navarre, & pria instamment que le Roi y fût present.

Il leur apprit que Leurcy venoit de rendre l'ame entre ses bras ; qu'au lieu de partir comme on l'avoit crû ; il étoit demeuré caché dans leur Convent, d'où il sortoit quelquefois déguisé, qu'en étãt sorti le matin, il y étoit rentré avec toutes les couleurs de la mort peintes sur le visage, que s'étant trouvé mal, il lui avoit déchargé sa conscience; si bien que pour s'aquitter de son dévoir il venoit dire au Roi & à la Reine sa sœur, que Leurcy avoit été gagné par Madame la Regente, & qu'il avoit trahi le

Connétable, qui n'avoit jamais eu de pensée que pour Madame d'Alençon, n'aimant rien dans le monde qu'elle ; qu'aussi-tôt que l'Empereur étoit devenu amoureux de la Princesse, il avoit averti Madame la Regente de tout ce qui s'étoit passé en Espagne, & des desseins secrets qui étoient entre le Roi & lui, de donner Madame d'Alençon au Connétable ; que depuis ce moment la Regente & l'Empereur avoient toûjours été d'intelligence, que c'étoit elle qui lui avoit conseillé d'arrêter sa fille aussi-tôt que les passeports expireroient, & qu'ayant manqué ce coup, elle lui avoit fait sçavoir qu'elle avoit un blanc seing du Duc de Bourbon, qu'elle l'avoit trouvé dans ses papiers quand il sortit de France. Il l'avoit autrefois confié pour quelque affaire importante à la Du-

cheſſe de Beaujeu ſa belle-mére. La Regente s'en étoit ſaiſie pour s'en ſervir au beſoin, & pour en faire l'uſage qu'elle jugeroit à propos. Elle avoit envoïé ce blanc ſeing à l'Empereur, lui demandant de le remplir d'un faux contrat de mariage avec l'Infante Iſabelle, & qu'il profitât de l'aigreur où ſeroit Madame d'Alençon, pour l'obliger par-là à le recevoir pour époux; & voilà ce contrat, continua ce bon Religieux en le tirant de ſa poche. Il leur dit encore que Moncade & Leurcy étoient d'intelligence, & que le premier voyant leur artifice trompé par le mariage de la Reine, avoit rendu ce papier à Leurcy qui le devoit remettre ce jour même à Madame la Régente, mais qu'il étoit mort bien repentant de ſes crimes, & en demandant mille fois pardon à leurs Majeſtez.

La Reine rémercia le bon Religieux & le congédia; elle parut plus morte que vive aux yeux du Roi, la noirceur du procedé de sa mére lui faisoit horreur. Le mariage où elle s'étoit engagée lui devénoit odieux, & l'innocence & l'infortune du Connétable lui inspiroient une pitié qu'elle exprimoit par toute la tendresse de son cœur.

Le Peloux courut annoncer ce malheur à son illustre Maître. La Reine a vêcu dépuis dans un contrainte perpetuelle, mais comme elle a une grandeur de courage insurmontable, elle cache sa douleur, & il n'y a que le Roi, la Princesse Renée & moi qui la voïons sensible & tendre comme elle est. Je ne lui ai point vû de joie depuis ce temps-là que celle que vôtre arrivée lui a causée. Et puisque vous sçavez

toute l'hiſtoire de ſes malheurs aidez-nous à la conſoler, & plaignez avec nous le ſort d'une ſi admirable perſonne.

Si je la plains s'écria la Princeſſe d'Arragon, Ah Madame! je n'ai jamais été plus touchée: l'idée de mes propres malheurs me quitte, je ne puis penſer qu'à ceux de cette grande Reine, & de l'infortuné Connétable. Je l'ai fort connu à Madrid, & j'oſe dire qu'il me voulut bien permettre de l'eſtimer infiniment, & qu'il n'eſt pas ſans amitié & ſans confiance pour Alphonſine & pour moi. Je ne croyois pas, reprit là Princeſſe de Salerne, que les ſentimens que j'ai pour lui puſſent jamais augmenter; mais tout ce que je viens d'aprendre me le rend ſi cher qu'il n'y a rien au monde que je ne fiſſe pour le voir heureux. Je

haïs horriblement la Regente : je ne ſçaurois ſouffrir le Roi de Navarre, & je voudrois bien qu'il mourût bien-tôt. La Comteſſe de Sancerre ſourit de l'impétuoſité qu'Alphonſine avoit euë à dire ce qu'elle penſoit, & aprés avoir encore donné une triſte attention aux ſouvenirs de tant d'événemens extraordinaires, on les vint avertir de ſonger à ſe parer pour le bal que le Roi devoit donner le ſoir.

FIN.

PRIVILLEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE ; A nos amez, & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Grand Conſeil, Maîtres des Requêtes ordinaires de Nôtre Hôtel, Baillifs, Senechaux, Prevoſts, Juges, leurs Lieutenans, & tous autres nos Officiers, qu'il apartiendra : SALUT. Nôtre amé SIMON BENARD, Marchand Libraire de Nôtre bonne Ville de Paris, nous a fait remontrer qu'on lui a mis en main un Manuſcit intitulé, *la Reine de Navarre, &c.* qu'il déſireroit faire imprimer, s'il nous plaiſoit de lui accorder nos Lettres de Privilége à çe neceſſaires, qu'il nous a

trés-humblement fait ſuplier lui vouloir accorder. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & accordé, permetrons & accordons par ces preſentes, d'Imprimer ou faire Imprimer ledit ouvrage en un ou pluſieurs volumes, en telles marges, & caracteres, & autant de fois que bon lui ſemblera pendant le tems de *douze* années conſecutives à commencer du jour qu'il ſera achevé d'Imprimer pour la premiére fois. Le vendre & debiter par tout Nôtre Royaume & Terres de Nôtre obeïſſance, faiſons defenſes à tous Libraires, Imprimeurs & autres de l'Imprimer, ou faire Imprimer, vendre, ni debiter ſous quelque pretexte que ce ſoit, même d'Impreſſion étrangere ou autrement, ſans le conſentement de l'Expoſant, ou

de ſes ayans cauſes, à peine de confiſcatiõ des exemplaires contrefaits, trois mille livres d'amande payable ſans déport par chacun des contrevenans, appliquables, un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, & l'autre tiers à l'Expoſant, & de tous dépens, dommages & intereſts. A la charge d'en mettre deux exemplaires en nôtre Biblioteque publique, un en celle du Cabinet des Livres de Noſtre Château du Louvre, & un en celle de Noſtre tres-cher & feal Chevalier le ſieur Boucherat Chancellier de France; d'en faire faire l'Impreſſion dans Noſtre Roïaume & non ailleurs, en beau caractere & papier, conformément à nos Reglemens des années 1678. & 1686, & de faire regiſtrer les preſentes és regiſtres de la Communauté des Mar-

chands Libraires de Noſtre bonne Ville de Paris, à peine de nullité des Préſentes : Du contenu deſquelles, Vous mandons & enjoignons faire joüir & uſer l'Expoſant, ou ceux qui auront droit de lui , pleinement & paiſiblement. Ceſſant & faiſant ceſſer tous troubles , & empêchemens au contraire. Voulons qu'en mettant au commencement ou à la fin dudit ouvrage l'extrait des preſentes Lettres , elles ſoient tenuës pour duëment ſignifiées, & qu'aux copies collationnées par un de nos amez & feaux Conſeillers Secretaires , foi ſoit ajoûtée comme au preſent original. Commandons au premier noſtre Huiſſier , ou Sergent ſur ce requis, faire pour l'execution des Préſentes tous Exploits , Significations , & autres Actes de Juſtice neceſſaires , ſans deman-

der autre permiſſion. CAR tel eſt nôtre plaiſir. Donné à Paris le douze jour de Février, l'an de grace mil ſix cens quatre-vingt-ſeize, & de nôtre Regne le cinquante trois. PAR LE ROY en ſon Conſeil DUGONO.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le 13. Février 1696. AUBOÜIN, Sindic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 8. Juin 1696.

Les exemplaires ont été fournis.

Ledit Sr. Simon Benard a fait part de ſon Privilege à S. Leonard Plaignard ſuivant l'acord fait entr'eux, & ledit Sr. Leonard Plaignard a fait part de ſon droit aux Srs. Hilaire Baritel, & Claude Rey.

